

Maze
MAGAZINE : CULTURE JEUNE, ACTUALITÉ, MUSIQUE, CINÉMA, MODE, LITTÉRATURE, JEUX VIDÉO, ART
DÉCEMBRE 2013 - NUMÉRO 24
MUSIQUE
RENCONTRE AVEC FAKEAR ET DISCO ANTI NAPOLEON
CINÉMA
GEORGES LAUTNER
INSAISISSABLES
HUNGER GAMES
ACTUALITÉ
L'ESPRIT DE NOËL
LA PAROLE RACISTE
JEUX VIDÉO
PLAYSTATION 4
XBOX ONE
RENCONTRE AVEC
TYPHAINE AUGUSTO
COOKIES EST UNE CUILLÈRE À ABSINTHE
© c00kies-est-une-cuillère-à-absinthe - 2012
ISSN 2259-7867 - CPPAP 0915 W 91947
MAZEMAG.FR - PAR DES JEUNES, POUR LES JEUNES !
RETROUVEZ MAZE : FACEBOOK.COM/MAZEMAG ET TWITTER.COM/MAZEMAG



MAZE SUR IOS ET ANDROID

ÉDITORIAL

A l'heure où nous bouclons ce numéro, nous apprenons la mort de Nelson Mandela. L'ancien président sud-africain et illustre figure de la lutte anti-apartheid quitte ce monde à 95 ans. Beaucoup de rétrospectives à prévoir dans les médias en ce mois de décembre 2013, alors pour ne pas étaler une couche insignifiante en plus, nous nous contenterons de dire une chose : Merci. Merci à un grand homme qui a donné de sa personne pour les autres, pour la paix, pour la justice et pour l'Histoire en général.

Si vous ouvrez ce numéro et lisez ces quelques mots : bravo, vous avez fait un bon choix. Voici un bref aperçu non exhaustif de ce que vous trouverez au détour de ces quelques pages. De l'actu fraîche et décortiquée avec la libération de la parole raciste, la qualification en coupe du monde, le chômage et la Fat Smashing Week. De la musique avec Agnes Obel, Saxon, Indochine, les Trans Musicales ou encore la compilation du label nantais Future Records, et quelques playlist indispensables. Du cinéma avec entre des critiques, celles de la Stratégie Ender, les Garçons et Guillaume à table, Hunger Games, Insaisissables et notre hommage à Georges Lautner. De la littérature avec le retour de Stephen King et de la poésie. De l'art avec les relations qui peuvent exister entre l'art et la musique mais aussi une découverte dans le domaine du cirque contemporain. Des jeux vidéo avec la bataille infernale : Xbox VS PS4. Enfin, on vous parle de mode avec Vuitton, le marché de la mode vintage, Vashtie Kola, les indispensables de l'hiver et surtout notre rencontre avec la blogueuse Typhaine Augusto qui fait l'honneur d'habiller notre couverture en nous faisant presque oublier le froid, l'hiver, Noël.

Pour sûr, c'est le mot magique. Qui dit dernier numéro de l'année, dit quelques articles pour l'occasion. Rendez vous en actualité pour découvrir l'année de Maze comme notre fameux Basile Imbert l'a imaginée, ainsi qu'en littérature pour avoir plein de bonnes idées de livres à mettre sous le sapin ! (ou sous le cactus, nous ne sommes pas sectaires)

Quelques conseils de la rédaction finalement :

- Ne mangez pas trop de papillotes (vous risqueriez de prendre goût aux blagues pas drôle).
- Ni trop d'animaux qui ne pourront même pas fêter Noël en famille (si l'envie vous en prend, pensez à Bambi).
- Profitez de la trêve des fêtes de fin d'année (Noël est l'opium du peuple).
- Accueillez 2014 comme il se doit. (avec modération). (ou pas).

Rendez-vous le 4 janvier pour un 25ème numéro au top de sa forme. En attendant, nous vous souhaitons une bonne lecture et attendons vos réactions et partages par milliards !

Amour et mandarines,

- Baptiste Thevelein et Quentin Tenaud
Rédacteurs en chef et directeurs de la publication

Maze

Le magazine Maze est la propriété et est édité par l'association loi de 1901 Inspira-Maze, déclarée le 11 mai 2012 à la sous-préfecture de Cherbourg-Octeville et parue au journal officiel en Mai 2012.

Identification R.N.A. : W502002188. SIRET : 75179355500010. ISSN : 2259-7867. CPPAP : 0915W91947. Maze Magazine est une marque déposée de l'association Inspira-Maze en France et dans d'autres pays.

Les directeurs de la publication sont Baptiste Thevelein (président de l'association Inspira-Maze) et Quentin Tenaud (vice-président). L'hébergement du site web mazemag.fr est assuré par la société OVH (2 rue Kellermann, 59100 Roubaix, France). Le magazine Maze est le titulaire officiel et exclusif des droits de propriété intellectuelle portant sur le contenu du site en France et dans le monde entier (sauf mention contraire).

Maze est soutenu par la ville de Cherbourg-Octeville, l'AFNIC, le Fonds MAIF pour l'éducation et Créavenir-Crédit Mutuel.

Ce projet a été financé avec le soutien de la Commission européenne. Cette publication (communication) n'engage que son auteur et la Commission n'est pas responsable de l'usage qui pourrait être fait des informations qui y sont contenues.

Vous pouvez contacter la rédaction du magazine Maze en utilisant le formulaire disponible sur la page contact du site mazemag.fr ou par téléphone au 02 22 06 83 29 (prix d'un appel local).



SOMMAIRE

RÉDACTEURS EN CHEF
DIRECTEURS DE LA PUBLICATION
BAPTISTE THEVELEIN
QUENTIN TENAUD

COORD. DE LA RÉDACTION
CÉLIA RENART

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION
PIERRE GUESDE

COORDINATEURS DES RUBRIQUES
KEVIN DUFRÊCHE, ACTUALITÉ
MARIE-M. REMOLEUR, MUSIQUE
MARION PONCEL, CINÉMA
MARINE ROUX, LITTÉRATURE
SULLIVAN LEPETIT, JEUX VIDÉO
LOUISON LARBODIE ART
ELOÏSE PRÉVEL, MODE

CORRECTRICES
JOHANNE LAUTRIDOU
AURÉLIE JACQUELINE
AMBRE BATES
RACHEL PORTANIER

RÉDACTEURS
ALEXANDRE BARNILS
AMBRE BATES
ANNA SOER
ANNE-FLORE ROULETTE
ANTOINE CAUTY
ANTOINE DELCOURS
BAPTISTE ERONDEL
BASILE FRIGOUT
BASILE IMBERT
BENOIT MICHAELY
CAMILLE CHARDON
CAMILLE LAHON
JUNE DE WITT
CHLOÉ ROY
CLAIRE LEYS
DANA FIAQUE
ELISE VERGER
EMILY LINGAT
EMMA HENNING
EWELINA SPIEWAK
JASON STUM
JODIE BLIN
JULIA COUTANT
JULIETTE KAZANDJIAN
JUSTINE TARGHETTA
LAURIE MONTAGNER
LÉA VITTORIANO
LÉO LABINSKI
LISHA LECACHEUR PU
MAËL BAUSSAND
MANON GABEREL
MANON VERCOUTER
MARGOT PERNET
MARIE PUZENAT
MARION BOTHOREL
MARION HERMET
MARION ZITOLI
MAURANE TELLIER
MICKAEL MARINO
MYRTILLE CRABIERES
NINE UHEL
NOA COUPEY
ORLANE LEBOUTEILLER
PETER COFFIN
PHILIPPE HUSSON
ROMANE SAVERET
SAMUEL LADVENU
THÉO BRUNCHER
THIBAULT COMTE
THOMAS PESNEL
THOMAS SANCHEZ
VICTOR LEPOUTRE

PHOTOGRAPHES
SOLÈNE LAUTRIDOU
CHARLINE VALENCHON

ILLUSTRATEURS
ENORA HEREUS

RESP. ACCRÉDITATIONS
AMÉLIE COISPEL

REJOIGNEZ-NOUS !
RECRUT.MZMG.FR

L'INVERSION, C'EST BIENTÔT ?

Il le répète inlassablement depuis le début de l'année, François Hollande veut inverser la courbe du chômage d'ici fin 2014. Et si le président était en train de réussir son pari ? Moqué à droite comme à gauche, Hollande a encaissé les critiques sur sa prétendue incompétence, les sondages qui le présentent comme le président le plus impopulaire de la Ve République... Contre vents et marées, le président de la République n'a pas dévié une demi-seconde du cap qu'il s'était fixé, même pas après l'affaire du bug chez SFR. Depuis quelques mois déjà, la baisse du chômage chez les jeunes, due largement à l'utilisation des emplois d'avenir, laissait présager d'assez bonnes prévisions. Au mois d'octobre, cette fois c'est fait : -0,6%, soit 21 500 chômeurs de moins par rapport à septembre. C'est la première baisse réelle du chômage depuis 30 mois.

Pas de triomphalisme chez le président. Toujours aussi pragmatique, il a bien rappelé que pour qu'il y ait inversion, cette légère baisse devait s'installer au moins sur trois mois consécutifs, ce qui n'est pas encore gagné. Les emplois d'avenir marchent pour le moment, parce qu'il s'en signe tous les jours, mais si ces derniers ne sont pas convertis en véritable travail, que se passera-t-il pour ces jeunes ? Ils viendront certainement regrossir les rangs du Pôle Emploi. Difficile de croire également que cette baisse va s'installer dans la durée lorsqu'on voit des plans sociaux tous les jours : Doux, Mory-Ducros... avec à chaque fois des milliers d'emplois menacés de suppression. Et quand on est tombé si bas, est-ce que ce -0,6% est une vraie bonne nouvelle ?

La solution pour lutter contre le chômage n'est pas compliquée : les entreprises doivent réinvestir en France, l'Europe doit harmoniser les normes concernant le travail et le salaire dans tous les pays de l'Union, les gouvernements doivent lutter contre l'exploitation des travailleurs étrangers, et les emplois d'avenir en cours doivent déboucher sur des CDI ou sur des pistes d'embauche dans le privé. C'est avec ces mesures de fond, et non à coups de contrats aidés sans lendemain, que le problème systémique du chômage sera réglé. Montrons, a contrario de François Mitterrand, que contre le chômage, nous n'avons pas encore tout essayé, que nous ne sommes pas résignés. Et monsieur le président, à l'heure où la crise continue de frapper salariés et ouvriers, n'est-il pas contradictoire de repousser l'âge de départ à la retraite, ou de penser à autoriser certains à faire des heures supplémentaires le dimanche ?

- Kevin Dufrêche

TOP

Le Cavaliere (enfin) à terre

Silvio Berlusconi ne verra plus le Sénat italien. Condamné pour fraude fiscale cet été et à nouveau mis en cause dans l'affaire du Rubygate, le Cavaliere a été déchu de son statut de sénateur par ses pairs. L'ancien président du Conseil qui a dénoncé «un jour de deuil pour le droit et la démocratie» a réaffirmé son intention de continuer à peser dans la vie politique italienne.

FLOP

Les mauvais comptes font les bons ennemis

Hallucination mathématique concernant la manifestation du Front de Gauche pour une «Révolution fiscale» dimanche 1er décembre à Paris. Si Jean-Luc Mélenchon et ses partisans annoncent 100 000 manifestants, la police et Manuel Valls, qui annonçaient le matin même «ne pas compter les manifestations politiques», en ont recensé... 7 000. Un grand écart qui indique certainement des manipulations des deux cotés. Un beau concert de pipeau en somme...

- La rédaction actualité

LA PHRASE DU MOIS –>

Malek Boutih, député socialiste de l'Essonne.

L'ancien président de SOS Racisme réclamait donc dans une interview au journal Le Parisien, ni plus ni moins que la tête de Jean-Marc Ayrault. Estimant que «le dialogue est rompu» entre le gouvernement et l'opinion, Malek Boutih ne voit pas d'autres solutions pour sortir la gauche de sa crise politique. Tout cela lui a valu des mots très durs de ses collègues qui, dans leur grand majorité, ont apporté leur plus grand soutien au premier ministre. Devenu paria pour avoir alerté, Malek Boutih semble désormais bien esseulé.

- Kevin Dufrêche

«IL FAUT CHANGER LE PREMIER MINISTRE D'URGENCE»

PARTAGEONS L'ESPRIT DE NOËL !


© D.R.

Qui dit mois de Décembre dit forcément Noël, et l'indigestion arrive parfois bien avant le repas de réveillon tellement on nous en parle… Et je ne dérogerai pas à la règle !

Aaaaah Noël, ses illuminations en ville, ses sapins, ses marchés, ses repas de famille et ses films vus et revus à la télévision. Une période bénie entre toutes porteuse de joie et d'amour… Vraiment ? Parce que Noël se résume avant tout de nos jours à une logique consumériste bien loin du sacro-saint « Esprit de Noël », voyez plutôt ! Commençons par le Père Noël. Ce cher monsieur bien gras, barbu et vêtu de rouge censé apporter des cadeaux aux enfants sages n'est autre qu'une invention de…Coca-Cola. Eh oui, la célèbre firme de sodas a utilisé ce charmant bonhomme pour la première fois lors d'une publicité en 1931 et l'a depuis popularisé dans le monde entier. Coca-Cola, cette multinationale américaine aux 37 milliards de chiffre d'affaire annuel n'est-elle pas le meilleure exemple du véritable cœur de l'esprit de Noël, le profit ?

Après tout, aujourd'hui, on commence à nous parler de Noël au mois d'Octobre : les magasins de jouets envoient leurs catalogues à partir de cette période. Une fois en possession de ces catalogues, comment en vouloir à nos chères têtes blondes de devenir folles et d'entourer tous les jouets possibles et imaginables ? Et comment expliquer aux plus jeunes d'entre eux qu'il leur faudra attendre encore deux longs mois avant de pouvoir les recevoir ?!

Ces mêmes magasins n'hésitent pas non plus à garnir leurs vitrines de marionnettes ou de pantins animés qui ravissent les enfants et ne les rendent que plus impatients. On commencera alors à entendre les chants de Noël et à trouver toute sorte de boîtes de chocolats dans les magasins. Noël, ça commence le 15 Octobre !

Rappelons qu'initialement Noël est une fête chrétienne censée commémorer la naissance de Jésus. Mais qui va encore à la messe le 24 à minuit ? Alors que toute la famille se gave de dinde aux marrons et d'huîtres en attendant de pouvoir découvrir ses présents, l'arrivée sur Terre du « sauveur de l'Humanité » ne semble pas être la préoccupation la plus importante ! Et le Père Noël, apporté donc dans nos vies, à l'instar de l'obésité, par Coca-Cola est carrément devenu « Bigger than Jesus » puisqu'on l'attend aussi dans les familles juives ou musulmanes. Les logiques et les matraquages commerciaux dépasseraient-ils les convictions religieuses ?

Enfin, on ne peut parler de Noël sans parler des fameux cadeaux. Et il ne faut oublier personne à Noël. En effet, qui a envie de subir la mauvaise tête de sa belle-mère entre le foie gras et le saumon, déçue qu'on ne lui offre rien ? C'est pourquoi il est possible de trouver tout, et surtout n'importe quoi (on ne va pas se mentir) dans les rayons en période de Noël. Et bien sûr à des prix toujours plus attractifs !

Une poupée "garantie le prix le plus bas"pour votre demi-sœur insupportable, un service à thé à prix discount pour votre tante, vous savez celle qui pique quand vous lui faites la bise, ou bien encore des chocolats plus ou moins mangeables pour ce cousin qui fait des blagues douteuses au dessert : il faut surtout faire plaisir à tout le monde ! Dépenser plus pour aimer plus peut-être...? Alors c'est vrai, Noël c'est un peu hypocrite, on ne sait plus si on fête le fait d'être en famille ou d'être à découvert, on entend toujours les mêmes histoires mais n'oubliez pas le plus important, Noël, c'est l'un des seuls jour dans l'année où il est socialement acceptable de passer sa journée à table alors je n'aurai qu'un conseil : profitez-en.

- Marion Zitoli



TICKETSUA
Надра Банк
ФЕДЕРАЦІЯ ПРОФЕСІЙНИХ СПІЛОК УКРАЇНИ
ULYSSE NARDIN
РЕКЛАМА
для солідних компаній!
22-777-07
УДАР



L'UKRAINE DÉCHIRÉE

Ils étaient encore 100 000 sur la place de l'Indépendance de Kiev le dimanche 1er décembre pour réclamer le départ du président Ianoukovitch, accusé d'avoir cédé à la Russie en refusant un accord d'association à l'UE le 29 novembre lors d'un sommet à Vilnius. La manifestation a été dispersée par la force, douloureuse réminiscence de la révolution orange de 2004.

- La rédaction actualité

Photographie © AP - Sergrei Grits

L'INQUIÉTANTE LIBÉRATION DE LA PAROLE RACISTE



© Jean-Paul Pelissier / Reuters

Une de Minute sur Christiane Taubira, comparaison de la garde des Sceaux avec « une guenon » par un enfant, suspension de candidats Front National aux municipales pour des dérapages verbaux... le climat raciste est exacerbé dans le pays ces dernières semaines. Poussée de fièvre ponctuelle ou retour sur le devant de la scène d'un racisme latent ?

La Marche vient tout juste de sortir dans les salles obscures, commémorant les trente ans de la marche des Beurs de 1983, ayant pour but de militer pour l'égalité et contre le racisme. Étrangement, le film semble furieusement d'actualité ces derniers temps, les faits de racisme se multipliant. Ce week-end, les organisations syndicales, étudiantes et les associations antiracistes appelaient à la mobilisation dans près de 100 cortèges qui ont défilé dans les plus grandes villes de France, notamment pour marquer leur désapprobation vis-à-vis des propos insultants tenus à l'endroit de la garde des Sceaux, Christiane Taubira : lors d'un déplacement, dans la fameuse Une de la feuille de choux que constitue Minute, par une élue FN...

Certes, d'aucuns considèrent que la flambée de racisme de ces derniers jours n'est qu'un « écran de fumée de la part du PS » pour occulter les « vrais » sujets politiques, comme l'a déclaré le secrétaire général de l'UMP, Jean-François Copé. Alors que d'autres ont pointé le climat de racisme ambiant qui pollue le société française, comme le journaliste de TF1, Harry Roselmack, qui a estimé, dans une tribune au journal Le Monde, qu'il « est ramené à sa condition de nègre ».

Mais, déjà, peut-on véritablement mesurer la réalité du racisme en France ? Oui, car chaque année, la Commission Nationale Consultative des Droits de l'Homme (CNCDH) rend un rapport sur le sujet. Mais, cette commission rappelle elle-même les précautions qu'il faut utiliser dans l'emploi de ces chiffres. En effet, simplement, il est assez difficile de s'accorder sur ce que recouvre le terme d'acte raciste. Ainsi, son dernier rapport rendu en mars pointe « l'inquiétante montée de l'intolérance » et en vient à la conclusion que les actes et menaces à caractère raciste ont augmenté en France de 23% en 2012.

Alors, le racisme est-il de retour en France ? Poser la question ainsi relève d'une forme de naïveté, et pourtant, on a l'impression ces derniers jours de découvrir que les discriminations existent. Le racisme est toujours resté à un état latent dans la société, mais ces derniers temps, c'est la libération de la


© AFP

parole raciste qui effraie. Un racisme conjoncturel s'est ajouté à un racisme structurel. Dans certains domaines, le racisme est presque monnaie courante. C'est ce qu'avait illustré en 2011 la fameuse affaire des quotas en Equipe de France de football. A l'époque, le site Mediapart avait révélé que, durant une réunion de la Fédération Française de Football (FFF), certains dirigeants avaient évoqué la mise en place de quotas discriminatoires à l'entrée des centres de formation. Cela avait aussi pour but de réduire l'habitude qui consiste à voir jouer des footballeurs formés en France pour d'autres sélections nationales, dont ils ont aussi la nationalité. C'est notamment le cas dans les équipes du Maghreb, où de nombreux joueurs ont profité de leur binationalité. Ainsi, comme le précise Alain Jakubowick, président de la LICRA, la Ligue Internationale Contre le Racisme et l'Antisémitisme, « la banane est hebdomadaire dans le monde du football ».

Ce qui peut expliquer cette libération de la parole raciste, c'est en premier lieu sa banalisation sur la scène médiatique, en particulier parmi la classe politique. D'une certaine façon, le racisme est (re)devenu politiquement correct. Selon le président du CRAN (Conseil Représentatif des Associations Noires), Patrick Lozès, cette dérive remonte au débat sur l'identité nationale lancé en 2009, sous la mandature de Nicolas Sarkozy. Depuis, les dérapages se sont multipliés, entre la « blague » sur les « Auvergnats » du ministre de l'Intérieur d'alors, Brice Hortefeux, à plus récemment, les propos du secrétaire national de l'UMP, Jean-François Copé, concernant les pains au chocolat. Ce débat avait été à l'origine le fait de la stratégie droitière choisie par Nicolas Sarkozy, visant à séduire l'électorat Front National.

Internet a aussi joué un grand rôle. Les hashtag racistes ou les groupes Facebook insultants sont légion. Même chose pour les propositions automatiques sur Google, où les recherches des internautes puent l'intolérance. C'est ce qu'avait épinglé sur son blog le professeur de linguistique à l'université d'Aix-Marseille, Jean Véronis. Il avait réalisé le test avec plusieurs citations : ainsi, en tapant « les Noirs sont », les recherches qui apparaissaient en premier pour compléter étaient « moches » et « racistes ». Si l'on reproduit le test au jour d'aujourd'hui, on tombe sur des propositions qui sont elles-aussi peu reluisantes. Au choix, les internautes se posent la question de savoir si les « Noirs sont meilleurs au lit », si ils « sont maudits » ou bien encore si ils « sont des singes ». Comme le concluait ironiquement le chercheur à l'époque : [Google] nous aide à savoir



© SIPA Presse

ce que les gens pensent de leur prochain ». En effet, Internet permet l'expression d'un racisme anonyme, planqué derrière des pseudos et des avatars, sans avoir à craindre d'être inquiété par la loi, du fait du coût et de la longueur des procédures dans le domaine, ce qui peut donner aux internautes une sensation d'immunité.

Un racisme à dimension globale

Cependant, avant que Christiane Taubira ne fasse l'objet des déclarations les plus ignominieuses, un précédent avait eu lieu chez un de nos voisins européens, montrant que cette poussée d'intolérance est globale, dans un contexte de crise économique, qui exacerbe les tensions. C'est donc chez nos voisins italiens qu'une autre ministre a été victime des pires insanités. Cécile Kyenge, ministre de l'Intégration, a ainsi eu à subir des attaques violentes depuis sa prise de fonction. Elle a ainsi été traitée « d'orang-outang » par le vice-président du Sénat, Roberto Calderoli. Un des dirigeants de La Ligue du Nord, Erminio Boso, a appelé la ministre « à rester chez elle, au Congo », la qualifiant « d'étrangère dans ma maison ».

La première ministre noire de l'histoire de la botte n'a pourtant pas hérité d'un porte-feuille très important, chapeauté par le ministère de l'Immigration. Sa nomination il y a six mois par Enrico Letta, le premier ministre italien, était donc plus symbolique qu'autre chose, donnant l'image d'un pays multiculturel. Un multiculturalisme qui passe mal dans un pays en crise et où l'immigration de masse est un phénomène récent, datant d'à peine plus d'une vingtaine d'années.

Malgré tout, certains faits permettent de nuancer le caractère raciste de la société française et européenne en général. Ainsi, d'après le dernier rapport de la Commission Nationale consultative des Droits de l'Homme (CNDH), 60% des Français souhaitent une lutte plus vigoureuse contre le racisme. Un chiffre qui montre que, malgré les interventions nauséabondes de ces dernières semaines, dans un climat de tension lié aux difficultés économiques, l'optimisme peut encore être de mise au moment de conclure un article sur le sujet.

- Samuel Ladvenu

COUPE DU MONDE DE FOOTBALL 2014 LES INVITÉS SURPRISE !

C'était la moindre des choses que l'Équipe de France se qualifie pour aller au Brésil en Juin prochain. Si les Bleus sont, tout de même, des habitués de la Coupe du monde, d'autres équipes sont plus méconnues au niveau international. Cette année, elles ont su jouer sur leurs qualités pour se qualifier, et ainsi faire partie des 32 meilleures équipes du monde. Revue des effectifs.



© D.R.

Europe : la Suisse et la Belgique têtes de série

Ils sont nos voisins et amis, proches culturellement et linguistiquement, mais d'habitude beaucoup moins doués que nous pour le ballon rond... Et pourtant, la Suisse et la Belgique, toutes deux parées de rouge, se sont adjugé les premières places de leurs groupes respectifs avec la manière. Respectivement 8e et 11e au classement FIFA (la France est 19e), ni la Suisse ni la Belgique n'avaient participé à l'Euro 2012 ! Mieux, les Belges, grâce à leur qualification, viennent de mettre fin à 12 ans d'absence en compétition internationale (depuis la coupe du monde 2002). Les Helvètes quant à eux avaient tout de même battu lors des phases de groupe l'Espagne, championne d'Europe et future championne du monde. En tous cas, nos voisins francophones ont mérité leurs titres de têtes de série, ce qui leur permettra d'affronter des adversaires en théorie plus modestes. Espérons que les Diables rouges, pour fêter leur retour en compétition nationale grâce à une génération dorée emmenée par Eden Hazard, feront aussi bien que leurs aînés lors de la Coupe du monde 1986, où la Belgique avait atteint les demi-finales.

Amérique du Nord et centrale : le Honduras devant le Mexique

Après les inévitables Etats-Unis, où le ballon rond n'est pourtant pas le sport le plus populaire, et le Costa Rica souvent présent en Coupe du monde, le Honduras a surpris son monde. C'est seulement la deuxième fois que ce petit pays d'Amérique centrale peuplé de seulement 7 600 000 habitants se qualifie


© AFP

pour la Coupe du monde. Grâce à de beaux matchs retour (défaite seulement 1-0 contre les Etats-Unis et victoire face au Costa Rica et au Mexique, leurs adversaires directs), ceux qu'on surnomme "Los Catrachos" se classent 3e de leur zone de qualification (Concacaf) devant le Mexique, plus habitué au haut niveau international. Peut-être la belle surprise de cette Coupe du monde au Brésil.

Asie : l'Iran, tout un symbole

Qualifiée depuis le 18 juin dernier en battant à domicile la Corée du Sud (1-0), l'équipe d'Iran renoue avec la Coupe du monde. Qualifiée pour la 4e fois seulement de son histoire, l'équipe d'Iran avait réussi, au moment de sa qualification, à faire descendre dans la rue de nombreux Iraniens, ainsi que le président alors toujours en exercice Ahmadinejad, le guide suprême de la révolution Ali Khamenei, ainsi que le tout nouveau président, Hassan Rohanni. Alors que les relations diplomatiques semblent se détendre entre l'Iran et les Occidentaux, la présence à la Coupe du monde de la sélection perse donnera certainement du baume au cœur à un pays déchiré depuis trop longtemps entre pro- et anti-islamistes, oppressé par une quasi-dictature.

Afrique : l'Algérie ou l'espérance enfin concrétisée

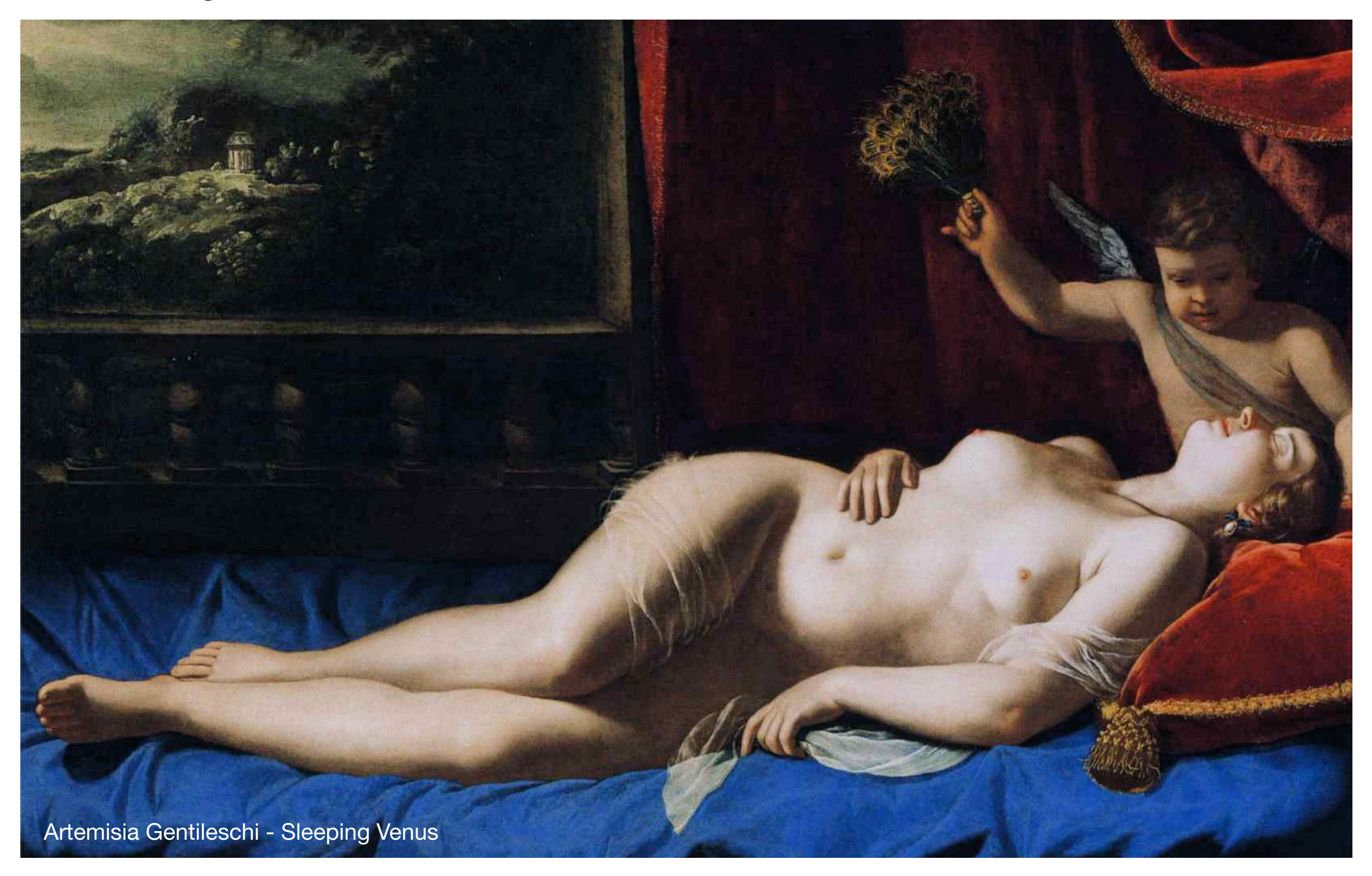
A l'instar de l'Iran, l'Algérie participera à la Coupe du monde pour la 4e fois seulement de son histoire. Battue par le Burkina Faso à l'aller (2-3), l'Algérie a su tenir à domicile en s'imposant 1-0 au terme d'un match porté par les supporters. Souvent décevante dans le final des qualifications (même si elle a participé à la Coupe du monde de 2010), l'Algérie, et à plus forte raison les pays du Maghreb, ont failli à représenter l'Afrique du nord à l'international. Après une belle période dans les années 80, jusqu'en 1990, année où ils offrirent à l'Algérie son seul titre de championne d'Afrique, les Fennecs eurent une grosse période de vache maigre dans les compétitions internationales. Espérons que ce pays avec lequel la France a des relations si particulières saura tirer son épingle du jeu au Brésil en juin prochain.

Les groupes pour la Coupe du Monde:
Groupe A : Brésil - Croatie - Mexique - Cameroun
Groupe B : Espagne - Pays-Bas - Chili - Australie
Groupe C : Colombie - Grèce - Cote d'Ivoire - Japon
Groupe D : Uruguay - Costa Rica - Angleterre - Italie
Groupe E : Suisse - Equateur - Honduras - France
Groupe F : Argentine - Bosnie-Herzégovine - Iran - Nigeria
Groupe G : Allemagne - Portugal - Ghana - Etats-Unis
Groupe H : Belgique - Algérie - Russie - Corée du Sud

- Kevin Dufrêche

FAT SHAMING WEEK
LE RETOUR DES «MACHO MEN» AMÉRICAINS

A travers les siècles, les canons de la beauté ont évolué et les femmes ont recherché la « perfection ». Prenons par exemple la Grèce Antique avec ses corps musculeux et presque masculins, le XVIIème siècle avec ses formes voluptueuses et pour finir les tailles de guêpe du XIXème siècle. On retrouve cette évolution dans les travaux d'Anna Utopia Giordano, dans lesquels l'artiste transforme les corps des modèles de grandes peintures (Naissance de Vénus de Botticelli ou encore la Vénus d'Urbino de Titien) selon les exigences actuelles.


Artemisia Gentileschi - Sleeping Venus

Car oui, nous pouvons parler aujourd'hui d'exigences envers le corps de la femme. Ces dernières ont souvent cherché à correspondre aux critères, à suivre la mode. Publicités, films, mode, clips, presse… Les magazines nous proposent sans cesse des moyens pour maigrir ou pour lutter contre les rides. Paradoxalement on peut lire des douzaines d'articles nous expliquant comment nous accepter : cet antagonisme n'illustre que mieux les codes contradictoires de nos sociétés, surtout envers les femmes.

70 000 femmes sont touchées par l'anorexie en France. On a remarqué que cette maladie était plus présente en Occident et parmi les jeunes filles adolescentes blanches. Une des raisons de cette maladie serait le fait qu'elle soit un moyen de maîtriser son corps dans un milieu nocif et agressif, bien qu'on puisse difficilement isoler chaque facteur. Un exemple de la nouvelle mode en matière de maigreur : le thigh gap. Si vous n'en avez pas encore entendu parler, cela consiste chez les filles, à avoir un écart entre les deux cuisses lorsque l'on a les jambes serrées. Une nuée de messages vantant le thigh gap ont fleuri sur Twitter, accompagnés de conseils pour obtenir le meilleur écart possible. Il faut savoir que ce n'est pas morphologiquement possible pour toutes. Cette nouvelle « tendance » montre bien que le corps des femmes et des jeunes filles est toujours influencé par les modes, que nous sommes dans une perpétuelle recherche d'une « perfection ».

Dernièrement, la « Fat Shaming Week » (ou comment tourner en ridicule les femmes corpulentes) a été lancée aux États-Unis par le site machiste Return of Kings (le Retour des Rois). Sur ce site on peut toujours lire des articles nous expliquant pourquoi une



© D.R.

« grosse » ne mérite pas l'amour, devrait aller en prison ou encore des conseils pour tourner en ridicule ces femmes lors de rendez-vous romantiques. Vous pouvez aussi lire les 5 bonnes raisons de sortir avec une fille ayant des troubles alimentaires. Le pire reste le fait que cette semaine à thème si sympathique a rencontré un franc succès sur Twitter, notamment avec le hashtag #fatshamingweek. On peut dire que les twittos se sont défoulés en raillant les jeunes femmes souffrant de surpoids. Voici un exemple : « I see a lot of comments saying «I can't believe #fatshamingweek is a thing.» Oh yeah? I can't believe FAT ACCEPTANCE is a thing ». Cependant les réponses ne se sont pas fait attendre avec le hashtag #bodyconfidenceweek.

Pour les rédacteurs du site R.O.K., le surpoids est uniquement dû au fait de manger trop et de ne pas faire de sport. Ils en oublient ainsi les raisons médicales (hormonales par exemples) qui peuvent être à l'origine de ce problème. Il faut savoir que l'obésité est une maladie importante aux États-Unis qui peut entraîner des problèmes articulaires ou cardiaques par exemple. Au début de l'année 2013, treize états américains comptaient plus de 30% de personnes en surpoids dans la population. Les choses doivent changer, c'est une question d'ordre sanitaire. Cependant toutes les personnes ne l'appréhendent pas de la même manière et si certains se sentent mal dans leur peau, d'autres le revendiquent et s'acceptent comme tels. Être « gros » ou « obèse » peut être considéré comme un problème mais n'est pas non plus une honte, il faut voir toutes les personnes qui ont réussi, bien qu'elles ne rentraient pas dans une taille 36 : Beth Dito, Amber Riley, Robin Wilson…

Le plus gênant dans ce phénomène d'agression verbale est que les instigateurs le font d'une façon extrêmement violente, dégradante et misogyne tout en manquant de respect aux personnes visées. De plus, ces personnes ne le font pas foncièrement dans le but d'aider les personnes en surpoids, mais les culpabilisent pour les ramener à un idéal de féminin mince et docile. Les individus ne supportant plus de voir leur pouvoir patriarcal réduit se vengent sur le corps des femmes à l'aide du fat shaming ou du slut shaming.

Ce dernier phénomène est le fait de se moquer d'une femme à cause de son comportement et ses tenues qui seraient trop sexuels. Ces phénomènes ont causé plusieurs suicides aux États-Unis. On se retrouve face à un vrai paradoxe : on demande implicitement à la femme d'être « conformément » sexy, mais cette prise de pouvoir sur la sexualité fait peur et l'on cherche donc de nouveaux moyens pour la contrôler. Nous leur proposons d'aller écouter Bootylicious des Destiny's Child et on salue au passage les femmes (et hommes !) assumant leur physique quel qu'il soit.

- Julia Coutant

L'ANNÉE *Maze* COMME ELLE NE S'EST (PRESQUE) PAS PASSÉE

Ce numéro étant le dernier de l'année deux mille treize, il m'a semblé judicieux de dresser un bilan de ces douze mois à la rédaction.


Remise du prix régional du Fonds MAIF pour l'éducation © Ouest France

JANVIER

2013 étant considérée par le programme alimentaire des Nations Unies comme l'année internationale du quinoa, Baptiste, notre rédacteur en chef bien aimé, décide de concevoir un goodie exceptionnel et limité dans le temps : le quinoa Maze Mag, produit en Amérique du Sud, dans le cadre d'un partenariat de commerce équitable avec des producteurs locaux ! L'idée est un véritable carton, les fans du désormais célèbre magazine se l'arrachent. Espérons que 2014 ne soit pas l'année de la truffe, ou il faudra des publicités pour des produits de luxe dans le magazine.

FÉVRIER

L'année, qui semblait bien partie sous un soleil de bon augure, prend un tournant difficile. La première nouvelle publiée dans le magazine, à défaut d'attirer les lecteurs, provoque la colère du Vatican. En effet, dans cette œuvre de fiction d'une intrigue aussi finement étudiée et réfléchie que bien menée, le retour du Christ est annoncé. Ce dernier se révèle en fait être un extra-terrestre qui cherche à apaiser les hommes par son message d'amour pour mieux les détruire, ainsi que leur planète, une fois les renforts venus. Scandalisé, le Vatican appelle à la destruction immédiate de tous les exemplaires du magazine, et tous ses rédacteurs sont excommuniés. L'institut Civitas viendra même jusqu'à manifester son indignation devant la maison de Baptiste. Des comités de soutien à Maze se créent à travers toute la France, et des collègues journalistes, rapidement suivis par les politiques de tout bord, en appellent à la liberté d'expression. Face à cet emballement médiatique, le Pape Benoît XVI se retire, pour garder la tête haute.

MARS

Depuis l'affaire de la nouvelle, les ventes du magazine gratuit Maze sont reparties en flèche. Cependant, un événement vient troubler la quiétude de la rédaction. Il s'agit d'un commentaire d'un mystérieux lecteur à l'énigmatique pseudo (« le cherbourgeois du 50 ») sur le site du magazine, posté après un article sur le dernier blockbuster américain. « Le ciné c tro coul » peut-on lire, suivi de « par cntre la parti Art du mag c tro pouri c dé mové ». Indignation chez la rubrique Art qui représente alors, selon l'INSEE, 0,01% de la rédaction pour 11% des publications mensuelles en terme d'article, et 48% en terme de quantités de mots par numéro. Qui est donc « le cherbourgeois du 50 » ? On parle alors, chez la rubrique Art, de lui faire subir le martyre de St-Sébastien, selon l'esthétique renaissanto-baroque de Mantegna, ou de lui infliger une tête au carré plus Georges Braque que Picasso, tout cela sous un regard aussi indifférent que celui



de personnages d'une toile d'Hopper enfermés dans leur « moi » intérieur. Mais déjà, la rubrique Art suspecte la rubrique Cinéma d'être à l'origine de tout cela, pour les charrier car ce sont des intellectuels vieux jeu qu'il faut décomplexer. Et la rubrique Cinéma soupçonne la rubrique Musique d'être derrière juste pour créer une mauvaise ambiance et paraître encore plus hype aux yeux bienveillants des lecteurs bienveillants. Des claques fusent et des insultent volent dans les airs à travers le groupe Facebook qui nous sert de rédaction. Baptiste avouera plus tard, pour calmer son équipe, que c'était lui qui était derrière « le cherbourgeois du 50 ». Le but était de motiver les troupes de la rubrique Art pour faire encore mieux. Il décide d'arrêter ses cours de management par correspondance.

AVRIL

Une violente crise éclate au sein de la rubrique Littérature de la rédaction. Elle tire sa source d'un article sur Marguerite Duras, qui a été placé avant un article pour annoncer le prochain Dan Brown. L'auteur de ce dernier accuse Baptiste, qui a fait la mise en page, d'assurer à son papier qu'il ne sera pas lu. Sincèrement, qui n'a pas refermé le magazine après un article de trois pages sur « Marguerite Duras : un jeu sur l'aisance de la portée directe des mots indirects au cœur d'une vie fastueuse et d'un grand amour de la littérature » ? … Alors que Dan Brown, bordel, tout le monde adore ses histoires de chasses au trésor saupoudrées d'énigmes, de meurtres gores et de sociétés secrètes qui en veulent bien souvent à notre monde moderne. Baptiste, qui n'a pas pu résister et a repris ses cours de management, calme le jeu en donnant un carton jaune à toute la rubrique Littérature : tout le monde doit faire un article de plus pour le numéro prochain. Aucun autre incident ne sera à déclarer depuis dans cette partie de la rédaction.

MAI

Avec le retour des beaux jours, le magazine se devait de rendre hommage aux jeunes de mai 68, pour un numéro sur la révolution. Une version papier s'envole, portée par les vents, au-dessus de la Méditerranée. En juillet, on la retrouve dans les rues du Caire où un égyptien francophile en offre une traduction brillante à la population. Ce sera la fin de Morsi.

JUIN

C'est le baccalauréat, et il n'y a pas de numéro : voilà l'obligation quand on est un journal fait par des jeunes. La section Musique déprime car ses rédacteurs ne pourront pas donner de bons plans aux lecteurs pour la fête de la musique. 12% d'entre eux n'auront pas leur bac.

JUILLET

Un rédacteur de Maze s'illustre autour d'une chanson sur Jean-Marc Ayrault, qui fait le buzz sur internet après avoir été découverte par le Lab d'Europe 1. Un numéro exclusif sur sa carrière musicale et son immense talent d'auteur-compositeur et de chanteur à textes est un temps envisagé pour briser la moiteur estivale et placer Maze dans le buzz qui court maintenant la France. Cependant, associer cette chanson à Maze reviendrait à ancrer l'âme du magazine à gauche, au grand dam de certains rédacteurs de droite qui menacent de démissionner. Le projet est avorté.

AOÛT

Dans une interview à la presse normande, Baptiste, qui ne semble plus qu'à quelques marches du Petit Journal de Canal+ comme adolescent de l'année, avoue que Maze aspire à ressembler à un «Les Inrocks». L'âme de Maze s'ancre encore plus à gauche. Indignation chez certains rédacteurs de droite qui démissionnent.

SEPTEMBRE

Maze décide de publier une interview exclusive de Jean d'Ormesson pour récupérer ses rédacteurs de droite qui ont pris la fuite depuis août, révoltés par des propos de Baptiste rendant grâce à une presse qui a, selon eux, fait perdre Sarkozy en 2012. Dans cette même optique, Mireille Mathieu devient partenaire officielle du magazine, et Sardou est l'invité du mois de la rubrique musique. Heureusement, les blagues de NKM, à grand renfort de références à Lorànt Deutsch, sur les noms de rues cocasses de Paris arrivent à convaincre les lecteurs de lire ce magazine réconciliation.

OCTOBRE

C'est l'automne et les feuilles tombent des magazines. La rédaction est décidée à concevoir un numéro spécial Halloween. La section Jeux-vidéo teste les jeux les plus sanglants, et des membres de la rubrique Actualité partent pour l'Himalaya à la recherche du Yéti, aux frais du magazine. Suite à un retard, ils ratent leur avion et sont réduits à rédiger un best-of des affaires les plus craignos des Enquêtes Impossibles de Pierre Bellemare.

NOVEMBRE

Avec les tragiques événements du tireur fou à Libération, les journaux de France se retrouvent sous protection policière. Maze Magazine n'échappe pas à la règle et chaque rédacteur obtient une garde rapprochée d'un homme de l'ordre qui le suit en permanence. Le mien s'appelait Lary et il était sympa.

DÉCEMBRE

Suite à une soirée étudiante à thème «Schtroumpf» la veille de la mise en page pour fêter dignement la fin des partiels, Baptiste n'a plus les idées très claires. Maze Magazine paraît le lendemain, et on lui retire deux jours plus tard ses subventions européennes, à cause d'une Une raciste sur Christiane Taubira. Les rares lecteurs de la première heure apprécient cependant l'édito qui les remercie de leur fidélité, et Maze obtient 500 000 lecteurs supplémentaires en vingt-sept heures, preuve que, contrairement à ce que pensent certains, il existe encore une attirance pour le racisme dans notre pays. A moins que cette soudaine affluence ne soit due à l'interview exclusive du Père Noël ? En effet, ce dernier nous offre des révélations chocs sur son emploi et dresse un top ten des meilleurs cadeaux demandés par les personnalités françaises.

Chers lecteurs, très chères lectrices, Cherbourgeois, voici la fin de ce bilan annuel. Il y aurait encore beaucoup de choses à dire, mais le monde n'est pas encore prêt à tout savoir sur la machine Maze Magazine. Nous vous souhaitons donc de bonnes fêtes de fin d'année. Promis, 2014 sera pleine de bonnes surprises !

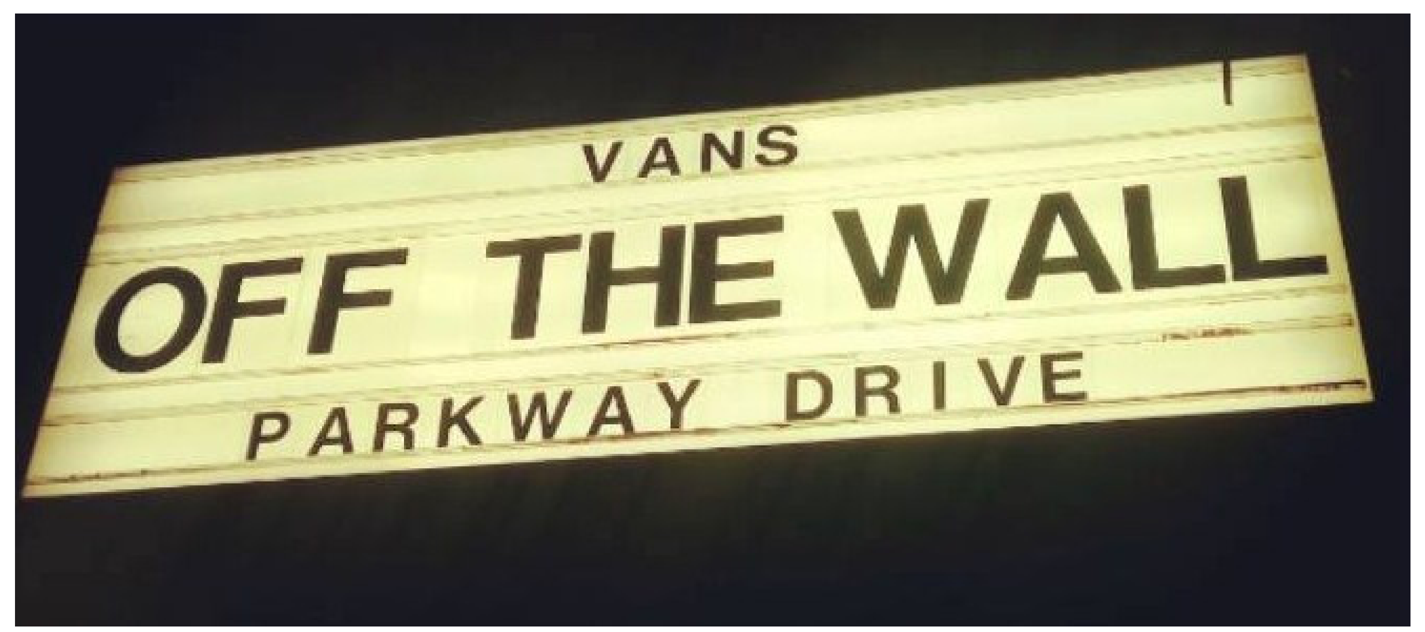
- Basile Imbert

Musique



VANS OFF THE WALL MUSIC NIGHT ET AVENGED SEVENFOLD À PARIS

C'est le dimanche 17 novembre que nous nous sommes retrouvés au Bataclan de Paris pour l'édition 2013 du Vans off the Wall Music Night tour, une des 2 escales française de la tournée (avec celle de Bordeaux au Rockschool le lendemain). C'était le rendez-vous de l'année à ne pas manquer pour les fans de metalcore (que nous sommes) avec en tête d'affiche cette année Parkway Drive, ainsi que We Came As Romans, Memphis May Fire et Like Moths to Flames. Pas mal de monde se presse devant l'entrée du Bataclan, ce qui montre que le public est au rendez-vous.



C'est Like Moths To Flames qui ouvre le bal, avec un show bien mais sans "plus". Certes, le concert était mouvementé, mais l'on entendait pas assez le chant pour ma part. De plus, les tracks étaient difficilement différentiables. Du côté de la scène où l'on se trouvait, on se demandait même si le groupe n'avait pas fait deux fois la même chanson. Le chanteur n'était pas vraiment "présent" sur scène et l'on retiendra plus le jeu de basse d'Aaron Evans. Mais, ce concert reste tout de même une bonne introduction aux groupes à venir et a permis de chauffer le public en lançant les premiers pits. Ils ont joué leurs plus grands hits, comme "The Worst in Me" (en entrée de set), "I Solemnly Swear" et "Learn Your Place". Leur chanson la plus connue, "You Won't Be Missed" a clôturé la setlist.

C'est ensuite au tour de Memphis May Fire de prendre le relais, le groupe de Rise record. C'est un des groupes que nous attendions particulièrement car nous l'apprécions beaucoup : d'abord parce que le chanteur Matty Mullins mélange chant clair/chant scream d'une façon inégalable et très propre ; puis parce que la musique est vraiment bien menée, avec alternance de riffs sophistiqués et de breakdowns bien violent (Kellen McGregor nous a bluffé avec son jeu de guitare), avec un bon Jake Garland à la batterie et le tout saupoudré d'effets sonores ce qui fait l'originalité du groupe. Pendant le show, Matty s'impose vraiment comme un frontman sans égal et le concert se déroule sans fausse note. La première chanson jouée fut "Without Walls" (avec la petite intro au début) et le groupe continua sur "Alive In The Lights "(une autre chanson de leur dernier album Challenger sorti en 2012, un album qui nous a particulièrement plu). S'en suivirent 2 chansons de l'ancien album The Hollow (2011) : "The Victim" et "The Sinner" (good !). Enfin, le groupe conclut le concert avec 3 chansons du dernier album, dont "Vices" et "Prove Me Right" (nos préférées). A noter que Matty reste vraiment proche du public, sur scène comme en dehors car nous avons pu prendre des photos avec lui au merchandising.

Puis, We Came As Romans entre en scène. Le groupe de metalcore du Michigan a lui un aussi un


© U-Zine.org

style bien particulier mais plus calme que les groupes précédents. Il est composé de deux chanteurs, un pour les chants screamés (David Stephens) et un pour les chants clair (Kyle Pavone). La musique est plus conviviale et dansante (avec beaucoup d'effets) mais cela ne nous déplaît pas trop, même si les pits se font plus rares. Mais le groupe débute le concert par une la chanson d'introduction de leur dernier album, «Tracing Back Roots» (du même nom) sorti cette année. La chanson propose un départ assez violent (et c'est une des chansons que nous avions retenue dans l'album...). «Ghost» (du même album) est à la suite, une chanson assez violente aussi que nous aimons. Quelques chansons de l'ancien album sont aussi jouées (Understanding What We've Grown to Be, sorti en 2011). Les hits du groupes, «Fade Away», «Hope» et «Glad You Came» (cover de The Wanted, qui a fait connaitre le groupe via Punk Goes Pop) n'ont pas été oubliés, et nous ont fait chanter en cœur dans la bonne humeur.

Le dernier groupe à monter sur scène est Parkway Drive. Et dès le début, on se rend compte que le public était essentiellement là pour lui, en l'appelant sur scène. C'est un de nos groupe préférés que nous avions déjà vu au Hellfest de cette année et dont le show nous avait particulièrement plu. La musique est engagée, les riffs et le chant sont très brut de décoffrage et assortis de breakdowns puissants, optimal pour le moshing. Le groupe australien de metalcore, mené par un très bon Winston McCall (chanteur du groupe), commence le show avec la chanson «Dark Days», un des plus gros hit du groupe, issu de leur dernier album Atlas sorti en 2012 (un album vraiment bon que l'on vous conseille). Les pits et slams se succèdent, le groupe fait bouger le public et met vraiment l'ambiance sur scène. Se suivent ensuite 3 chansons de l'ancien album Deep Blue (2010) et 2 chansons de l'album de 2007 (Horizons) qui ravit les fans du groupe (dont le hit Sleepwalker). Ensuite, des chansons plus récentes se succèdent (à l'exception du hit «Romance is Dead» de 2005) avec notamment «Swing» et le phénoménal «Wild Eyes» pour clôturer le set, un de nos coup de cœur de l'album Atlas. Sur cette dernière, le show était à son apogée (même si les slams incessants étaient un peu énervants...). Le pit était violent à souhait (sans oublier les circles pits) et le groupe a même fait venir une partie du public sur scène. Des explosions de fumée et de «confettis» venaient agrémenter la bonne ambiance pour une prestation vraiment inoubliable. Le groupe a été ovationné et rappelé sur scène par le public qui criait «Carrion», l'hymne du groupe (issue de l'album Horizons de 2007)... et le groupe s'exauça en jouant la chanson pour le plus grand plaisir du public. Le groupe a vraiment assuré et même si c'était la deuxième fois que nous les voyons, c'était toujours aussi bon.

En résumé, cette saison 2013 du Vans Off The Wall


© D.R.

Music Night était à ne pas manquer sous aucun prétexte. On remercie Only Talent Productions d'avoir organisé un tel événement.

Quelques jours après le Vans Off The Wall» Music Night, c'est au tour d'Avenged Sevenfold de faire trembler Paris au Zénith le mercredi 20 novembre. En effet, cela faisait plus de 3 ans qu'A7x n'avait pas mis le feu à une scène parisienne. Pour cette soirée le groupe de metal californien était accompagné de deux groupes en première partie : le groupe de death metal mélodique Avatar (contrairement à ce qui était annoncé, Avatar à remplacé le groupe Device à la dernière minute) et le fameux groupe de metal alternatif Five Finger Death Punch.

C'est donc Avatar qui a chauffé le sol du zénith. Les 5 suédois au look atypique ont mis l'ambiance dans la salle, un peu plus par leur style et jeu de scène que par leur prouesse musicale. En effet, l'immense chanteur Johannes Eckerström a bien attiré l'attention avec son maquillage diabolique, sa tenue et sa canne.

Avatar a tout de même joué son rôle de première partie puis a laissé sa place à Five Finger Death Punch qui a enflammé le public avec leurs meilleures titres et leur bassiste à la barbe de dreads. Le metal de 5FDP à déchaîné les foules pour les préparer à l'arrivé d'A7x.

Après quelques minutes d'attente et les «Sevenfold!» du public le rideau tombe dévoilant l'énorme Deathbat (emblème du groupe qui représente une tête de mort avec des ailes de chauves-souris). Ça y est c'est le début d'un show épique qui débute avec «Shepperd of Fire» la première chanson du dernier album «Hail To The King» sorti en août dernier et là le ton monte dans la foule, tout le monde se rue sur l'avant de la scène pour être au plus proche du groupe et du charismatique M. Shadows. Vient ensuite la chanson «Critical Acclaim» reconnaissable entre mille avec son introduction à l'orgue. Contrairement à la soirée du Vans Off the Wall, ce ne sont ni les circle pit, ni les wall of death mais bien les bons vieux pogos à l'ancienne qui font rage parmi le public, et c'est alors une vague de spectateurs surexcités qui se tient au devant de la fosse.

Ensuite ont suivi 7 chansons des deux derniers albums (Nightmare - 2010 et Hail To The King - 2013) à savoir «Welcome To The Family» où l'on a pu entendre l'enthousiasme des fans de l'avant dernier album (et j'en fait partie) ainsi que «Hail To The King» qui est le single du dernier album du même nom, «Doing Time» où ont pu se réjouir les plus envieux du dernier album , puis «Buried Alive», «Fiction» et «Nightmare» où M. Shadows remercie Mike Portnoy pour sa participation à l'enregistrement de l'album «Nightmare» pour remplacer le défunt Jimmy The Rev Sullivan, à qui le chanteur rend également hommage et enfin «This Means War».

Et là c'est la débandade... Avenged envoie du lourd avec le fameux titre «Afterlife» (personnellement c'est ma préférée) de leur album éponyme sorti en 2007, alors là je ne vous raconte même pas l'ambiance, on a même pu apercevoir un petit circle pit dans la fosse. C'est à la fin de cette chanson que le groupe quitte la scène, Synyster Gates revient quelques



© D.R.

minutes plus tard, acclamé par la foule en délire, et c'est parti pour le fameux solo de guitare suivi par un petit band jam (petite impro avec le groupe au complet) introduit par une mini battle entre Synyster et Arin (le batteur).

Ce n'est pas encore fini, A7x lance sa petite introduction de chants grégoriens avec la chanson «Requiem» puis un track issu de l'album «City of Evil» (2005) : «Bat Country» qui a surement ravi les fans de guitar hero. M. Shadows est très proche du public et en vient même à féliciter le groupe français X-Y qui a repris des chansons d'Avenged. Et pour finir, deux chansons en rappel pour les plus nostalgiques, en effet il s'agit de deux titre de l'album «Waking the Fallen» sorti en 2003 : «Chapter Four» qui fait partie des chansons qui ont permis au groupe d'atteindre sa notoriété et «Unholy Confession» qui est l'un des single de cet album. Enfin, nous sommes pressés de les revoir, ce qui pourrait probablement arriver cet été lors de l'édition 2014 du Hellfest, ce que M. Shadows a fortement laissé sous-entendre, nous attendons la confirmation de cette annonce début décembre.

Pour un petit résumé du concert, voici les propos d'Alex - 22 ans :

«Ce fut un très bon moment, les deux premières parties avaient des styles différents, et Avenged fut à la hauteur des attentes. Une voix puissante pour M. Shadows, Synyster qui fout le feu à la guitare, j'ai kiffé alors que je suis pas métalleux à la base. Le fait que le chanteur communique pas mal avec le public c'était cool. Un public qui était d'ailleurs déchaîné aussi... Pour les points négatifs, j'ai trouvé la musique un peu forte par rapport à la voix du chanteur, ça la couvrait parfois, c'est dommage vu la voix qu'il a. Et sinon la programmation : Gunslinger, Scream et So far away, ça aurait fait plaisir quand même !»

- Jason Stum et Thomas Pesnel

FUTUR RECORDS : INTRODUCTION


© D.R.

Le fleuron d'une nouvelle belle scène nantaise se produisant sur le label local Futur Records a sorti récemment sa première compilation. Né il y a une dizaine d'années dans la tête de Quentin Gauvin et Raphael D'Hervez, ce label s'inscrit dans la construction d'un bel équipage nantais : Minitel Rose, College, Rhum For Pauline, Pegase et Disco Anti Napoleon. En 2006, nos deux nantais créent Minitel Rose, groupe d'une tendre électro-pop, naviguant avec perfection et ayant offert deux albums et de belles tournées. Créer un label devient nécessaire et c'est ainsi que ressort l'idée de FVTUVR, un nom tourné vers l'avenir. La maison FVTVR sera ensuite rejointe par College qui sortira son album, 'Secret Diary'. D'autres groupes viendront alors se nouer à l'aventure comme le quatuor soul et garage Rhum For Pauline, le projet solo onirique de Rahaël, Pegase, ou encore le rock psychédélique de Disco Anti Napoleon, dernier marin à avoir rejoint l'équipage. FVTVR s'associe avec la nouvelle structure de Sony, A+LSO, pour offrir une première compilation se concentrant sur les trois derniers arrivés.

Nos tribulations au sein de la scène nantaise débutent sur le dos de Pegase, projet solo de Raphaël, notamment programmé à la dernière édition du Pitchfork Festival. Cet ex-membre de Minitel Rose déploie ici une dream pop légère et mélodique alliant exils langoureux et douceurs aériennes. Whitout Reasons, le premier morceau ouvrant cet opus, qui est aussi le premier titre officiel de Pegase, flirte avec une pop rêveuse où la voix juvénile et presque naïve de Raphaël vient se plonger au cœur d'une instru profonde et éthérée. L'autre morceau du cheval ailé présent dans cette compilation est le précieux et délicat Ladybug où la douceur plonge avec une sensualité latente dans une alliance de chœurs aigus et suaves. Notons d'ailleurs que le groupe vient de sortir récemment Out of Range, morceau accompagné d'un clip, et que leur premier album est prévu pour début 2014.

Notre périple en plein cœur de la scène musicale de la cité des Ducs se poursuit avec Rhum For Pauline. Quatuor nantais composé entre autre du batteur de Minitel Rose et du bassiste d'Elephanz, cette formation déploie une soul sixties oscillant entre psychédélisme et pop-rock ravageuse. Ils cultivent ainsi l'art de manier des refrains accrocheurs comme on le voit sur l'énergique I can Reach the top où les rythmes bien marqués s'unissent à des chœurs espiègles et des mélodies légères. Sur Boyshake Lady, on retrouve cette pop-rock aux accents ricains et californiens où l'intensité instrumentale se déploie pour laisser place à une voix imposante et poignante.

Enfin, dernier petit dignitaire de la scène nantaise, Disco Anti Napoleon, produit par Pegase, clôture le triptyque de toute beauté présent sur cet opus. Malgré leur nom, leur musique ne flirte pas avec un anti-impérialisme prônant tempérance et abstinence. Bien au contraire, ces quatre nantais nous dévoilent une disco-pop psychédélique majestueuse où les sons saturés abondent démesurément, nous plongeant dans un envoutant chaos. Blue Lawn nous enfonce dans un rêve explosif de couleurs et de sons totalement planants et illicites, nous rappelant le psychédélisme des Tame Impala. L'envol instrumental de guitares et d'un rythme entêtant se mêle à une voix prophétique et des chœurs aériens, sur un fond de décor quasi apocalyptique. Dans le bucolique Power Of Love, on retrouve cette cavalcade psychédélique sonnant telle une invitation hypnotique, spirituelle et presque chamanique au rêve et aux plaisirs.

On parle de Futur Records dans l'interview de Disco Anti Napoleon, il vous suffit de tourner quelques pages.

- *Marie-Madeleine Remoleur*

UNPLUGGED AND STRUNG UP
LE NOUVEL OPUS DE SAXON


© D.R.

Toujours en activité depuis leur formation en 1976, le groupe de heavy-métal Saxon sort un nouvel album compos de classiques revisités, de remix, de versions orchestrales ainsi qu'acoustiques. Ces vétérans de la New Wave Of British Heavy Metal (tout comme Iron Maiden et Def Leppard) ont travaillé avec Andy Sneap (qui a collaboré avec Megadeth, Accept entre autres) pour réenregistrer, mixer et masteriser ce nouvel opus. Attendez-vous donc à un son beaucoup plus métal que les chansons originales !

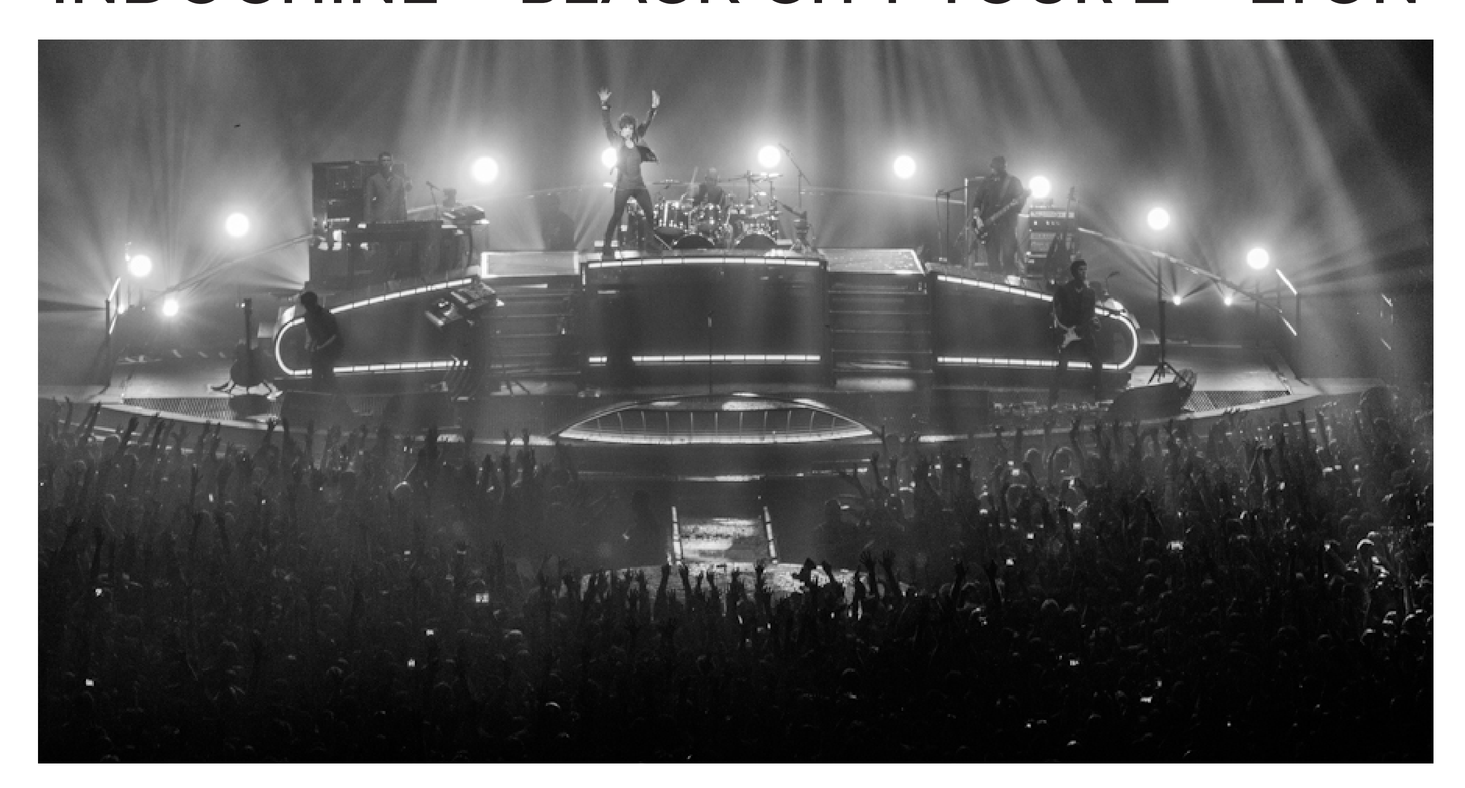
Unplugged and Strung Up commence avec « Stallions of the Highway », beaucoup plus spectaculaire que sa version originale présente sur le premier album éponyme du combo, en 1979. Les guitares sont plus stridentes, la voix est plus audible et la batterie prend plus aux tripes ! Un début qui s'annonce survolté !

Le mythique « Crusader » entre en scène… Pour cette version un peu décevante, un orchestre s'invite et côtoie guitares, basse et batterie sur le chant énervé de Biff Byford, transformant le hard de Saxon en métal symphonique, bien loin de leur registre habituel. Cela apporte tout de même une autre dimension à la chanson qui devient du coup beaucoup plus mélodique. « Battle Cry » ne subit pas de modifications flagrantes, on peut même se demander ce qu'elle fait sur l'album, tout comme « Militia Guard »… « The Eagle has Landed » en version orchestrale est moins « gâchée » que « Crusader ». L'aspect metal symphonique est moins présent, et au contraire de l'autre composition, enjolive la chanson. « Red Star Falling », première chanson de la compilation datant des dix dernières années (2006, sur l'album The Inner Sanctum) devient meilleure que son originale avec l'orchestre. Moins hard, et tendant plus vers la power-ballad, cette chanson est un petit bijou ! « Broken Heroes » est ici quelque peu dénaturée par l'orchestre, qui enlève le côté métal, avec les guitares pas très audibles pendant le refrain, mais qui rend la chanson plus épique qu'elle ne l'est d'ordinaire. Une bonne surprise ! « Call to arms », extrait de l'album du même nom sorti en 2011, est ici revisité avec un orchestre. La chanson perd de son punch hard mais reste tout de même acceptable, notamment grâce au solo de guitare. « Just Let Me Rock » est beaucoup plus hard que son originale, c'est une superbe chanson qui donne la pêche ! La version acoustique de « Frozen Rainbow » est sublime ! Elle émeut autant que sa version électrique, elles sont toutes les deux très bonnes, bref il n'y a rien à redire. « Iron Wheels », en version live acoustique, ne diffère pas énormément de son originale, acoustique elle aussi ! La version que l'on trouve sur l'album est même meilleure que ce live. Une très jolie ballade, tout comme sa suivante, « Requiem », qui surpasse elle aussi son originale électrique ! « Coming Home » clôture cette compilation. Cette chanson est assez différente des autres par son côté bluesy, que l'on retrouve également dans sa version originale. La voix de Biff peut faire penser à celle de Robert Plant, le ton de la chanson étant très Zeppelinien !

Cet album est-il indispensable ? Je vous répondrai qu'il s'adresse surtout aux grands fans, mais il peut être bon de l'avoir dans sa bibliothèque musicale pour redécouvrir sous un nouveau jour les plus grands succès du groupe ! Donc, si on nous l'offre pour Noël, on le garde soigneusement et on ne le remet pas en vente sur leboncoin !

- Maurane Tellier

INDOCHINE – BLACK CITY TOUR 2 – LYON



C'est le 5 et 6 Novembre que le groupe INDOCHINE nous avait donné rendez-vous à la Halle Tony Garnier de Lyon pour deux dates à guichet fermé. Le Black City Tour a commencé le 21 Février 2013 à Nancy pour se terminer en beauté le 28 Juin au Stade de France. Le groupe traverse même l'Atlantique pour une date à Montréal. Cette tournée gigantesque nous montre bel et bien que la notoriété du groupe traverse les années sans aucune répercussion et l'étonnante différence d'âge au sein du public confirme qu'Indochine n'est pas un simple groupe d'un jour mais bien un groupe ancré dans l'univers musical français. C'est le groupe français Air Bag One qui ouvre cette soirée, avec un rock plutôt énergique ; le groupe arrive rapidement à réchauffer les 17 000 spectateurs qui ont souvent dû attendre un long moment à l'extérieur de la salle avant de pouvoir rentrer.

Le public apprécie cette première partie et le fait savoir même si quelques cris au sujet du groupe phare de la soirée se font entendre.

Le groupe quitte la scène sur des applaudissements et revient quelques secondes plus tard pour distribuer quelques albums aux chanceux du premier rang.

Indochine arrive sur scène quelques minutes plus tard avec une intro digne de ce nom : en effet un rideau se déploie pour entourer les quelques premiers rangs du public. Un instant d'intimité s'installe pour laisser place au show bien préparé du groupe mené par son leader charismatique Nicola Sirkis. Les titres s'enchaînent et le public en redemande toujours plus, une explosion de confettis sur le titre « Black City Parade » enflamme un public déjà bien excité. On savait déjà le chanteur proche de son public, une proximité renforcée ce soir grâce à la configuration de la scène.

Une plateforme plonge littéralement au milieu du public ce qui permet au chanteur d'effectuer de nombreux aller-retours pour le plus grand bonheur de ses nombreux fans présents ce soir. Les jeux de lumière sont impressionnants et tout le monde en prend plein la vue, un concert comme on aimerait en voir plus souvent.

Les fans s'en donnent à cœur joie sur chaque titre du groupe, notamment sur le fameux « J'ai Demandé à la Lune », l'intro est complètement accaparée par la foule. Nicola Sirkis prend même le temps de venir au contact des fans agglomérés autour de la fameuse plateforme au centre de la salle.

Le groupe termine ce concert en beauté en offrant trois rappels au public, ce qui est plutôt rare de nos jours.

Toutes les photos sur le site mazemag.fr !

- Mickael Marino

IMAGINE DRAGONS EN CONCERT



D'une capacité de 2400 places, le Radiant Bellevue de Lyon a accueilli le temps d'un soir les Américains d'Imagine Dragons. Avec leur dernier album Night Vison, vendu à 83 000 exemplaires en une semaine, le groupe se lance dans une tournée internationale qui a fait escale en France pour quelques dates.

Maze Magazine était présent à Lyon pour suivre cet événement.
Le groupe monte sur scène vers 21h après une ouverture très réussie du groupe The Moth & The Flame, au-devant d'une salle archi pleine composée d'un public majoritairement féminin qui ne manque pas de se faire entendre à chaque fin de titre.

Le groupe délivre une énergie débordante sur scène qui, couplée avec les titres du dernier album, offre un mélange explosif. La présence sur scène d'instruments de percussion rend la performance du groupe encore plus impressionnante. En plus de leurs titres les plus connus comme It's time, Tiptoe ou encore leur titre phare Radioactive, le groupe se permet même de faire une reprise de Ben E King - Stand By Me appréciée par le public.

La séquence émotion de la soirée viendra avec le titre 30 Lives, titre acoustique en mémoire d'un ami du groupe, Tyler Robinson décédé d'un cancer à l'âge de 17 ans. Une fondation à son nom a même été créée pour récolter des fonds pour la lutte contre le cancer infantile.

Un lâcher de ballons géants remplis de confettis accompagnera le titre Underdog pour le plus grand plaisir du public. Viendra ensuite le titre Radioactive, vraisemblablement le plus attendu de la soirée au vu du nombre de téléphones portables et d'appareils photo sortis pour l'occasion. Le groupe finira sur un rappel avec le titre Nothing Left to Say qui conclura cette soirée plus que réussie pour ce groupe en pleine ascension.

Toutes les photos sur le site mazemag.fr !

- Mickael Marino

INTERVIEW – TRANS MUSICALES 2013

DISCO ANTI NAPOLEON

Disco Anti Napoleon (DAN) est un jeune groupe nantais produisant une new wave teintée de psychédélisme et dopée par beaucoup d'influences variées et vintages, tout en sonnant actuel. Passés cette année par le Printemps de Bourges et membres du label Futur Records, ils étaient programmés le 6 décembre aux Rencontres Trans Musicales. Une rencontre cool au cours de laquelle on ne leur a même pas demandé pourquoi ils avaient choisi ce nom musico-historique.



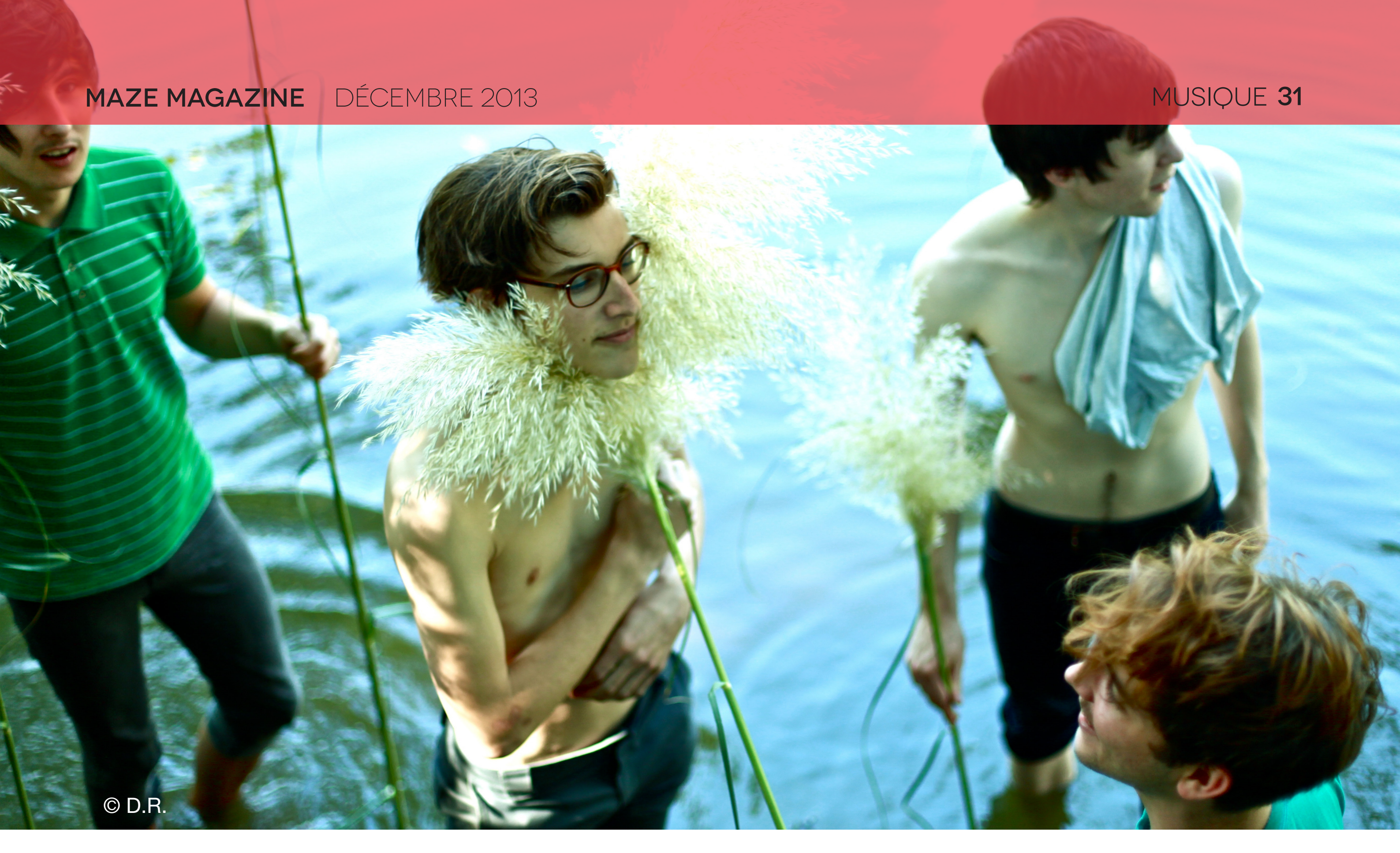
© D.R.

Maze : Comment vous-vous présenteriez à des jeunes d'entre 15 et 25 ans qui ne vous connaîtraient pas ?

Tristan : Genre comment on se vends quoi ? (rires) Ouais, nous ça nous parle ton magazine parce qu'on a une association à Nantes dans laquelle on fait des clips, des événements, on a aussi un blog dans lequel on parle de musique internationale. On est dans un esprit délire, on a essayé de faire une factory à notre échelle pour un peu se faire un nom et de cela est né le groupe. On s'est rencontrés dans des concerts où on allait souvent chacun de son côté mais on se retrouvait dans les mêmes alors on s'est dit "faudrait peut-être qu'on commence à discuter". C'est cette espèce de vocation d'avoir un message plus ou mois universel, notre association c'est pareil, de 17 à 23 ans. DAN c'est de la musique qui ne se prends pas la tête, on transmets une sorte de message, nos paroles parlent d'apocalypse, un truc où des personnes de notre âge se retrouvent dans l'espérance, ça marche par rapport à plein de choses, tu regardes le zapping tu flippes, mais nous ça nous touche pas, on essaie de faire quelque chose avec la force du collectif. On essaie de faire un truc rock/psyché, un peu pop quand même, actuel mais qui puise dans des choses plus anciennes. On est 4, Jordan est chanteur et guitariste, Renaud est batteur, moi je fais de la basse et je chante sur une chanson, Thomas qui fait du synthétiseur n'est pas là mais est super important. Faire un groupe à 4 c'est plus compliqué qu'être avec une meuf à deux, c'est quatre fois plus compliqué, le problème c'est qu'il y a quatre fois plus de couilles et c'est un enfer, c'est ce qui nous tiens dans le truc, faire de la musique putain ça nous fait du bien, personne n'est remplaçable.

Comment vous est venue cette idée de tout ce mélange d'influences ?

Tristan : Le mélange des influences se passe du fait qu'on compose tout en improvisation, on se lâche, il y a une espèce de merdier qui se passe et on se comprends. On compose ensemble, ensuite on structure


© D.R.

et on essaie d'en parler, d'envisager les choses, plus aller dans le creux du truc, dans le détail, et de garder notre naïveté. On ne sort pas du conservatoire, on a tous un peu appris notre instrument en écoutant des sons, on continue quand même à bosser pour transmettre aux gens.

Votre label Futur Records, a un rôle assez important dans la scène nantaise, il a sorti une compilation, produit plusieurs albums, c'est important pour vous ?

En fait justement, tu vois par rapport à ce qu'on disait sur l'échange, autour de nous on se rend des putains de service et quand on fait des clips on le fait pour Pégase, mon frangin, j'ai fait un clip pour lui, et il nous a fait une musique pour DAN, on a des potes de Minitel Rose qui ont été pris dans Futur, c'est la base, ils ont fait un premier EP auto-produit et de là ils ont voulu mettre un nom : Futur. C'était l'espérance de faire un label, de conduire le truc. Moi j'ai dit à mon frère : "Je t'ai fait un clip, 200 000 vues ça défonce, par contre mec en contre partie tu nous fait un album, tu l'enregistres". Il voulait faire un studio, mais il pouvait pas encore donc du coup on s'est fait ça DIY (Do It Yourself, NDLR), on va dans le studio du père d'un pote, on va à Pornic chez mon daron choper des synthétiseurs à droite à gauche, on l'a fait et c'est cool, le truc est dans la boîte et sort en Mai. Maintenant Futur a été signé chez une sorte de filiale de Sony, dans un délire indé du coup on commence à avoir un budget pour le mixage, la production, la promotion, on peut bosser avec les personnes qu'on veut. Le label est sous licence et donc on va pouvoir faire des choses avec Pégase et le truc va prendre de l'ampleur.

Vous avez fait le Printemps de Bourges, au-delà de la fierté d'avoir été repéré, comment ça s'est passé ?

Tristan : Alors déjà pour nous c'était l'occasion de faire une résidence qu'on faite au Stéréolux par le biais de Trampolino, une association qui nous suit et nous a permis de faire cette résidence. L'expérience du Printemps de Bourges, on réalise pas.

Renaud : Le live était pas terrible quand même.

Tristan : Ouais, il n'y avait que des pros. Brossard (programmateur des Trans Musicales, NDLR), était là, il a kiffé le concert. On a pas vraiment ... c'était assez particulier, à Bourges il y a une sorte de scission entre les trucs un peu indé, découverte, et à côté le truc tout public qui fait un peu peur, dans le supermarché du festival, je suis allé voir C2C parce qu'on avait accès, c'est des Nantais j'aime pas à donf leur musique mais ça m'a parlé à l'époque d'Hocus Pocus. Ca m'a fait un peu bader de voir 3000 gamines de 14 ans, c'est la fête foraine, mais par contre on a pas pu avoir nos pass pour voir le soir d'après Melody's Echo Chamber, il y avait un délire de distance qui était chelou. Par contre aux Trans l'accueil est mortel, il y a des têtes d'affiches comme Stromae, on en pense ce qu'on en veut, on s'en branle, mais voilà c'est un label indé, de découverte, ça fait du


© D.R.

bien et on a accès à trois jours, on va se marrer.
Vous allez aller voir plein de trucs ?

Tristan : Je t'avouerais que j'ai trouvé qu'il y avait des années où la programmation était plus "fournie", mais j'ai trop hâte de voir les Jacuzzi Boys, Jordan est hyper désolé de pas voir le Vasco mais on enchaîne les interviews. Renaud va veiller tard pour voir Boston Bun. On va bien profiter du festoche.

On sent dans vos clips un côté très nature, un peu hippie par moments. Qu'est-ce que vous voulez montrer derrière ça, votre amour pour la nature, l'alcool, la drogue, le sexe ? Ou juste la jeunesse, une sorte de frénésie un peu psychédélique ?

Tristan : Un peu les deux, tu parles du clip de Blue Lawn je pense, que j'ai réalisé de A à Z avec le soutien de potes, et pareil j'ai laissé énormément d'improvisation. J'ai vraiment voulu reconstruire les paroles de Jordan, une espèce de truc où on peut pas déconner, c'est super compliqué de retranscrire de la musique par de la vidéo et ouais, c'est des choses qui nous parlent la nature, ouais on .. enfin j'aime fumer de la weed genre c'est cool, j'aime pas me déchirer la gueule mais me balader dans la nature avec de la weed ouais, les jeunes ça me parle mais les vieux aussi, on a envie de s'ouvrir aux gens, partager des choses et penser au bonheur.

Jordan : Ouais, j'ai bien aimé quand t'as parlé de la frénésie de la jeunesse, c'est ça.

Tristan : Et donc voilà, des fois on est paumés et on a envie de mettre un kaléidoscope devant tout cet amas d'informations pour s'envoler et faire le brassage de ... de la vie quoi ! (rires) Excuse-moi j'ai fumé un oinj. J'aime m'amuser avec les codes aussi, avec un autre groupe on a pris des torches et on a cramé une bagnole qui était déjà cramée, et voilà on s'en fout on joue avec les codes et pour autant on a envie d'être sincère mais c'est important de s'ouvrir et pas être excessif.

On retrouve chez vous une esthétique, un côté très mélancolique, vous appartenez au collectif Incredible Kids, du coup vous avez quand-même une identité qui se crée du coup est-ce que vous allez continuer à travailler par EP ou vous allez sortir un album ?

Tristan : On va sortir quelques EP (Jordan : un !), des reprises, des versions chelou et on va sortir un album. Ça fait un moment qu'on l'a dans notre chair, on va le sortir c'est hyper bien mais voilà on est dans une vocation de faire des covers, de produire tu vois, on a envie de faire des petits trucs, faire des trucs avec des artistes. Ça va être bien. Je suis aux Beaux-Arts et on va envie de faire des trucs comme ça.

Vos coups de cœur musicaux en ce moment ?

Jordan : Moi j'écoute encore beaucoup Animal Collective, après j'aime bien les trucs un peu moins récents. Des trucs un peu revival.

Tristan : Moi en ce moment j'écoute Chris Coen, qui est sur capture track, gros disque de papa et je vais sans doute produire avec mon reuf Pégase un truc pour mon daron tu vois, qui nous a bien aidé tout au long de notre vie. Chris Coen ça me parle quand je l'entends faire de la folk. Après Deer Hunter je suis méga fan et je resterai fan à vie.

Renaud : Boston Bun, qui jouent sur le festival, ça tombe super bien.

- Propos recueillis par Baptiste Thevelein

INTERVIEW – TRANS MUSICALES 2013
THE RED GOES BLACK

Vous vous souvenez peut-être du groupe The Red Goes Black, originaire de Douarnenez et vainqueur du tremplin des Jeunes Charrues 2013. Nous les avions rencontrés avant leur victoire et ils ont déjà fait du chemin puisqu'on les retrouve à la programmation des rencontres Trans Musicales cette année, et c'est à cette occasion que nous avons pu une nouvelle fois, leur poser quelques questions.


© D.R.

Maze : On s'était croisés à Carhaix deux jours avant votre magnifique victoire, que nous avions bien suivi. Comment cela s'est-il passé après ?

On a fait la fête, il y a l'euphorie de la victoire qui n'a pas duré très longtemps, il fallait penser rapidement aux autres dates et surtout au travail qui reprenait pour une partie d'entre nous. Tout va assez vite. On a fait un petit mois de studio, pour un single qui sort très bientôt, en prévision d'un album, on s'est concentrés là dessus rapidement.

Maze : Vous êtes très actifs sur les réseaux sociaux, là en ce moment c'est surtout pour l'ampli Ouest-France ?

C'est surtout notre manager qui gère cette partie ! (rires) Notre participation à l'ampli Ouest-France, on l'a choisi car c'est un média régional et on voulait s'ancrer en Bretagne avant de partir ailleurs. On gagne une grande visibilité, il y a de l'argent à gagner, qui nous serait utile pour financer notre album. Du coup on est passés en finale et on passe au Cargö (Salle de Musiques Actuelles à Caen, NDLR). C'est un gros tremplin, beaucoup de groupes à se présenter, peut-être même plus gros en fin de compte que les Jeunes Charrues.

Maze : Vous êtes originaires de Douarnenez, comment cela s'est-il passé quand vous êtes rentrés ?

On fait souvent la fête pour rien, d'ordinaire, à Douarnenez (rires), donc là c'était gigantesque ! Non, on



avait un concert à Douarnenez le vendredi suivant la victoire et on a bien fêté ça avec le public et des potes.

Maze : L'année prochaine vous jouerez sur une immense scène aux Vieilles Charrues, est-ce que vous y pensez déjà ?

Ouais, on a commencé bien-sûr. On prépare des choses, on commence à enrichir un peu le set, il faudra faire quelque chose d'un peu différent de ce qu'on a fait aux Jeunes Charrues, tout en plus gros !

Maze : Vous aviez lancé un KissKissBankBank juste avant les Jeunes Charrues, comment ça s'est passé ?

Le KissKissBankBank a vraiment super bien marché, on a eu plus que ce qu'on attendait au départ. Après c'est difficilement perceptible si c'est lié au Charrues, mais c'est sans doute le cas. Cela nous permet d'enregistrer l'album dans de bonnes conditions. Ce qui est important également, c'est cette crédibilité vis-à-vis des professionnels et du public acquise par le tremplin des Jeunes Charrues.

Maze : Aujourd'hui vous êtes aux Trans Musicales, est-ce que ça vous fait quelque chose de particulier d'être ici ?

On était super contents d'être programmés, avec les charrues c'est l'autre gros festoche et on est super contentents d'y être programmés. C'est super important, il y a une immense dimension de découvertes musicales. On sort de quatre jours de pré-prod, on a la chance d'être suivis par le Run Ar Puñs qui nous ont permis de bosser pendant 3 jours dans de super conditions pour bien bosser, roder le set pour les Trans. On a un peu plus de temps que d'habitude, ce ne sera pas tout à fait le même set.

Maze : Vos projets pour l'année prochaine ? Est-ce que vous vous projetez ensemble encore longtemps ?

En Janvier on enregistre un album, tout le mois de Janvier, et on compte le sortir pour l'été, dans tous les formats imaginables ! (rires) Pas mal de dates en février et autour. Après, il y a les Charrues qui vont arriver assez rapidement, une tournée pour la sortie de l'album, on a envie de mettre le pied au plancher,


© D.R.

comme dirait ... Alain Prost (rires). 2014 va être riche.

Maze : Vous avez beaucoup d'interviews là, vous enchaînez ? La question qui vous énerve le plus ?

Ouais cet après-midi on enchaîne bien, après le concert aussi. Toute la nuit. La question qui fait le plus chier c'est : pourquoi vous chantez en anglais et pas en français ? Elle n'arrive pas souvent, mais quand elle arrive ... Vraiment, c'est un peu agaçant, on ne veut pas rentrer dans le débat «chanter en français parce qu'on est français», ça n'a pas lieu d'être.

Maze : Et la fausse polémique sur Stromae aux Trans Musicales alors qu'il est devenu un artiste «populaire et grand public» ?

Il avait été découvert aux Trans aussi ... Je ne sais pas ce qu'il s'est passé entre la programmation et Paulo (le prénom de Stromae, NDLR) (rires). Mais la venue de Stromae aux Trans Musicales est aussi intéressante que la politique intérieure au Tadjikistan.

Maze : Vous allez aller voir des artistes quand-même pendant le festival ?

Non, on ne verra pas grand chose, malheureusement, on bosse demain et on rentre assez vite ce soir ou demain très tôt.

Maze : Vous avez un mot à adresser aux lecteurs du magazine Maze, qui veulent se lancer dans la musique ?

Jouer avec des potes, c'est ça qui est le plus fun, prendre du bon temps, parce que si on se faisait chier on ne ferait pas ça.

- Propos recueillis par Baptiste Thevelein

INTERVIEW – TRANS MUSICALES 2013
FAKEAR



© Pierre Salomé - Ocean of Noise

Fakear était à l'affiche des 35èmes Rencontres Trans Musicales, après s'être produit à Astropolis, à la Machine du Moulin Rouge ou encore au festival Beauregard cette année. Puisant ses influences dans les musiques du monde, il produit une électro exotique depuis 2010 et a sorti au mois de Juin son premier EP "Morning In Japan". Il revient cet hiver avec "Dark Lands", dont le titre "Dark Lands Song" est deuxième du top 10 Maze ce mois-ci. Nous l'avons rencontré quelques heures avant son concert.

On va d'abord revenir un peu sur ton parcours, t'as commencé par du rock dans ta jeunesse, puis tu es passé par du trip-hop pour arriver à l'électro avec des influences assez diverses. Comment ça s'est fait ?

Assez naturellement, avec un groupe de rock on avait comme projet de faire un album en studio et c'est en voyant l'ingénieur son bidouiller un peu avec son ordi que je me suis dit que c'était vraiment cool on peut faire ce qu'on veut avec un ordi et deux trois logiciels un peu cool. Du coup j'ai chopé ça, je me suis mis à composer un peu dans mon coin, au début des chansons de rock et j'ai composé un peu pendant deux ans sans avoir de projet vraiment, sans faire de live, en essayant de me trouver un univers, une patte, un truc. Au bout de deux ans j'avais un truc un peu complet, cohérent et du coup j'ai décidé de lui donner le nom Fakear. Je suis passé à l'électro ouais par le trip-hop et pas du tout par la culture club, c'est un parcours un peu bizarre et au final mes morceaux s'en ressentent un peu toujours, c'est toujours des structures couplet/refrain, il y a toujours de la voix, toujours quelque part une batterie, une basse, et des instruments un peu partout.

Tu évolues avec quoi sur scène ? Quel est ton matériel ?

J'utilise deux machines, des MPD, qui sont un peu des variantes de la MPC c'est-à-dire une sorte de boîte à rythme avec des petits carrés qui balancent des samples, reliés à mon ordinateur. Je les penche vers le public pour qu'ils le voient, comme je viens du rock c'est de manière naturelle que je suis allé vers le live et c'est important, tu dois suer, donner de toi, j'ai envie que les gens voient. C'est la surface la plus adaptée à la manière dont je compose et je joue mes compos. J'utilise aussi un drum pad, une sorte de batterie miniature.


© Laurene Bercheteau

Alors tu préfères être en live ou en studio, ou c'est pareil ?

Non c'est vraiment deux démarches différentes, en studio je suis plus Théo, qui compose les morceaux avec ses tripes dans une bulle un peu fermée, il n'y a pas du tout de lien avec le public. Le live, je suis plus interprète, je me glisse dans un personnage, Fakear, qui va interpréter les chansons de Théo plus ou moins.

On remarque dans tes titres beaucoup de sonorités orientales, japonisantes, pourquoi t'es parti vers ça ?

Déjà, je n'ai pas du tout cette culture hip-hop qui utilise des samples un peu soul, un peu jazzy et en fait mes parents étant profs de musique tous les deux j'ai été élevé avec les musiques du monde et c'était assez naturel. C'est vers l'Asie que tu trouve le plus de choses enregistrées, le plus de trucs à sampler, il y en a assez peu finalement en Amérique ou en Afrique. C'est un peu une question d'opportunité, je chope mes samples en farfouillant sur internet et généralement je tombe sur des trucs asiatiques.

On a vu une évolution entre ton premier EP assez japonisant et là ton dernier EP plus varié dans les influences, pour la suite, si tu as un prochain EP en projet ou même un album, tu va continuer par là ou tu vas explorer autre chose ?

J'ai un album en projet ouais, je pense que j'aimerai bien partir ... Non, c'est plus une question de beauté du son, de ce que je vais trouver, par exemple en live je joue plein de nouveaux morceaux car je compose énormément et mon EP Dark Lands je l'ai terminé il y a six mois et j'ai fait une vingtaine de morceaux depuis avec des sonorités parfois plus africaines et je travaille avec une chanteuse qui donne une dimension un peu plus occidentale. Après j'aime beaucoup les musiques du monde, ça me touche énormément et c'est pour ça aussi que je vais vers ces sonorités là.

Le morceau Morning in Japan est assez visuel, ça se lie aux sonorités encore japonisantes et le clip n'est pas du tout dans cet univers là, on est plutôt dans les masques, la vieillesse ... Comment ça s'est fait le clip ?

Carrément ! Je pense que chacun a sa version du morceau, moi dans le clip j'ai livré ma version. C'était un peu un parti pris de dire, quand j'ai rencontré les deux réalisateurs de ce clip, avec qui je vais d'ailleurs re-bosser, on va enlever cette image un peu japonisante autour de Fakear et on s'est hyper bien entendus autour de Fakear. Comme moi, ils avaient compris le morceau comme quelque chose d'assez mélancolique, nostalgique en retirant le côté Japonais. Au départ, c'était pas du tout ma volonté de faire quelque chose comme ça, je lui ai donné le titre après l'avoir composé et m'en être rendu compte. J'essaie toujours de me rattacher à des choses toujours universelles et très basiques, primaires. Certains ont vu ce morceau et même Fakear comme un projet tourné vers le Japon, et d'autres qui sont peut-être allés un peu plus loin et qui se sont demandé comment leur parlait ce morceau. Ca en a déboussolé plus un ce titre, il faut regarder au delà de l'apparence pour comprendre ce qu'il y a derrière.

La scène caennaise en ce moment se développe encore plus avec le rôle joué par le Cargö, quelles sont tes relations avec eux ?

Je suis pas le mieux placé pour en parler, j'ai déménagé à Paris il y a deux ans, après je suis très pote avec Superpoze, on s'est connus au lycée et on a fait nos premières armes ensemble. Le Cargö font un boulot qui défonce tout, moi en démarrant je connaissais pas grand monde et j'avais pas conscience de ce vivier caennais, c'est en me rapprochant du Cargö que j'ai découvert tout ce monde, on a du bol. J'ai quand même maintenant pas mal de contacts avec Samba de la Muerte, il y a des ponts avec tous les groupes comme Granville, Concrete Knives. Il y a une espèce de réseau qui s'organise autour du Cargö mais aussi autour de Radio Phénix qui diffuse tous les artistes locaux et pas mal de groupes y ont fait leur premières armes, Superpoze et moi y avons animé une émission pendant deux ans.

Tu as fait de grosses dates en 2013, Beauregard, le Nördik Impakt, les premières parties de Wax Taylor, quelle expérience en a tu retiré ?

C'est des dates très grosses avec de l'enjeu, c'est des super souvenirs, assez exceptionnels mais disons que j'ai aussi de supers souvenirs de petites dates par exemple récemment à Morlaix, c'était mortel, une super ambiance, une super soirée derrière. Sur les gros festivals c'est un peu moins humain, tout le monde court partout et quand tu as 7000 personnes devant toi tu peux pas aller les voir et leur dire bonjour. La proximité n'est pas la même, mais c'est au niveau de la claque sonore que ça marque, c'est vraiment exceptionnel.

Qu'est-ce que tu écoutes en ce moment ? Tu comptes aller voir des concerts aux Trans ?

Ouais, j'ai été voir Le Vasco, je trouve que ce qu'ils font c'est dingue, j'ai eu la chance aussi de faire la première partie de Flume, c'est quelqu'un dont j'apprécie beaucoup le travail. Rone, ça tue. Au Nördik Impakt j'ai vu Jackson & His Computer Band, c'est un live assez difficile d'accès, très cérébral, mais c'est un extraterrestre ce type. Bonobo c'est ma référence absolue et je suis complètement amoureux du dernier album de M.I.A.

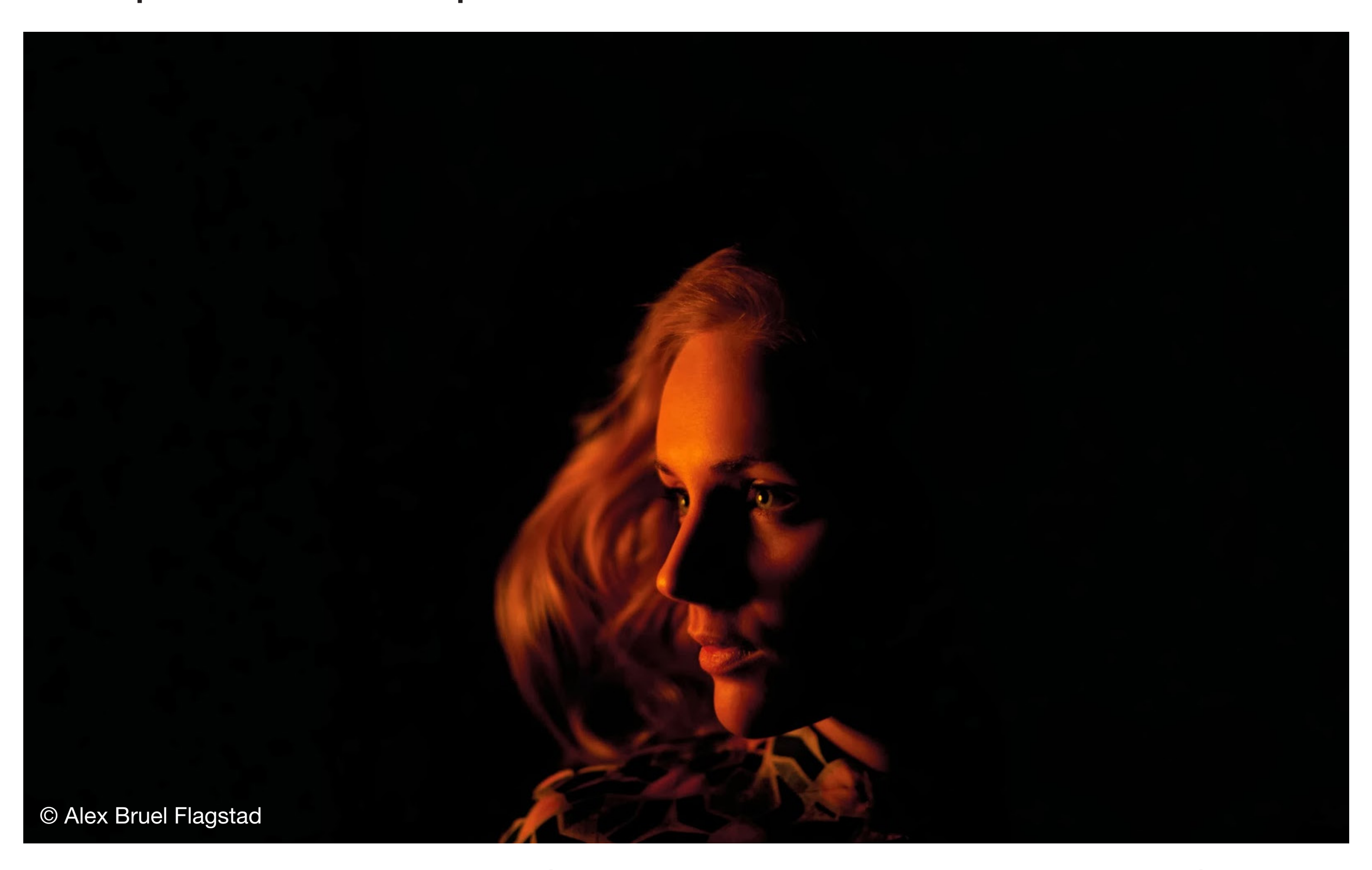
Est-ce que tu as déjà imaginé à un moment être là où tu es aujourd'hui ?

Non, j'ai jamais vraiment démarché pour en arriver là, j'ai tenté le coup et à chaque fois l'essai s'est révélé fructueux, c'est hyper gratifiant mais j'avais vraiment pas anticipé ce parcours, j'essaie de m'adapter au fur et à mesure.

- Propos recueillis par Baptiste Thevelein

AGNÈS OBEL – AVENTINE TOUR

La tournée française d'Agnès Obel s'est finalement arrêtée le 24 novembre dernier à l'Amphithéâtre 3000 de Lyon ; et ce pour le plus grand plaisir des fans qui ont ainsi pu être nombreux à l'applaudir et celui de l'artiste, ravie de jouer dans ce grand "vaisseau spatial" comme elle se plait à le nommer.



© Alex Bruel Flagstad

Nous sommes accueillis par une première partie d'origine outre-Atlantique, Feral & Stray, dont le talent est à souligner ici. C'est avec simplicité que cette artiste munie de sa guitare nous berce de sa jolie voix voilée et apaisante. Avec douceur, elle nous transporte dans son univers, inspiré par les grands froids canadiens dont elle est originaire. Jouant de nombreux titres de son premier album "Between you and the sea", Feral & Stray réussit pleinement le challenge de groupe ayant l'honneur d'ouvrir un concert en marquant les esprits.

Sur l'un de ses titres, l'artiste pose sa guitare pour nous interpréter une composition accompagnée d'une autoharpe, instrument original qui est une variation nord-américaine de la cithare autrichienne.

C'est au tour de l'artiste danoise Agnès Obel de faire son entrée, accompagnée de deux musiciennes. Sans détour elle s'installe à son piano et joue un premier titre instrumental qui séduit l'auditoire. Au fil des morceaux, l'artiste se fait moins stricte, échangeant avec le public, parfois même en français.

Pour l'un de ses titres elle demandera à emprunter des foulards au public, qu'elle disposera dans le corps de son piano afin d'atténuer l'intensité de son instrument de prédilection.
Agnès Obel enchaîne avec grâce et légèreté des morceaux de son nouvel opus, «Aventine», mêlés à d'anciens titres. Sa performance live est à la fois douce et énergique et sa voix, sublimée par les quelques instruments qui l'accompagnent, est d'une justesse remarquable.
A la fin de son concert, Agnès Obel et ses musiciennes reviennent accompagnées de Feral & Stray pour nous interpréter de nouveau un titre. Le public les acclame et la chanteuse lui offre un rappel. Agnès Obel attend des propositions et des noms de chansons fusent de part et d'autre de la salle. Elle sélectionnera alors une reprise, Close Watch de John Cale, qui conclura cette soirée devant un public enthousiaste.

- Mickael Marino

LE TOP 10 DES SINGLES DU MOIS

PAR LES RÉDACTEURS MUSIQUE



1. METRONOMY – I'M AQUARIUS
2. FAKEAR – DARK LANDS SONG
3. LONDON GRAMMAR – NIGHTCALL
4. SAMBA DE LA MUERTE – FOR MY FRIENDS
5. ECHOLOVE – FOREIGN IN THE CITY
6. BRETON – ENVY
7. DIVE INN – AT THE END
8. VANCOUVER SLEEP CLINIC – COLLAPSE
9. MY SUMMER BEE – TIME'S RUNNING ON
10. NICK CAVE AND THE BAD SEEDS – MERMAIDS

MAZE PLAYLIST : DANCE !

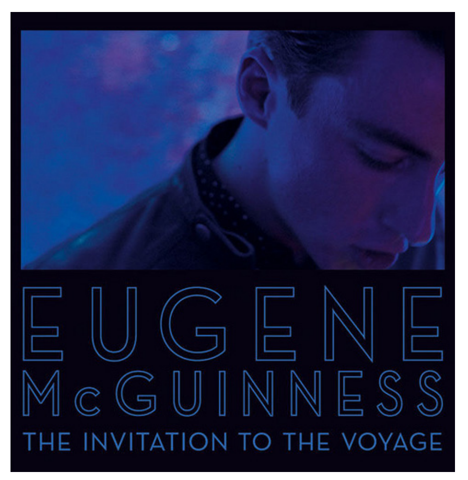
Décembre est là et qui dit décembre, dit soirées à n'en plus finir. Que ce soit pour le réveillon de Noël, le dîner chez Tatie Jeannine ou le Nouvel An, Maze a la playlist qu'il VOUS faut pour vous faire bouger toute la nuit ! On vous évite l'éternel Sous le sun-light des tropiques (qu'on adore) ou encore le Quand il pète il troue son slip (qui déchire) parce que oui, chez Maze, on connait toutes les chorégraphies mais qui dit fin d'année dit RE-NOU-VEAU ! Alors si on en profitait pour faire de la place dans notre playlist habituelle ?



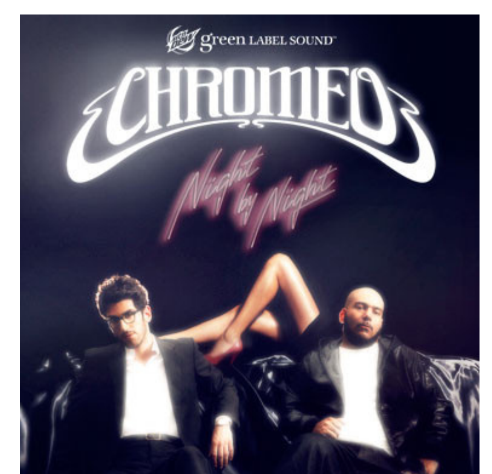
Django Django - Wor (2012)



Katy Perry - Last friday night (2011)



Eugene McGuiness - Shtogun (2012)



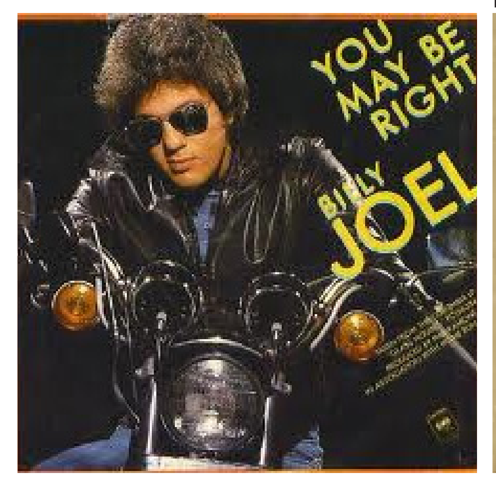
Chromeo - Night by Night (2009)



Eminem feat Eurythmics - Without me (Remix 2008)



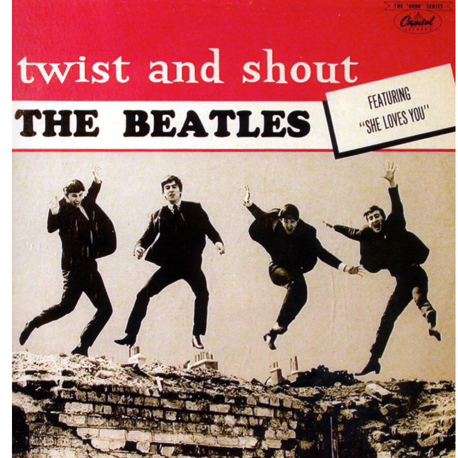
Fergie - A little party never killed nobody (All we got) (2013)



Billy Joel - You may be right (1980)



Parov Stellar - The mojo radio gang (2009)



The Beatles - Twist and shout (1963)

Cinéma



LA MARCHE – DOUBLE NŒUD

Voitures incendiées, courses-poursuites, affrontements violents entre la jeunesse des Minguettes et la police : durant l'été 1983, les tensions gangrènent ce quartier de Vénissieux dans la banlieue de Lyon. Le racisme est une maladie contagieuse à cette période ; les meurtres racistes ne se comptent plus.



© D.R.

Toumi Djaïdja, jeune président de l'association SOS Avenir Minguettes est blessé gravement par balle. Du sel sur les plaies. Le curé Christian Delorme porta alors le projet d'une marche revendicative. Elle démarrait le 15 Octobre 1983 et se fermait le 3 Décembre de la même année. Marseille-Paris, plus de 1000 kilomètres et plus de 100000 personnes à l'arrivée sur Paris. Un antidote à toutes formes de racisme ? 30 ans plus tard, cette marche n'est qu'un vague souvenir pour certains et une page inexistante de l'histoire pour beaucoup. Le cinéaste belge Nabil Ben Yadir, s'inspirant librement de cette histoire, réalise La Marche, en salles depuis ce 27 Novembre.

Dès la première scène, le gris et le jaune s'entremêlent, reflétant l'humeur, le quotidien et la galère de Mohamed, Sylvain, Farid et Remi. Le partage devient méfiance en bas de ces tours ; la condition à laquelle Remi peut goûter le fameux sandwich de Farid, ce sont les mains derrière le dos. La mise en scène rappelle que ces jeunes sont menottés à leur quartier, que la présence policière est un vent fort sur des braises rougeoyantes. Un chien monstrueux déboule avec pour seule intention de déchiqueter les jambes de celui qu'il pourchasse. A l'instant où Mohamed se libère des mâchoires de l'animal, un policier pointe un revolver en sa direction. Coup de feu. Le jeune homme s'écroule. La mort du personnage nous transperce comme une évidence. Spectateur d'une injustice, nous tremblons. La balle ne le tue pas, elle lui donne la force de réagir. Après une légère ellipse pour remettre sur pied le jeune homme, Nabil Ben Yadir pose alors la question de la vengeance. Tout en citant Gandhi et Martin Luther King, Mohamed élève d'abord la voix sur ses amis et répond par une idée, épaulé par Sylvain, le père Christophe Dubois et Farid : 'La Marche pour l'égalité et contre le racisme' . Ce n'est pas le poing levé mais la main ouverte qu'ils veulent marcher, prenant la voie de la non-violence.

Les parents convaincus, les jeunes embarquent à l'arrière du camion de René, la papi ronchon au grand cœur, direction Marseille ! Ils rejoignent Claire, la gaucho-photographe, Kheira la grande gueule, Monia l'apprentie militante et enfin Yazid, guitariste (un peu) raté. L'équipe est au complet. Sous la pluie, sous la neige sans gants ni bonnet, sous les menaces et représailles les "marcheurs permanents" hurlent de rire et de douleur et s'engagent dans cette épopée. Chaque pas est une étincelle. Dans le si-

lence et sans étiquette politique, ils avancent vers Paris.
Mettre les pieds dans une paire de chaussures puis nouer les lacets entre la gauche et la droite, c'est risquer d'être déséquilibré et de ne plus avancer, voire de tomber. Le cinéaste fait à la fois un devoir de mémoire et une romance : les deux dimensions sont liées par la marche elle-même, rendant instable chacune d'entre elles.

A travers le film, les montées en tension sont nombreuses, telles des péripéties de romans essayant de garder son lecteur éveillé. L'impression de voir que des anecdotes soutiennent le récit fait l'effet d'un glaçon sur la nuque ; le cinéaste préfère l'émotion brute au discours. Les scènes violentes sont présentes parfois sans lien entre elles, sans utilité propre au récit.
Nabil Ben Yadir appuie sur les difficultés que rencontrent les marcheurs, il ne peint pas cette aventure comme on l'aurait attendue ; humaine et solidaire.
Les scènes de rassemblement, comme à Lyon où mille personnes attendent nos héros pacifiques ou à Paris le 3 Décembre avec cent fois plus de monde, se révèlent être pourtant de beaux frissons passagers.
Il filme des personnages, il capte essentiellement les individus entre eux et face à face, mais pas ensemble ; il nous montre une jeunesse ressemblant à ce qu'elle combat. Cette marche fait l'effet d'un miroir et en cela, rejoint la pensée de Gandhi dont les leaders s'inspirent ; "C'est en vous que doit se faire le changement que vous désirez voir dans le monde".

Le réalisateur traite l'aspect historique de la même façon que ses personnages : il isole les marcheurs face à la population. Cette marche suscitait des réactions, des polémiques, une réelle présence dans les médias. Seule la présence des Renseignements Généraux lie la marche à l'extérieur ; le cinéaste choisi de prendre seulement des archives en ce qui concerne les journaux télévisés, ce qui limite considérablement ce point de vue là. Si Nabil Ben Yadir souhaitait faire un film de personnages, il ne réussit pas : il fait semblant d'appuyer le trait sur certains personnages pour masquer les contours hésitants des autres. Si Mohamed est le leader du groupe, alors il n'est pas le personnage principal du film. Si le curé Christophe Dubois est loin des clichés, on ne sait rien de lui. Ils ne se réduisent qu'à deux ou trois traits de caractères.

En dehors de tout aspect d'écriture et de réalisation, c'est une histoire qui nous touche. La sincérité des regards et du jeu d'Olivier Gourmet dans le rôle de Christophe Dubois, de Lubna Azabal dans la peau de Kheira et de Hafsia Herzi en interprète de Monia bouleversent. La voix de Gourmet, la gueule de Vincent Rottiers jouant Sylvain, la verve de Tewfik Jallab dans le rôle de Mohamed, sont des détails qui marquent et résonnent dans nos pensées à la suite de la projection. Une telle finesse de casting pour des personnages qui battent de l'aile, j'appellerais ça du gâchis. Ils sauvent quand même nos pupilles et nos tympans par leur présence. Jamel Debouzze, celui que nous croisons sur plusieurs plateaux télés en ce moment, même en zappant, n'a qu'un petit rôle d'emmerdeur de service dans l'histoire de La Marche ; il est au centre des affiches commerciales, s'occupe de la promo avec Olivier Gourmet, nous fait (quand même) un peu rire dans le film mais sinon, ne sert pas à grand-chose.

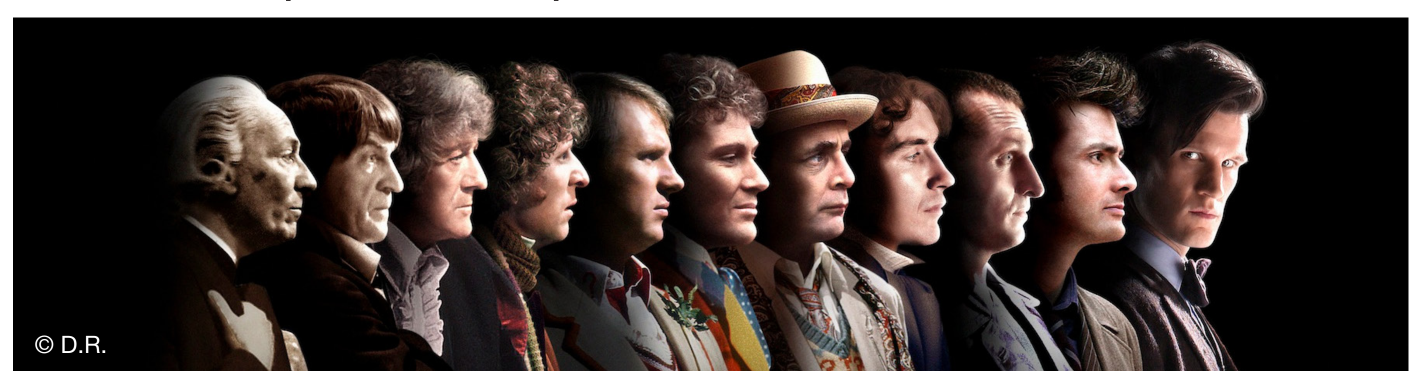
Sur ces aspects, on a le sentiment de se faire avoir. Énervement et frustration ne sont pas loin.

Il nous touche aussi car les idées des marcheurs sont d'actualité ; combattre toute forme de racisme, ça ne se fait pas en claquant des doigts, comme le formule si bien Lubna Azabal dans le film, il faut passer le flambeau. En cela, l'oeuvre est utile à voir, à montrer. Ce film est à la fois un pansement grossier qu'on arrache sur des brûlures oubliées et une étreinte chaleureuse entre notre passé et notre présent.

- Benoît Michaely

QUE VAUT "THE DAY OF THE DOCTOR" ?

Véritable institution en Angleterre (plus de 8 millions de téléspectateurs britanniques scotchés devant leur télé ou en replay à chaque épisode) et dans le monde entier, la série de science-fiction la plus ancienne du petit écran à fêté ses 50 ans le 23 novembre dernier.


© D.R.

Depuis son grand retour en 2005 (il faut savoir que la série "classique" a duré de 1963 à 1989, avec un téléfilm en 1996, et la nouvelle série existe depuis près de 10 ans), une nouvelle génération de fans (ou de Whovians) s'intéresse aux aventures d'un voyageur aux allures très dandy dans une cabine téléphonique des sixties (ou Time and Relative Dimension in Space, aka Tardis), pouvant voyager dans le temps et l'espace, donc. Et en même temps, la série a son lot de références dans la pop culture, et des éléments de cet univers (le Tardis, les Daleks …) sont repris dans de nombreuses séries : Les Simpson, Futurama, South Park ...

Et chez la BBC, on n'allait pas se contenter de fêter discrètement cet anniversaire. La télé publique britannique a donc mis les petits plats dans les grands : un épisode spécial intitulé The Day of the Doctor (mais aussi une grande convention à Londres, un téléfilm sur les débuts de la série en 1963 …) diffusée dans plus de 90 pays (le Royaume-Uni bien évidemment mais aussi l'Allemagne, la Russie …) soit sur le petit écran ou dans certains cinémas, en version 3D, tout ça … en simultané mondial. Cela a donc valu une entrée dans le Guinness Book, comme «l'épisode TV diffusée dans le plus de pays en simultané». Chapeau. Quant à la France, on a pu quand même profiter de l'événement en direct grâce à France 4, chaîne diffusant la série, même si on aurait voulu une diffusion dans les salles obscures (une idée évoquée mais malheureusement abandonnée) et que ce n'était pas vraiment gagné d'avance pour faire partie des pays élus pour diffuser cet épisode en même temps que d'autres pays. Cela n'a pas empêché de faire d'excellentes audiences (720 000 téléspectateurs) chez nous, alors que la série n'a pas la même effervescence fanatique en France. Peut-être un signe pour diffuser les épisodes spéciaux de Noël le jour de Noël, et non plus six mois plus tard (comme ce fut le cas avec The Snowmen, diffusée en Angleterre le 25 décembre 2012, et chez nous … le 1er juin 2013).

Mais que retrouve-t-on dans cet épisode totalement alléchant ? D'abord, le pitch (ou synopsis), à triple tranchant : on est partagé dans l'Angleterre de 2013, 1562 (en plein règne d'Elizabeth Ière) et les derniers jours de la Guerre du Temps, allant condamner la planète de ces Seigneurs du Temps, Gallifrey. Autant dire que Steven Moffat, le principal scénariste de la série depuis la saison 5, a bien ficelé le scénario. Du côté des acteurs, à part le duo actuel Matt Smith (Eleventh Doctor, ou onzième docteur) et Jenna Coleman (Clara Oswald, son assistante), on peut retrouver aussi un certain David Tennant, ayant interprété le Doctor (Tenth ou dixième docteur) durant les saisons 2 à 4 de la nouvelle série, ainsi que Billie Piper (Rose Tyler dans les saisons 1 et 2) dans un rôle d'interface assez important dans l'avancement de cet épisode spécial. John Hurt aka The War Doctor fait donc office d'un Doctor 8.2 (il faut savoir que l'épisode se déroule juste après la régénération de Eighth Doctor). Et on peut noter aussi ce flashback entre tous les docteurs sur certaines scènes (notamment la fin avec Tom Baker, alias Fourth Doctor !) avec la petite apparition rapide du prochain Doctor, Peter Capaldi, qui prendra la suite de Matt Smith après l'épisode de Noël diffusée fin décembre. En somme, on retrouve un bon épisode, intrigue intéressante, bourré d'histoires, d'humour british, de citations désormais cultes, d'action, et de détails qui n'échapperont pas à l'œil aiguisé d'un Whovian ! (l'écharpe de Fourth portée sur Osgood, la scientifique travaillant pour le UNIT notamment). Quant à l'épisode de Noël, The Time of the Doctor, il marquera la régénération du Doctor, et la fin de la période Matt Smith, qui, après trois saisons passées aux commandes du Tardis, pourrait bien finir dans le prochain épisode de Star Wars ...

- Marion Hermet

LES CONS ÇA OSE TOUT

Je tacherai d'être brève, loin de moi l'envie de t'causer un "nervous breackdown" avec mes propos. Lautner, Georges, grand cinéaste populaire ayant capté une France disparue. Dernier vestige des Ventura, Blier, Blanche, Lefebvre et autres Audiard, dont les enfants ont pris la succession.



Les tontons flingueurs

Ah Georges, tout ça va me manquer ! Mais pas que la façon dont tu as capté ton époque. Toi, ton air rigolard de vieux qui a tout vu, et qui a arrêté de se déplacer pour un cinéma assez longtemps vécu. Ton respect familial pour ta profession, pour ta gentillesse et puis pour l'émotion. Ça oui ! Tu en as transmis, et puis même toi octogénaire, tu as assumé ta larme à l'œil. Il y a six mois, quand je t'ai vu, de passage à Toulouse. Zoom Arrière et la cinémathèque fêtait l'humour, et tu as offert ta présence. Une belle occasion qui plus est, puisque tes Tontons Flingueurs célébraient leurs cinquante ans à l'écran du Gaumont. On aurait dit un gosse, plein de tendresse à la redécouverte de cette œuvre et à l'entente de ses dialogues scandés à tout va par des spectateurs hilares et heureux. Tu t'es rendu compte que tu avais marqué, que tu as marqué les esprits d'une troupe d'irréductibles gaulois, amoureux de cinéma. Et ça je m'en souviendrai ! Loin d'être imbu de ta personne, c'est en toute simplicité que tu nous a remerciés à notre tour d'être là. Un ultime hommage à ton être vivace et encore vivant, qui même affaibli paraissait survivre au temps d'maintenant.

De ta rencontre je garde une affection multipliée pour ce que tu as fait. Qui en plus a été naturelle, tu l'as fait pour rire, vivre et partager, comme tu me l'avais dit : «J'avais pas à choisir, j'étais pas seul mais entouré d'une équipe, et on avait tous envie de manger ! Si on n'avait pas travaillé on n'aurait pas mangé. Si j'avais pas mangé, je ne serais pas là ce soir. Alors, toutes les deux souriez-moi !». Ton jeu de séducteur malgré tes 87 piges était étonnant, déstabilisant et pourtant que c'était drôle, rafraîchissant et rassurant. Tes "quand je vous vois, je perds ma tête", avaient le don de faire sourire et de se dire que malgré la vieillesse on pourrait toujours décider de rester dans une certaine jeunesse. Qu'est ce que j'aimerais avoir la même audace plus tard, continuer d'oser, en suivant ton modèle.
Inébranlables, tes acteurs fétiches t'avaient laissé sur le carreau, tout comme ton compère dialoguiste aux répliques cultes. Tu t'en es allé les rejoindre pour une dernière valse. Allons "ne nous fâchons pas" Georges, tu auras fait ce que tu as pu. "Les cons ça ose tout" même partir ...

- Louison Larbodie avec Elsa Fardet, à Toulouse, avril 2013

HUNGER GAMES, L'EMBRASEMENT
FRANCIS LAWRENCE


© Metropolitan Filmexport

Classé dans les films les plus attendus de cette fin d'année le deuxième opus de Hunger Games est (enfin !) dans vos salles obscures. Pour les fans et lecteurs cela pouvait devenir presque insoutenable ; comment Francis Lawrence, le réalisateur, allait-il trouver un acteur parfait pour Finnick Odair, et Plutarch Heavensbee, et tant d'autres ?

D'ordinaire nous sommes plutôt enclins à voir toutes les qualités d'un film puis de former une réserve avec ses petits défauts. Mais une fois n'est pas coutume nous allons tout d'abord partir de ce qui a pu perturber quelques lecteurs (ou non-lecteurs d'ailleurs) de la trilogie best-seller de Suzanne Collins.

C'est tout le dilemme des adaptations au cinéma : que faut-il garder ou non ? Hunger Games 2, l'Embrasement, dure déjà 2h30 est pourtant il est clair qu'on ne peut pas tout dire, tout retranscrire. De plus une adaptation doit aussi avoir sa singularité, il faut donc se garder une petite marge d'autonomie. Cela manque un peu de re-contextualisation en ce qui concerne les districts. En effet chacun dispose d'une spécialité. L'arène va donc en avantager plus certains etc. Et on ne comprend pas très bien pourquoi dans le film. Disons que ça manque un peu de contextualisation en général. On a une vague impression de facilité, alors que dans le livre on voit Katniss et Peeta trimer un peu plus que ça. On peut toujours avoir des petites surprises au niveau du casting en fonction de notre imagination. Le moins ressemblant est, semble-t-il, Plutarch Heavensbee. Celui-ci plutôt grand, fin et décrit comme un « vieux beau », et plutôt papa ours qu'autre chose, ici. Mais c'est plutôt subjectif. Honnêtement hormis pour les lecteurs et les fans pour qui c'est un peu frustrant, rien de tout cela n'entrave la compréhension.

Pour tous ceux qui aiment les trilogies pour « jeune adultes », qui se passent dans un monde plus ou moins comme le nôtre mais qui se situent dans un autre temps ; pour ceux qui aiment l'action, la passion, les complots, ce film est pour vous. Donc il est à voir absolument. L'embrasement est un film plus mature et qui a continué à faire évoluer et grandir ses héros. Ce ne sont déjà plus les mêmes dès le début. Katniss ne ressent aucune fierté à avoir tué tant de personnes, elle a peur, bien qu'elle doive en-


© Metropolitan Filmexport

core tenir son rôle courageusement ; Peeta devient plus complexe lui aussi. Il ne s'agit plus seulement de l'amoureux transi et du jeune garçon qui communique bien, c'est un jeune homme réfléchi, sûrement plus que Katniss d'ailleurs. Jennifer Lawrence et Josh Hutcherson, réciproquement Katniss et Peeta, ont eux-mêmes évolué dans leur jeu. Jennifer Lawrence a d'ailleurs gagné l'oscar de la meilleure actrice pour Happiness Therapy entre temps. Ce sont, tous deux, des meilleurs acteurs et ils s'améliorent encore un peu plus à chaque fois. Cela promet pour le troisième opus !

Mais les personnages secondaires sont aussi beaucoup plus matures. C'est comme si tous les rôles pouvaient être réversibles, on y voit du bon et du mauvais dans chaque. Mais surtout c'est un film fondé sur l'apparence. Il faut paraître sans pitié dans l'arène, il faut être heureux et fière dans l'autre district et chic et reconnaissant au capitole. Il faut savoir être acteur. Contrairement à des personnages simplifiés, ils ont tous une réelle « épaisseur », ce qui les rend encore plus aimables.
Pour les nouveaux personnages il y a aussi eu quelques bonnes surprises, on peut notamment penser à Finnick Odair. Celui-ci a un charisme étonnant dans le livre, on ne sait pas vraiment le cerner, et cela a été totalement transposé au cinéma. Il est interprété par Sam Claflin, qu'on avait déjà vu dans Pirates des Caraïbes ou dans Blanche Neige et le chasseur. Dans ses précédents films il n'avait pas fait grande impression, mais là le rôle lui va comme un gant. Beau et prétentieux et pourtant capable de beaucoup pour les choses et les personnes qu'il estime (nous n'en dirons pas plus !).

Bien que ce ne soit pas un grand classique du cinéma, Hunger Games devient de plus en plus un phénomène pop culturel suivi. L'embrasement est un très beau pivot vers la Révolte (le troisième volet) que tous les spectateurs conquis attendront avec impatience. Les dialogues sont très bien construits et presque mélodieux, les effets spéciaux nous accompagnent dans un autre monde, la musique nous porte, tout le charme du cinéma y est : alors rendez-vous au district 13 !

- Anne-Flore Roulette

LES GARÇONS ET GUILLAUME, À TABLE ! DE GUILLAUME GALLIENNE

Ce film a défrayé la chronique et animé les magazines (notamment féminins) et l'on peut assez facilement comprendre l'attention. Guillaume Gallienne est membre de la Comédie française, tout de même, et il a décidé d'adapter son one man show dans ce film.



© Gaumont

Après le théâtre où il jouait tous les personnages, il ne perd pas la main : il tient le rôle de la mère de Guillaume et incarne celui-ci à tous les âges. En plus de cela il est le réalisateur. La grande question est donc : comment ce film est-il reçu par le public ? Et pour citer la mère de guillaume, soyons clair « bah écoutez mon vieux, faut pas charrier hein », vous aimez ou vous n'aimez pas alors le nouveau film de Guillaume Gallienne ?

La première question qui nous taraude est de quel genre ce film se revendique-t-il, au juste ? Est-ce une retranscription d'un spectacle humoristique ? Un film d'inspiration sociologique ? Une autobiographie ? Ou bien une comédie française tout simplement ?

En tous les cas, la réussite de ce film (car c'est une réussite) repose sur l'étonnante prestation de Guillaume Gallienne. Il en bluffera plus d'un ! A la fois féminin et masculin, victime et bourreau, mère et fils et somme de personnages virils et efféminés. A titre d'exemple on repère que ce sont les mêmes visages entre Guillaume et sa mère, mais celle-ci est tellement bien jouée qu'on en oublierait presque son acteur.

Un humour à croquer

A travers toutes les influences qui ont pu toucher Les garçons et Guillaume, à table !, ce dernier reste une très bonne comédie française. L'humour y est tranchant. Le comique réside pour une part dans le grand classique : le comique de situations avec les déguisements, les quiproquos (le plus marquant étant la scène de la piscine, tout simplement tordante). On peut imaginer d'ailleurs que ce que Télérama appelle « le plaisir du travestissement » est en réalité une réflexion sur le rôle et le métier d'acteur. Guillaume se déguise souvent en Princesse Sissi ou en sa mère la duchesse Sophie qu'il estime beaucoup. Il nous


© Gaumont

fait ici partager son plaisir de jouer un rôle, de jouer la comédie, d'être comédien tout simplement.
Le comique de caractère y est aussi très utile. En effet Guillaume pense être une fille parfois, d'où ses manières et son caractère et cela peut amener de belles répliques comme « Comment ça il y en a qui sont heureux ? C'est qui ça ? Moi je suis normale, quoi de plus normal qu'une fille amoureuse d'un garçon » réplique Guillaume à sa mère.
Il y a aussi du comique plus niais, un peu bas même parfois, ces scènes paraissent plus longues que les autres, trop longues même avec les répétitions, mais heureusement cela s'arrête relativement vite.

Une trouvaille musicale délicieuse

Un autre avantage de Les garçons et Guillaume, à table ! c'est la bande son. Celle-ci est sous la responsabilité de Marie-Jeanne Serero. Deux scènes peuvent être particulièrement touchantes et ce grâce à leur musique. D'abord, quand Guillaume rentre dans sa première boîte homosexuelle, on retrouve le fameux requiem de Verdi, Dies irae. C'est une musique de conquête, et là c'est à lui-même qu'il se confronte, réussira-t-il à séduire un homme ? Et à lui-même à être séduit, à se laisser aller ? On l'accompagne dans cette lutte, cet effort car on sera entraîné par cette musique.

Et la seconde musique a apporté quelque chose. Nous l'entendons déjà dans la bande annonce, quand Guillaume tombe dans la piscine après sa première déception amoureuse. Cette musique typiquement alliée dans nos esprits à une comédie romantique rajoute quelque chose qu'on n'avait pas encore trouvé dans le film. Cette comédie française même si elle parle en partie de l'amour, n'est pas vraiment une comédie romantique ; pourtant c'est cette touche là qu'amène le Thème des filles.

Le plus gros point faible de cette belle comédie reste la fin. Celle-ci est trop intimiste, si intimiste qu'on en oublierait presque la présence du spectateur, qui lui-même se sent un peu mal à l'aise au milieu de quelque chose qui ne le concerne plus.

Mais nous ne pourrons que pardonner l'acteur-réalisateur qui avec son ingéniosité et son humour a réussi à nous faire rire tout en parlant d'un sujet grave qui est le trouble de l'identité (sexuelle mais pas que). Alors finalement un filet de psychologie, un brin d'amour et de romantisme, deux bonnes cuillères d'humour, le sachet entier de talent et on saupoudre de deux ou trois musiques ... Est-ce là la nouvelle recette de la comédie française réussite après les Ch'tis et Intouchables ?

- Anne-Flore Roulette

INSAISISSABLES
DE LOUIS LETERRIER


© Kurtzman Orci Paper Products

Le résumé annonce brièvement l'histoire de quatre magiciens mystérieux de notre époque, les Quatre Cavaliers, qui, à l'occasion de numéros spectaculaires, effectuent d'extraordinaires cambriolages pour, disent-ils, rétablir la justice en rendant leur argent aux membres floués du public.

Deux agents du FBI et d'Interpol doivent collaborer pour les arrêter. Mais pour cela, il faudrait d'abord pouvoir expliquer comment il est possible de cambrioler une banque Parisienne à partir de Las Vegas, par exemple. C'est là que les choses se compliquent : ils ont affaire à des illusionistes, ce que met en avant la bande-annonce à grand renfort d'effets spéciaux mêlés aux tours les plus sophistiqués. On s'attend donc à du grand spectacle.

Cependant, quelques reproches sont à faire à ce sujet. Ce film reprend les plus grands tours d'illusion, les classiques de la magie en quelque sorte, avec pour axe principal cette phrase récurrente « Plus vous croirez en voir et plus vous vous ferez avoir », originellement « The more you think you see it's easier to fool you », grand principe des tours d'illusion. Les plus connus sont celui du lapin qui disparaît dans sa boîte, du magicien qui se volatilise dans une nuage de fumée (ici de billets de banque) et des tours de passe-passe avec des cartes à jouer. Le film les exploite et les rend plus grandioses encore grâce à une échelle agrandie et au recours à la technologie actuelle, ce qui est plutôt plaisant. Mais le problème est que ces grands tours millénaires sont expliqués dans le film, du fait de l'enquête policière en parallèle, et cela brise le mystère qui les entourait, diminuant paradoxalement l'effet produit. On casse la magie en en révélant les trucs au spectateur, qui y assistait justement pour pouvoir être bluffé et mené par le bout du nez.

Ensuite, la bande-annonce nous présente une bande déjà formée, exécutant un plan mûri durant des années peut-être, dont on ne sait pratiquement rien. Et


© Kurtzman Orci Paper Products

puis, dans la salle obscure, l'histoire débute en fait par des scènes où on les voit chacun de son côté, avec un petit succès et sans grande ambition. Nous avons donc un mentaliste, un pickpocket, une illusioniste qui se produit dans un hangar, et un magicien habile dans la manipulation des cartes. Un jour, ceux-ci reçoivent tous une carte de tarot dans des circonstances et avec des inscriptions mystérieuses. En se rendant au lieu de rendez-vous, on apprend qu'ils ont été appelés par l'Oeil pour être amenés à faire de grandes choses. Et voilà. Ce plan fabuleux n'émane pas de leur intelligence exceptionnelle, une légende est à l'origine de toute cette affaire, et on ressent un petit arrière-goût de déjà-vu en pensant à tous ces films qui ont eu recours au mythe d'un ordre mystérieux passé. Mais le film continue, et une ellipse nous fait les retrouver, propulsés sur une scène de Las Vegas grâce à un mécène riche à millions, ce même personnage qui va être volé sous ses yeux par ses protégés lors de la seconde représentation un peu plus tard. On retrouve donc le fil conducteur de la bande-annonce, ces illusions spectaculaires qui sont très agréables à regarder et l'intrigue principale. Ainsi, ils cambriolent une banque, et sont donc arrêtés un peu plus tard par nos deux agents. Ils jouent au plus malin et sont finalement libérés faute de preuve, car les spectateurs expliquent tout par la magie, ou bien se mettent à jouer du violon à la suite d'une séance d'hypnose générale. Apparaît ensuite un nouveau personnage, un ancien magicien qui à présent révèle les trucs des autres magiciens en DVD et qui gagne assez bien sa vie. Il aide les enquêteurs et leur explique toute l'astuce de leur vol en public.

L'intrigue se poursuit, avec la deuxième représentation, une nouvelle tentative d'arrestation, puis la mort de l'un des cavaliers. Mais le spectacle doit continuer et c'est ainsi que les chevaliers se présentent quand même à leur dernier spectacle, avant de disparaître en sautant dans le vide. Et puis vient la fin, tout en retournements de situations et de suspense bien maîtrisés.

Malheureusement, les recoupements d'histoire, les coïncidences qui expliquent tout sont la réelle résolution de l'énigme, et on apprend que tout est basé sur une histoire de vengeance, comme on le voit souvent dans les thrillers. Car finalement une explication dans les règles n'était-elle peut-être pas si importante, puisqu'en allant voir un magicien à l'oeuvre on ne s'attend pas à des réponses. Et c'est ça, ce petit plaisir si précieux. L'attente, la concentration extrême au moment crucial du tour, et puis la surprise, le retournement de situation et le moment où l'on s'aperçoit qu'on s'est fait berner. C'est ce qui fait la saveur des tours d'illusion, et non pas le moment où le tour nous est expliqué de A à Z, où le mystère n'a plus sa place et l'on finit par oublier la petite excitation qui nous prenait à chaque fois qu'on s'apprêtait à tenter de comprendre le truc.

On ne ressort pas de la salle empli de questions mais de réponses, et lorsqu'on tente de se remémorer les illusions époustouflantes que l'on y a vues, ce n'est plus pareil, il manque cette part de magie si précieuse qui les rendait spéciales.

Et ça, c'est bien dommage.

- Maraban Dju'

LA STRATÉGIE ENDER

ÉCLOSION D'UN ENFANT SOLDAT


© Kurtzman Orci Paper Products

28 ans après la sortie de la Stratégie Ender d'Orson Scott Card et face à un marteau de chez Disney dont on ne citera pas encore le nom, l'adaptation cinématographique a du mal à s'épanouir en ce mois de novembre ; les racines de ce récit en avance sur son temps étaient pourtant bien solides.

Andrew Wiggin, alias Ender, jeune garçon surdoué dans futur proche, testé jusqu'à la sève par le gouvernement, est sélectionné par l'Ecole de Guerre. Ainsi, il sait écraser ses adversaires, comme de vulgaires insectes. L'espèce humaine est en guerre contre un peuple extraterrestre : les Doryphores. Le comportement de ce garçon interprété par Asa Butterfield, vraie tige toute en jambes de 16 ans, intéresse particulièrement le Colonel Graff, incarné par Harrison Ford. Ender est accepté dans l'Ecole, entraîné et conditionné pour gagner toutes les guerres.

Des mains de Gavin Hood, réalisateur du premier Wolverine et de Mon Nom est Tsotsi, le rêve de l'écrivain de ce best-seller devenu classique de science-fiction devient réalité : ses mots sont portés à l'écran.
Son titre original Ender's Game (à ne pas confondre avec Hunger Games) nous immiscait déjà dans un jeu, pour une nouvelle partie. A peine aux germes de son parcours et de son apprentissage, notre personnage ne se plie pas à la discipline militaire et supporte très peu la hiérarchie. Manipulé par ses supérieurs afin d'être isolé pour être mieux façonné, il ne doit pas recevoir d'aide de l'extérieur. L'amour qu'il porte pour sa soeur et la rage inspirée par son frère sont le terreau de sa réussite. Depuis l'entraînement stratégique en apesanteur au jeux conçus exclusivement pour lui en passant par la lutte au corps à corps, il devient le meilleur, trouvant des solutions de génie. Suite à ses victoires, il est pris en main par le héros passé de cette guerre contre les Doryphores, joué par un Ben Kingsley tatoué : Mazer Rackham . Un stress grandissant nous envahit. L'identification au héros est semblable à celle que nous procurait l'oeuvre originale. Mais d'un roman captivant, nous passons à un long-métrage ni transcendant ni décevant.

Les descriptions offertes par l'auteur dans le roman rendent les effets spéciaux du film, pour lesquels nous sommes de plus en plus exigeants, un peu timides. Le film est l'occasion de belles retrouvailles : le duo Asa Butterfield et Ben Kingslay déjà présent sur le plateau d'Hugo Cabret de Scorcese. Des clins d'œil à la Guerre des Etoiles, avec la présence d'Harrison Ford, du design des vaisseaux spatiaux et d'un hologramme, sont disséminés. Alors un sourire complice est esquissé, comme une «private joke», mais ça ne suffit pas. Comme pour rattraper un manque de relief de certaines images de synthèse, la bande originale est rare mais agréable. A voir en VO pour le jeu des acteurs et éviter une dénaturation de l'œuvre par la traduction à l'instar des relations des personnages et de scènes de violences.
Ce dont on peut être certain, c'est que Bonzo, chef de la seconde équipe d'Ender à l'Ecole de Guerre est si petit et si caricaturé qu'il est loin du vraisemblable voire du rationnel. Le jeu de la remarquable Abigail Breslin dans Little Miss Sunshine n'a pas survécu. Pour anecdote, les combinaisons colorées du film ressemblent à des pyjamas ... La construction du film ne laisse pas place pour autant à l'ennui. Nous sortons de la salle des questions plein la tête ; une véritable expérience didactique pour jeunes et vielles pousses, qui vous cueillera sur la mousse de vos sièges.

- Benoît Michaely

LES CINÉ-CRITIQUES DE NOVEMBRE

L'année se termine bientôt, et entre les rush d'Octobre et de Décembre, il y a eu Novembre, surfant un peu au creux de la vague avec moins de sorties et moins de qualité dans tous les genres ... Mais il y a quand même eu quelques titres qui seront peut être dans le top de l'année ! Retour sur les films du mois.


© D.R.

THOR, LE MONDE DES TÉNÈBRES (30/10)

Alors que les 9 royaumes de l'univers sont sur le point de s'aligner, le maléfique elfe noir Malekith revient dans le but de tout plonger dans les ténèbres avec les pouvoirs d'une arme dévastatrice appelée Aether, qui avait été longtemps cachée. Alors que Thor termine les combats pour la réunification des royaumes, Jane Foster, sur Terre, se retrouve confrontée à une faille entre les mondes où les objets se volatilisent. Propulsée dans un autre monde, elle se fait contaminer par l'Aether. Thor revient alors sur Terre la chercher et l'emmène sur Asgard afin de la protéger et de se préparer à la guerre contre les elfes noirs, sans oublier Loki, à qui ils devront demander de l'aide malgré son emprisonnement … Suite de Thor et de Avengers, cette aventure nous plonge encore une fois dans l'univers passionnant de Marvel pour le plus grand plaisir des fans ! L'histoire est sympa, la 3D et les images des différents mondes sont réussis, mais surtout, la performance des acteurs est à noter : on adore Chris Hemsworth dans le rôle-titre, mais on aime surtout Tom Hiddleston qui joue le très ambigu Loki, ainsi que Natalie Portman en Jane Foster et Antony Hopkins en Odin. En somme, un bon film de super-héros, peut-être pas le meilleur de la firme Marvel (mais il y en a tellement) mais un très bon divertissement.


© D.R.

SNOWPIERCER (SORTI LE 30/10)

Adapté de la BD éponyme de Jacques Lob et Jean-Marc Rochette, Snowpiercer Le Transperceneige est une histoire de science-fiction où la Terre est retournée à une ère glaciaire et où les hommes survivants se sont réfugiés dans un train à mouvement perpétuel. Seulement, dans ce train, les hommes sont rangés par classes sociales : à l'arrière les plus pauvres, contraints de vivre les uns sur les autres, sans lumière du jour et avec un faible rationnement, et à l'avant les plus riches ayant la belle vie. Curtis et Gilliam, en chefs de file, se lancent alors dans une révolte pour remonter le train, rencontrer son créateur et faire inverser la balance. C'est sans compter les moyens de l'avant … On pourrait croire à un simple film apocalyptique qui remet en cause les classes sociales comme on en a l'habitude, mais Snowpiecer va au-delà. C'est un film très dur, qui nous confronte à nos peurs dans un huis clos où violence, noirceur et cannibalisme se croisent, et qui arrive à nous dégouter de la nature humaine. Impossible d'en sortir sans vouloir se remettre en question. Snowpiercer est aussi dur qu'esthétiquement réussi, surtout pour des décors enfermés dans un train, et la lumière s'immisce dans les images au fur et à mesure qu'ils avancent dans le train, jusqu'au final, ouvrant sur de l'espoir pour l'humanité. On remarquera peut-être un léger manque d'accessibilité du film, qui malgré son message nous presse d'en finir. Néanmoins, Snowpiercer fait dans la science-fiction politique qui retourne le ventre.


© D.R.

QUAI D'ORSAY (SORTI LE 06/11)

Jeune diplômé, Arthur Vlaminck est recruté par Alexandre Taillard de Vorms, ministre des Affaires étrangères, pour lui écrire ses discours. Mais ce ministre pas très futé s'avère être très difficile sur son discours, trouvant toujours quelque chose à redire, quelque chose à changer, ou une citation à ajouter. Sa devise : légitimité, lucidité et efficacité. Une vraie tornade qui contamine tout le cabinet de sa folie, jusqu'au discours au conseil de sécurité des Nations Unies. Adaptation de Bertrand Tavernier de la BD éponyme de Christophe Blain et Abel Lanzac, Quai D'Orsay est une comédie politique où tout part dans tous les sens et qui tourne en dérision la face cachée des politiques. Entre les gags drôles, bien que trop rares et répétés, on regrettera quand même un manque de rythme et quelques longueurs qui nous font attendre un grand final qui se trouve n'être « que » le discours à l'ONU et qui nous donne une impression de « tout ça pour rien ». Coté casting, on retrouve Thierry Lhermitte en bon ministre légèrement cinglé, Raphael Personnaz dans le rôle de ce pauvre Arthur complètement dépassé, sans oublier Niels Arestrup qui fait le directeur de cabinet, le seul à avoir la tête sur les épaules et à gérer les crises. En bref, Quai D'Orsay ne vous fera pas hurler de rire mais reste un film sympa.


© D.R.

CARTEL (SORTI LE 13/11)

Un avocat en manque d'argent se lance dans le trafic de cocaïne à la frontière américano-mexicaine. Il plaide la caution d'un maillon de la chaîne de ce trafic qui se fait tuer peu de temps après. Tout le cartel accuse alors l'avocat de l'avoir fait sortir pour qu'il se fasse tuer et pour que la cargaison de drogue soit détournée. S'ensuit une descente aux enfers ou aucun de ses proches ne sera épargné. Avec Cartel (The Counselor, titre anglais plus adapté) tout était là pour nous ouvrir l'appétit : un casting 5 étoiles (Michael Fassbender, Penelope Cruz, Cameron Diaz, Brad Pitt et Javier Bardem), un réalisateur de renom (Ridley Scott) et une bande annonce qui laissait présager un thriller bien rythmé. Il n'en est rien, on ne sait pas pourquoi tous ces grands noms sont allés se mettre dans un film pareil. Pas d'histoire, incompréhension totale du scénario et des personnages (mais qui sont donc ceux joués par Bardem et Pitt ? qui est vraiment le personnage joué par Diaz ?), une descente aux enfers tirée par les cheveux où on pourrait trouver un semblant de réflexion à voir les « puissants » se faire manipuler par la cruauté et la cupidité. Pas de rythme non plus : les scènes d'actions croisent des scènes où les personnages parlent, parlent, et parlent encore entre eux (et ils aiment parler de la sexualité du personnage de Diaz avec une voiture) même si certaines répliques relèvent justement le niveau. Seuls les fils des câbles à décapiter sont tendus, violence qui ne fait que rajouter à l' « inregardabilité » du film. Au final, Cartel est à éviter.


© D.R.

THE HUNGER GAMES, L'EMBRASEMENT. (SORTI LE 27/11)

Victorieuse des 74èmes Hunger Games avec Peeta, Katniss est devenue le symbole de la rébellion dans les Districts les plus appauvris de Panem. A chaque étape de leur tournée de la victoire, les foules se soulèvent et Katniss devient réellement gênante pour le Capitole et le Président Snow. Mais l'édition spéciale des 75 ans des Hunger Games arrive, les Jeux de l'Expiation, et la règle sera de choisir des tributs parmi les vainqueurs … Katniss retourne dans

l'arène, mais entre ennemis et alliances, et alors que l'horloge des catastrophes tourne, elle ne devra pas oublier qui est l'ennemi … Il est vrai, si vous ne connaissez rien à la saga Hunger Games vous aurez autant de mal à suivre le film qu'à comprendre ce bref résumé. Mais pour les initiés des livres et du premier film, ce deuxième épisode est un régal : plus sombre, plus dramatico-politique, plus approfondi, plus rythmé malgré une petite longueur nécessaire au début, plus spectaculaire et très fidèle au livre (sauf quelques détails perturbants il est vrai). Une réussite totale pour une adaptation d'un livre façon blockbuster pour ado qui dépasse même cette dimension-là. Jennifer Lawrence, qui a été oscarisée de la meilleure actrice entre les deux volets, porte beaucoup mieux la complexité du rôle de Katniss : en effet, là où l'on reprochait la mauvaise gestion de la love story du film, on comprend bien ici que tout n'est que comédie, ou pas. Bref, si on doit arrêter de le comparer au premier, L'Embrasement est tout de même le divertissement de cette fin d'année, et qui va peut-être marquer l'entrée des Hunger Games dans les meilleures sagas aux côtés de Harry Potter. Vous pouvez lire la critique complète dans Maze.


© D.R.

CASSE TÊTE CHINOIS ! (SORTI LE 03/12)

15 ans après son escapade d'étudiant Erasmus dans l'Auberge Espagnole et 10 ans après tous ses voyages de trentenaire dans les Poupées Russes, la vie de Xavier est un véritable casse-tête chinois. Dans ce dernier épisode de la trilogie, il va être emmené vers New-York, où vivent ses deux enfants et leur mère, Wendy, mais aussi une de ses amies lesbienne, Isabelle, qu'il va aider à avoir un enfant, et dont la compagne va lui prêter son appartement à Chinatown, et il va être vite rejoint par Martine, son ex, et ses enfants, mais va aussi se marier avec une sino-américaine pour avoir la nationalité, le tout en tentant d'écrire son livre et en travaillant clandestinement pour payer les frais d'avocat. Rien de plus simple ! Xavier va pourtant réussir à démêler tout ça sous nos yeux, et trouver enfin peut être le bonheur … Casse-Tête Chinois conclut magnifiquement la trilogie phare de Cédric Klapish pour toute une génération qui en 10 ans nous aura fait suivre 15 ans dans la vie de Xavier, toujours aussi bien incarné par Romain Duris. Son personnage est toujours aussi touchant, tout comme les hauts et les bas de sa vie. L'humour dans le film est très présent, on rigole de situations qui nous semblent familières et on rigole même de tout, alors que le film traite de sujets d'actualité comme l'immigration, la mondialisation, le travail clandestin, l'homoparentalité, les familles recomposées ... Coté casting, on retrouve bien sûr Romain Duris dans le rôle de Xavier, entouré « des femmes de sa vie » : Kelly Reilly est Wendy, Cécile de France est Isabelle et Audrey Tautou est Martine. Une bien belle bande qu'on a plaisir à retrouver ! En somme, Casse-Tête Chinois est un immanquable de cette fin d'année !

Pour décembre et pour les fêtes, préparez vous à aller souvent au ciné ! La Reine des Neiges pour le dessin animé de fin d'année, le remake de Carrie, Le Cinquième Pouvoir avec Benedict Cumberbatch, le nouveau film de Valérie Lemercier 100% Cachemire, le biopic sur Mandela : Un long chemin vers la liberté, mais surtout The Hobbit : La désolation de Smaug, deuxième épisode de la trilogie du Hobbit par Peter Jackson, Le Loup de Wall Street avec DiCaprio dans le rôle titre et Scorsese à la réalisation et Don Jon avec et par Joseph Gordon-Levitt.

- Laurie Montagner

Littérature



LA POÉSIE ENTRE TROIS LANGAGES

Définir un poème est toujours quelque chose de délicat. Sait-on jamais si en étant trop théorique nous ne risquons pas de le détruire, et tout au contraire, en étant trop abstrait de ne pas le saisir. Ainsi, il faut concilier poésie et théorie quand il s'agit de définir ce qu'est la poésie.



Erato, muse de la poésie lyrique et érotique

Le titre de l'essai critique "Que dire de la poésie?" de Jean-Michel Maulpoix sous-entend cette contradiction car que dire de la poésie si théoriciens et écoles ont déjà tout défini. Que dire du sonnet puisque tout le monde sait que c'est un poème composé de deux quatrains et de deux tercets ? Et pourtant, en étant trop attachés à donner des règles aux différentes formes poétiques, ils ont enfermé dans la sombre cage du dictionnaire de poésie ce qu'était réellement le poème.

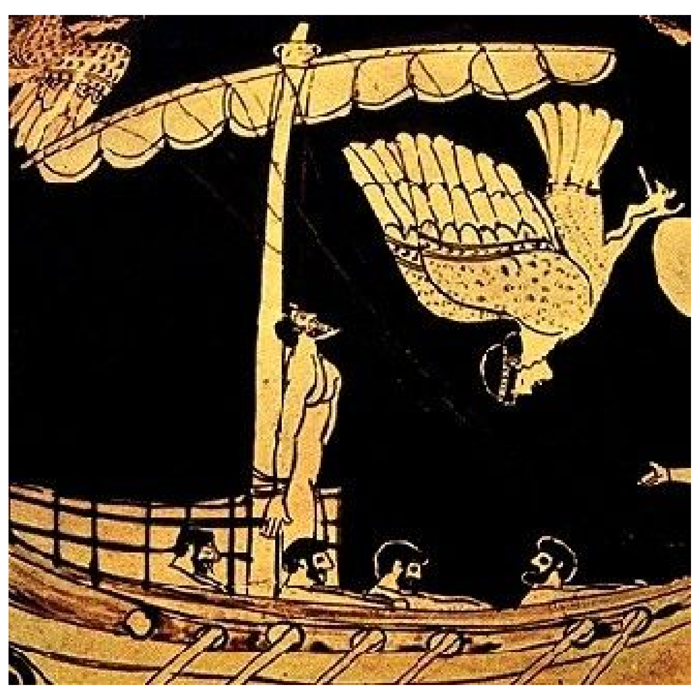
Jean-Michel Maulpoix écrit : “La poésie est mal aimée de la critique. Elle constitue un objet d'étude difficile à cerner, en constante mutation à travers l'histoire, et sur lequel la théorie a peu de prise. Bien qu'elle donne lieu à ces nettes découpes de langue qu'on appelle poèmes, si solidement établis dans leur forme propre qu'on n'y pourrait changer un seul mot, il semble qu'elle refuse toujours de s'enclore. De sorte que parler de la poésie conduit la plupart du temps à tenir un discours mal approprié : trop technique ou trop subjectif. Le théoricien désireux de construire un système rigoureux doit se résigner à une navrante déperdition d'efficacité critique.” Il continue un peu plus loin : “Plus étroitement que tout autre objet littéraire, le poème trame ses motifs au gré de la navette du son et du sens, en métaphores filées, assonances, allitérations, au gré des interruptions et des répétitions qui emportent la tourne des vers”. Ici le théoricien énumère ce qui distingue le poème des autres objets littéraires en termes techniques. Mais c'est en poète qu'il conclut : “Ce faisant il tisse sur page une espèce de toile sombre, semblable à celle de l'araignée, et dont les trous et les blancs valent autant que les lignes. En cette toile faite des vers étrangement soudés les uns aux autres, se laissent prendre, quantité de passants imprévus, la toile du poème est pour les choses du monde un danger, autant qu'une dernière demeure...”. En tant que poète, ou plutôt, en tant que “poétique” (un poète-critique) il définit dans cette phrase ce qu'est le poème, et l'acte de création, dans une image (celle de la toile) reprise en métaphore filée et qui fait résistance à la première définition. N'est-ce pas là que se situe le danger de la toile du poème pour les choses du poème, aussi bien que la dernière demeure? Alors au sein de la critique poétique se joue la confrontation de la violence du langage face au beau style du langage scripturaire.

La réflexion de Jean-Michel Maulpoix invite donc à une réflexion globale sur le langage. En quoi le langage poétique, en tant que réconciliation du langage intérieur, du langage écrit et du langage chanté permet-il d'inventer? C'est par une réflexion sur le langage poétique en tant que projection d'un langage intérieur sur le papier que débutera l'analyse, puis dans un second mouvement seront analysés les “passants imprévus” entre danger et dernière demeure. C'est à dire que nous verrons que les ressources infinies de l'épaisseur des choses sont rendues par les ressources infinies de l'épaisseur sémantique des mots. Enfin nous conclurons sur les traces laissées par le poète qui sont “les anneaux nécessaires d'un beau style”(1) conduisant donc au rythme et au langage chanté. Ces paroles ne seront plus dangers, mais demeures, c'est-à-dire, pour le monde et de ce monde.

Philippe Jaccottet lève le voile sur ce que l'on ne voit pas, ce que l'on ne ressent pas. Le poème in-

vite donc a un plongeon en nous-même, aussi bien pour le poète que pour son lecteur, à l'ouverture des trappes intérieures pour y rechercher sa voix et une fois trouvée tracer comme sur une stèle d'air par des oiseaux invisibles les paroles muettes murmurées par notre nuit (6). C'est ainsi que Francis Ponge parlait de "réinventer un jargon". Il écrit : "La fonction de la poésie est de nourrir l'esprit de l'homme en l'abouchant au cosmos. Il suffit d'abaisser notre prétention à dominer la nature et d'élever notre prétention à en faire physiquement partie, pour que la réconciliation ait lieu. (...) L'espoir est donc dans une poésie qui envahisse à ce point l'esprit de l'homme qu'il en perde à peu près la parole puis réinvente un jargon. Les poètes sont les ambassadeurs du monde muet, comme tels ils balbutient, ils murmurent, ils s'enfoncent dans la nuit du logos jusqu'à ce qu'enfin ils se retrouvent au niveau des RACINES où se confondent les choses et les formulations"(7). Le langage écrit du poème serait alors un jargon issu d'un autre langage invisible. La plume du poète donne alors à ces formes inconnues, aux nuées et au néant, une habitation et un nom. L'évidence des choses à l'homme ne se forme aux sens et à la capacité immédiate de l'abstraction que dans la réalité psychique et matérielle de la langue. L'homme ne sera jamais autant lui-même et accordé aux monde et aux choses qu'en créant à son tour des objets.

Mais des objets verbaux issus des trappes intérieures, qui présentent l'évidence, la solidité et l'irréductibilité des choses. Il ne faut pas dominer le poème mais le laisser surgir dans sa seule immédiateté. Il y a donc réconciliation entre deux contradictoires. Le poème a un pouvoir ancré en lui, celui d'être aussi bien langage matériel qu'émanation d'un langage presque irréel, peut-être virtuel. La poésie c'est la conscience même de l'irréel du langage. Le poème est donc patience, son et sens, mais aussi silence. Le langage muet et inaudible apparait dans les marges ("les trous" chez Maulpoix) blanches silencieuses, entre les lignes et strophes qu'il faut donc lire autant que les mots. Le poème est composé de deux langages: une "toile sombre" tissée sur la page que sont les mots et les lignes puis "les trous et les blancs". Marcel Proust écrit que le poète doit capter la langue immédiate, dans l'immédiateté et l'enfermer dans les anneaux nécessaires d'un beau style "même ainsi que la vie, quand, en rapprochant une réalité de la vie commune aux deux sensations dégagera leur essence commune en les réunissant l'une et l'autre pour les soustraire aux contingences du temps dans une métaphore"(8).



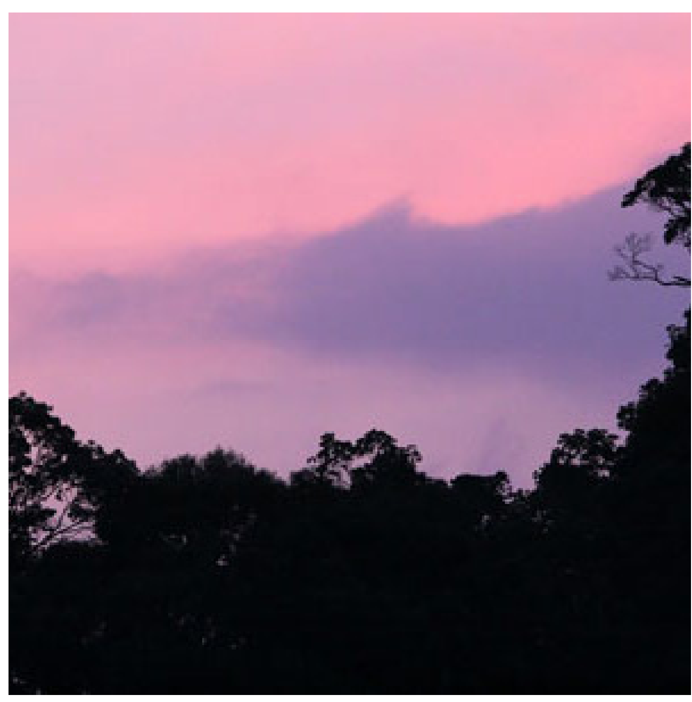
Ulysse et les sirènes

Si la réalité ne nous crevait pas les yeux, nous n'aurions pas besoin des images poétiques. Heureuses, légères et apparemment naturelles, dangereuses et bien souvent soupçonnées, elles médiatisent non pas le réel mais sa seule immédiateté. Les images poétiques s'en saisissent et nous en rendent l'usage. Il y a donc danger pour les choses du monde dans la toile du poème par l'utilisation que fera le poète de ce nouveau langage. C'est ainsi que Boris Vian utilise une nouvelle langue pour la confronter aux choses et faire résistance au poème lui-même en le décomposant. Les choses du monde dans les poèmes de Boris Vian sont détruites puis réinventées. Tel un Friedrich Nietzsche avec son marteau (9), Boris Vian découvre l'image de l'évidence, toujours entre son et sens : "Si j'étais poheteû/ Je serais ivrogneû/ J'aurais un nez rougeû/ Une grande boiteû/ Où j'empilerais/ Plus de cent sonnais/ Où j'empilerais mon noeuvreû complait" (10). Il est intéressant de remarquer ici comment Boris Vian a risqué la destruction des choses du monde et du poème, dans une dimension complétement ludique et provocatrice, pour tirer des ruines un poème tout de même. Le poème est immortel car il renaît de ses cendres. Seules les choses, les images sont touchées, car au niveau de la langue française et de sa syntaxe aucune faute n'est à recenser.

Sonnet devient "sonnais", poète devient "poheteû", tout ça au service d'une reconnaissance du sens dans le son. On peut aussi remarquer l'image du nœud qui est intégrée dans l'image de "mon noeuvreû complait". Les ressources infinies de l'épaisseur

des choses sont rendues par les ressources infinies de l'épaisseur sémantique des mots. Le poème est alors atteinte au langage, conscience de l'irréel du langage mais pour mieux le servir et transformer ce danger en "dernière demeure". Comment se forment et comment agissent les énonciations poétiques de l'évidence ? Que voyons-nous quand nous lisons une image et comment sommes nous rendus à la seule évidence du monde ? Lire un poème c'est se tenir sur les épaules des géants pour voir plus loin, voir à travers l'invisible, par-delà l'espace.

C'est ainsi, sans doute, que Paul Eluard écrivit ces deux vers extrêmement connus (en tout cas le premier): "La Terre est bleue comme une orange/ Jamais une erreur les mots ne mentent pas"(11). Il est convenu de penser "La Terre est ronde comme une orange" ou bien "Le ciel est bleu", mais ces deux énoncés sont abolies par l'image. Par le prix d'une violation du langage et l'invention d'un seul énoncé, celle-ci en prononce deux.L'image nie le réel et le monde institué et codifié de l'école. La Terre s'assimile au ciel et devient espace aérisé conservant sa consistance dans la matière de l'orange, ce qui permet à la Terre de se faire prendre en main. Prendre la Terre dans ses mains pour la croquer comme une orange, c'est réaliser un impossible fondamental, "c'est dénoncer au profit de la réalité du réel la notion apprise du réel"(12). De même que nous nous représentons les choses dans des représentations langagières, notre désir les nie dans des représentations langagières. La vérité de l'être humain est exprimée par la réalité de son désir. Nous voyons en termes de lignes, de couleurs et de formes, en entités de l'ordre mental et affectif. Si je lis (à voix haute ou non) la formule de Paul Eluard c'est mon corps au même titre que la Terre qui est abolie et c'est mon corps imaginé qui se forme dans la formule que nos corps réels (corps-machines) ne voient pas. "Quel est celui de nous qui n'a pas, dans ses jours d'ambition, rêvé d'une prose poétique sans rythme et sans rimes, assez souple et assez heurtée pour s'adapter aux mouvements lyriques de l'âme, aux ondulations de la rêverie, aux soubresauts de la conscience."(13). L'utopie du poème est donc dans l'inexistence du poème, car l'idéal est dans une réalité qui surgit directement à notre conscience sans avoir besoin d'une canne où s'appuyer ou de lunettes pour mieux regarder. Philippe Jaccottet est l'image du poète éternel insatisfait d'avoir recours à des images ne sachant si elles trompent ou si elles guident. Il écrit que nous ne restons pas assez longtemps dans l'évidence du ciel comme les oiseaux, et que retombés à terre nous ne voyons précisément en eux que des images ou des rêves. Cette expérience que mène le poète un moment de crépuscule me semble illustrer comment nous lisons une image et ce que nous voyons dès lors: "Une chose vue par deux fois, un soir d'hiver, en revenant du Val des Nymphes: métamorphoses jamais vues ailleurs qu'ici, d'un fragment de paysage – arbres, buissons et près – et les couleurs sont devenues comme diaphanes"(14).



Crépuscule à Kao Yai

Le poète dans ses poèmes laisse des traces et non des preuves de son passage car seules les traces font rêver comme le soulier d'un verre de Cendrillon ou les dernières traces d'un souvenir perdu. C'est là qu'importent les appellations techniques de la poésie comme la litote, la métaphore, l'allitération et les assonances car ce sont les traces du passage du poète. Il ne pourrait, même s'il le voulait, donner son langage comme il l'a trouvé. Le poète est donc une sorte de magicien, ou plutôt un "magnicien" qui par le rythme et la sonorité magnifie les choses en les rendant presque magiques. Alphonse Lamartine bien souvent connu comme homme politique plutôt que poétique est un exemple de poète magicien-magnicien. Dans le poème intitulé "L'isolement", il écrit ce vers magnifique: "Un seul être vous manque et tout est dépeuplé"(15). On peut voir que par l'opposition entre "seul" et "tout" placés tout deux à la deuxième syllabe de chaque partie de la construction syntaxique, le verbe "manque" placé à l'hémistiche acquiert une propriété , une substance, presque magique. On peut aussi citer Rainer Maria Rilke qui écrit dans Vergers sans doute un de ses chefs-d'œuvres: "Si l'on chante un dieu/ Ce dieu vous rend son silence/ Nul de nous ne s'avance/ Que vers un dieu silencieux./ Cet imperceptible échange/ Qui nous fait frémir/ Devient l'héritage d'un ange/ Sans nous

appartenir". Là aussi Rainer Maria Rilke joue sur la répétition du mot "dieu" qui dernier mot du premier vers un devient presque premier mot du vers deux, où le dieu qui "rend son silence" devient par la rime un "dieu silencieux" et où l'échange devient l'héritage d'un ange. Le mot échange est découpé en deux sonorités qui sont placées sur la première syllabe du mot "héritage", ainsi que la partie "ange", prenant sens par elle-même, est rejetée à la fin du dernier vers. Les traces font rêver, c'est évident, car dans l'épaisseur sémantique des mots comme dans l'épaisseur des choses écrit Gérard de Nerval: "un Dieu se tient caché (...) un pur esprit s'accroit sous l'écorce des pierres"(16). Le poème rendu magique par le poète devient une formule ou une incantation car si le poète laisse des traces, c'est aussi pour les retrouver et les faire surgir. C'est au lecteur lisant le poème de le faire. Le poème contient donc un mouvement interne qui lui est propre et qui s'étend du langage muet au langage oral en passant par le langage écrit.



Nicolas Poussin – Apollon et les muses

Ovide écrivait: "Poeta sacra facit"(17), chaque lecture devient donc une incantation. Mais une incantation à quoi? Vers quoi? Un appel vers le poète serait trop évident, mais le but du poème est alors de nous transmettre la puissance d'un monde qui autour de nous s'éteint peu à peu par la vieillesse du corps et de la perception. "The power of the Earth" écrivait Steinbeck(18), et l'écriture et la lecture permet de faire sentir et de transmettre cette puissance en l'invoquant quand l'homme ne peut plus la sentir, soit qu'il vieillit, soit que le bruit de la ville et de l'industrialisation (comme chez Steinbeck) lui cache la vue. Philippe Jaccottet dit magnifiquement cela dans "Le travail du poète": "Dans l'ombre et l'heure d'aujourd'hui se tient cachée, / ne disant mot, cette ombre d'hier. Tel est le monde./ Nous ne le voyons pas très longtemps : juste assez / pour en garder ce qui scintille et va s'éteindre / pour appeler encore et encore, et trembler / de ne plus voir. Ainsi s'applique l'appauvri, / comme un homme à genoux qu'on verrait s'efforcer / contre le vent de rassembler son maigre feu..." (19). La lecture donne un relief extraordinaire au poème car en lisant nous oublions au profit de notre corps imaginé et établissons un mouvement qui s'étend de l'abstraction à l'idéal. La parole poétique n'est pas dangereuse comme elle le parait tout d'abord pour les choses du monde, mais ces paroles qui en sont à peine car issues de notre nuit, ces paroles silencieuses (l'oxymore oblige) ne sont pas des paroles pourries par la mort et pour les mots mais animées par la vie, pour ce monde et de ce monde. Le poème se heurte aux choses, aux règles des écoles, à la notion apprise du réel au profit de l'évidence des choses, de la destruction-recomposition des règles et de la réalité du réel. Il ne peut qu'en sortir glorifié par la lecture.

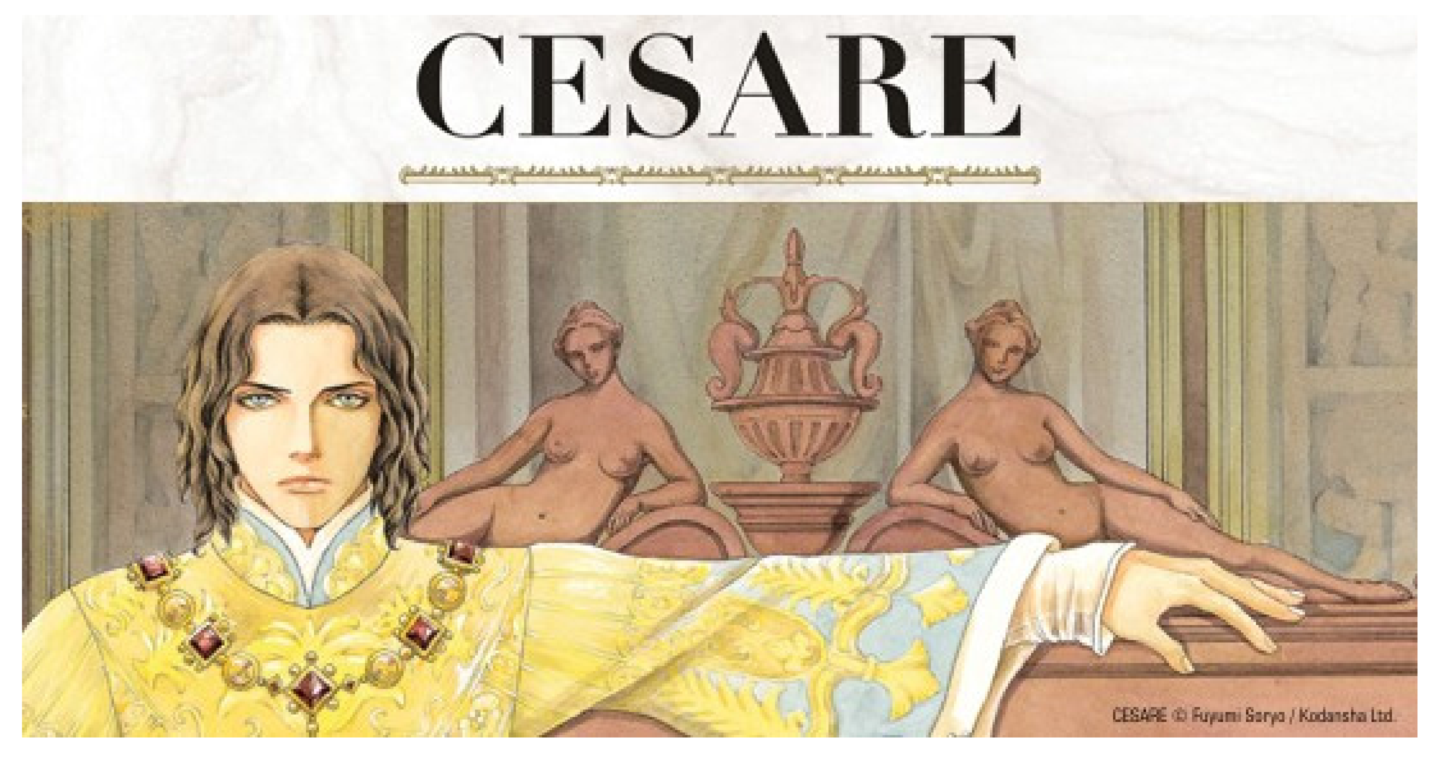
Donner une définition du poème (ou de la poésie) serait l'anéantir, donner une vérité du poème serait le détruire. On ne pense que par images, c'est ainsi que dans Que dire de la poésie? Jean-Michel Maulpoix donne une définition du poème et de l'acte poétique par une réflexion sur le langage qui concilie théorie et poésie. En vérifiant la parole du critique et poète nous nous rendons compte qu'il a su remplir les demandes impétueuses du désir cherchant à définir le poème. Le poème tient lui seul rôle de sa propre définition, et son caractère extraordinaire tient à cela qu'il se ré-invente chaque jour, en même temps qu'il invente d'inventer. Alain dans Propos sur la littérature conclut: "Si un poète vous semble obscur, cherchez bien et ne cherchez pas loin. Il n'y a d'obscur que la merveilleuse rencontre du corps et de l'idée qui opère la résurrection du langage.".

Retrouvez les références de l'article sur mazemag.fr rubrique littérature.

- Thibault Comte

OFFRE-MOI DES HISTOIRES !

"Qu'est-ce-que tu veux pour Noël ?" ou LA question qu'il ne faut pas poser aux bibliovores, sous peine d'y laisser ses petites économies... Mais si votre âme tendre se risque à l'exercice, voici une liste concoctée par Maze et qui devrait faire son petit effet au pied des sapins !



CESARE © Fuyumi Soryo / Kodansha Ltd.

"MOI J'AIME PAS LES HISTOIRES LONGUES, JE PRÉFÈRE LES IMAGES..."

On opte pour un livre illustré : un manga, une BD ou bien un livre de photo.

En manga il y a les incontournables : *Naruto*, *Death Note*, *One piece*, *Bleach*... mais il y a aussi ceux qui allient dessin et culture et ça, ça plait ! Que ce soit Cesare qui emmène le lecteur faire une incursion dans la Renaissance aux côtés de Cesar Borgia, ou bien Thermae Romae de Mari Yamazaki qui retrace avec humour l'évolution des bains dans la Rome antique et dans les autres continents ou bien encore toute la collection de classiques de la littérature revisités par Soleil Manga (*Les liaisons dangereuses, Le Rouge et le noir*, *Les Misérables*...) vous trouverez forcément votre bonheur.

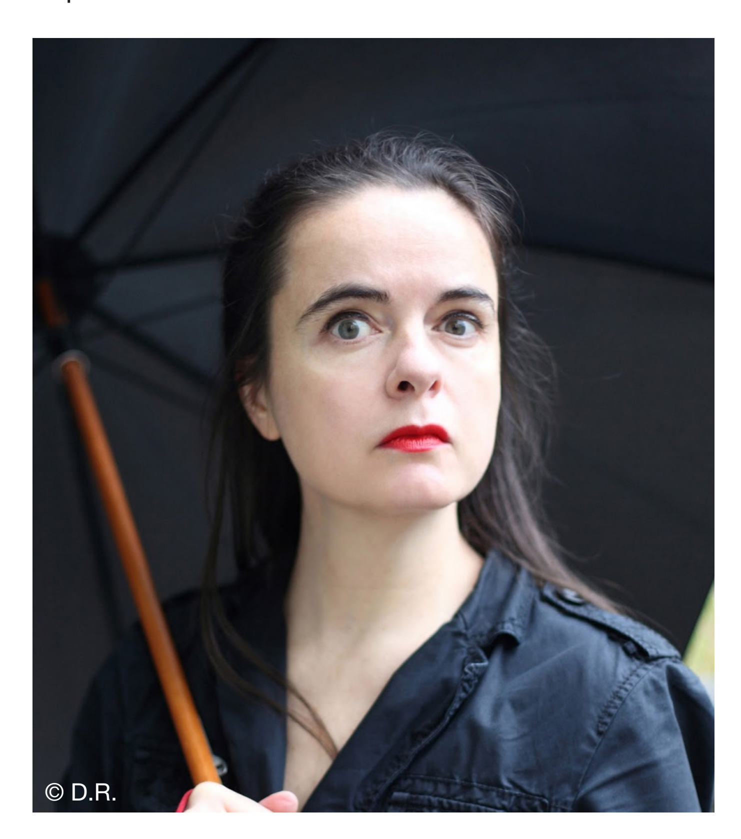
En BD, notre regard s'est porté sur ce petit bijou datant de 2013 de la galerie Daniel Maghen : *Victor Hugo aux frontières de l'exil* vu par Gil & Paturaud. Le scénario ne porte pas sur la vie de l'auteur romantique qu'est Hugo, mais bien sur le destin tragique de sa fille, Léopoldine, qui perdit la vie très jeune dans un accident. Totalement fantasmée, l'intrigue s'oriente alors vers une enquête sur ce qui pourrait bien être un meurtre déguisé. La beauté des planches et la justesse des tons séduiront en plus d'une histoire palpitante, tout lecteur qui s'y laissera prendre. Le lecteur y trouvera de surcroît les résurgences d'oeuvres les plus connues du romancier.



© D.R.

Rêvalités **de Julie de Waroquier**
Entre rêves et réalité, Julie nous prend par la main

et nous emmène dans son univers où tout semble vraisemblable. Nous avions eu la chance de croiser son chemin dans l'un des anciens numéros de Maze et bien aujourd'hui, nous mettons en lumière le premier livre de cette jeune photographe qui monte ! Il condense plusieurs années de réflexion et de travail appliqué pour nous offrir la fine fleur de cet art jeune et prometteur.


© D.R.

«JE NE JURE QUE PAR LES VALEURS SÛRES»

On peut revenir sur les romans d'Amélie Nothomb : *Métaphysique des Tubes*, *Tuer le père*, *La Nostalgie heureuse*, *Mercure*....
Stephen King peut aussi vous ravir avec *Doctor Sleep*, mais pas que ! Sa saga intitulée *La Tour Sombre* est sans doute son plus gros travail d'auteur et quel travail ! L'on peut y suivre les aventures d'un pistolero nommé Roland qui se démène dans une quête bouleversant l'équilibre des mondes, et de l'entre-monde. Magie, contes et exploits se côtoient dans les 8 tomes qui forment cette saga et nous invitent dans une épopée fascinante. *Le Pistolero* et *La Clé Des Vents* ouvrent et ferment cette histoire désormais achevée. N'hésitez pas à les offrir ou à vous les faire offrir !

«UN PETIT ROMAN, UN PETIT ÉCRIVAIN, DISCRET MAIS EFFICACE»

On vous conseille la plume de Tonino Benacquista. Son dernier roman intitulé *Nos gloires secrètes* abrite quelques belles pages qui laissent présager de futurs beaux écrits. Pour le découvrir, commencez donc par ce roman qui s'intéresse à des vies en apparence banales, mais profondément lumineuses dans le coeur des êtres dont l'on suit les actes au fil des nouvelles.

«MOI JE N'AIME QUE LES HISTOIRES COURTES, PERCUTANTES...»

Cliquez sur l'onglet «Littérature» sur le site de Maze Magazine, repérez les papiers numériques signés Basile Imbert, vous y êtes (et en plus c'est gratuit !)

«DE LA CULTURE, DE LA VRAIE !»

Histoire des lieux de légende d'Umberto Eco
Passé maître dans le domaine des études littéraires et linguistiques -entre autres- Umberto Eco nous revient avec ce nouveau livre qui s'intéresse aux mondes imaginaires peuplant les oeuvres littéraires et le folklore depuis les temps antiques. Voici un outil très utile pour l'apprenti chercheur ou le novice tout simplement curieux !



© D.R.

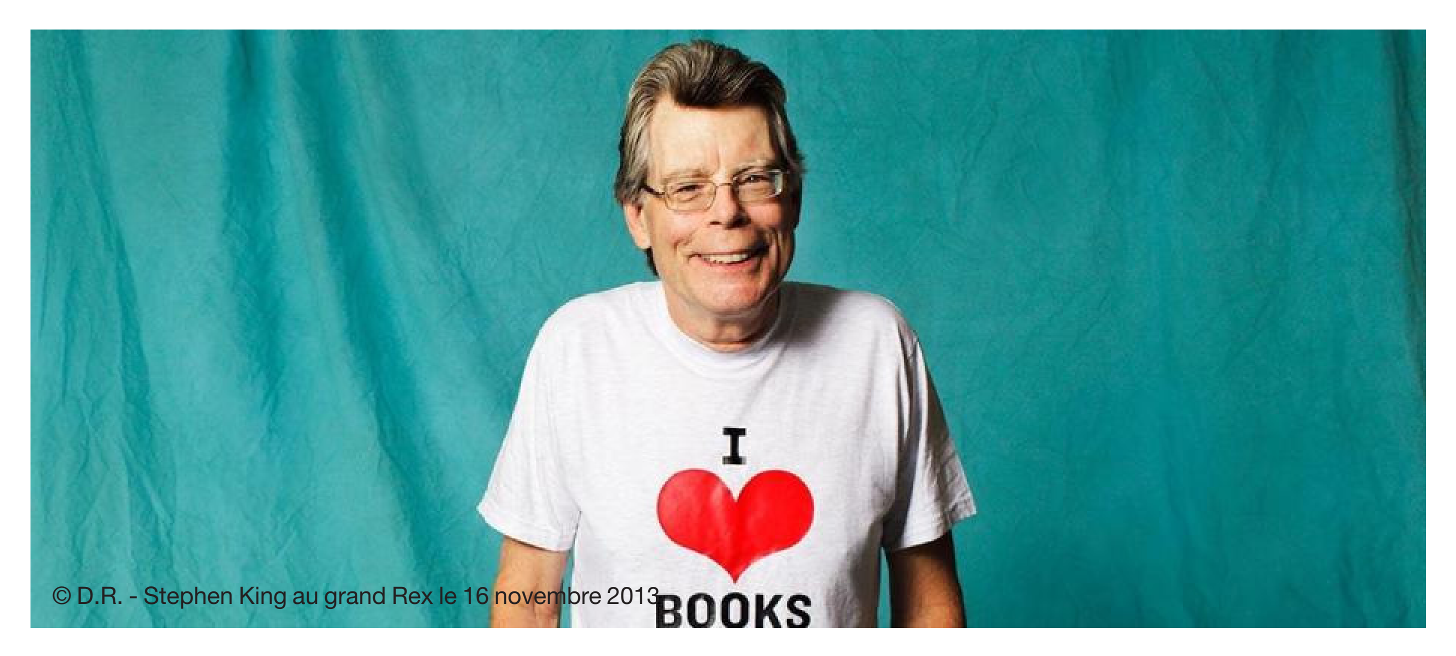
«MOI J'AIME PAS LIRE, J'AIME MANGER ET LES LIVRES ÇA S'MANGE PAS, ALORS...»

FAUX ! On peut aussi s'amuser en cuisinant, la preuve...

- *Marine Roux*

LE RETOUR DE STEPHEN KING

C'est avec discrétion que le maître de l'horreur a posé ses valises en France en novembre dernier afin de répondre à l'appel de ses lecteurs européens et de venir parler de son dernier roman qui côtoie déjà les meilleures ventes de l'année. L'objet de ses conférences est en effet Doctor Sleep, dont vous avez sûrement déjà croisé la couverture moitié sanglante, moitié vaporeuse. Envisagées comme la suite de Shining, rendu célèbre par l'adaptation qu'en à faite Kubrick, ces 600 pages tant attendues et redoutées dévoilent ce qu'est devenu le petit Danny Torrance, en proie à des visions étranges et effrayantes après que l'hôtel hanté l'Overlook ait explosé, le laissant orphelin de père. Maze vous propose de plonger plus avant dans ce pendant de l'histoire pour découvrir si la promesse d'une belle suite a été tenue.



© D.R. - Stephen King au grand Rex le 16 novembre 2013

A la question « pourquoi avez vous choisi Danny Torrance pour raconter la suite de la vie d'un de vos personnages de fiction ? » posée par François Busnel dans le cadre d'un entretien de La Grande Librairie, Stephen King répond « parce que son histoire n'était pas terminée ». Laisser le petit Danny Torrance au pied de l'hôtel l'Overlook détruit dans l'explosion d'une chaudière mystérieuse après une course contre la folie et la possession, revenait en effet à laisser en suspens une histoire à la trame pourtant riche. Revenant sur ce manque, Doctor Sleep invite le lecteur à suivre les pérégrinations d'un Danny devenu adulte mais toujours habité par le don. Le don, pour ceux qui n'ont ni vu le film, ni lu Shining, équivaut à une connexion avec un ailleurs peuplé de présences plus ou moins favorables aux vivants. L'hôtel Overlook, berceau privilégié de ces traces dues à un passé tragique, avait permis, l'on s'en souvient, de libérer ce don déjà en germe chez Danny. Percevant les fantômes restés prisonniers des murs de cet hôtel isolé du monde, le petit garçon alors âgé de 6 ans s'était révélé être le médium entre le passé et le présent, entraînant le lecteur dans la reconstitution d'un drame survenu en ce lieu 60 ans auparavant durant la morte-saison. Faisant glisser progressivement le père Torrance dans une folie profonde alimentée par l'alcool, ces résurgences du passé n'avaient semble t-il, aucunes limites et seule la destruction de l'hôtel devait pouvoir mettre fin à la chasse à l'homme qui s'était réveillée. Mais un tel happy end ne ressemblait vraiment pas à Stephen King. Kubrick lui même en aura eu la prescience, ne retirant que de justesse cette dernière mention qui devait figurer en tableau final de son adaptation «L'hôtel Overlook allait survivre à la tragédie, comme il l'avait déjà fait de si nombreuses fois. Il est toujours ouvert chaque année du 20 mai au 20 septembre. Il est fermé l'hiver.».

Ce parfum de malédiction semble ne devoir jamais se lasser de son porteur, le petit Danny, que l'on retrouve 3 ans plus tard dans la première partie de Doctor Sleep. L'on se tient alors en présence d'un garçon devenu mutique et traqué par ses fantômes personnels. Le souvenir terrifiant de Mme Massay, cette femme à moitié nue et décomposée, revient de ce fait s'ébattre dans l'imaginaire de l'enfant qui ne connaît pas encore ses limites et le point troublant est que ce morceau du passé arrive à déchirer


© D.R. - *Shining* de Kubrick

de nouveau la logique temporelle, jusqu'à pénétrer la réalité pour mieux terroriser les vivants. Mais loin de sombrer dans une nouvelle spirale de l'échec, la trame du roman voit s'amorcer l'évolution de la condition de Danny qui de victime passive, devient l'élève de Dick Hallorann -l'homme qui l'avait aidé lui et sa mère à s'enfuir de l'hôtel Overlook- auprès duquel il apprend à contrôler partiellement son don, et de ce fait, son imaginaire. Un cycle de maître et d'apprenti se met alors en place et au fil des ans, on observe la maturation de Dan qui sombre malgré lui dans l'alcoolisme, le même démon que côtoyait son père des années auparavant. Noyer son être ne parvient cependant pas à faire taire ce qui l'habite et c'est en s'inscrivant à un programme d'alcooliques anonymes que Dan va prendre sa vie en main et trouver enfin la voie qui lui permet de se réaliser. De l'initié il devient alors l'initiateur d'une jeune fille, Abra, qui possède elle aussi le don, de manière sur-développée.

Leur rencontre, troublante, marque un tournant dans sa vie alors qu'il est employé dans un hospice de Teenytown où il aide les personnes en fin de vie à mourir sereinement. Mettant un terme à cette vie réglée et apaisée, les dangers auxquels se retrouve très vite confrontée Abra vont le pousser à la prendre sous son aile et à l'accompagner dans une aventure où la normalité va encore être mise à rude épreuve. La finesse du style de King plonge alors le lecteur dans un mélange entre réalité et vraisemblance qui tend à faire devenir naturels les épisodes et les rencontres extraordinaires qui ponctuent le roman. Les nouveaux monstres pensés par King et que doivent combattrent Abra et Dan, entrent dans cette logique et l'on se retrouve à suivre l'intrigue tantôt du côté des humains, tantôt de celui des ces êtres appartenant à une communauté appellée le « Noeud vrai ». Ni vivants, ni morts, les membres de cette communauté se « nourrissent » d'une vapeur dégagée par ceux qui possèdent le don, ce qui évidemment promet son lot de rebondissements ! Traversant main dans la main cet enfer qui va réveiller -entre autre- les peurs de Danny, les deux élus par le don vont revenir au berceau de toute cette histoire : l'hôtel Overlook. Réussiront-ils à mettre un terme à ces abominations et surtout, à sauver leurs vies ? Nous ne vous le dirons pas pour ménager votre lecture, mais sachez d'avance que ce roman vous réserve de belles surprises !

En somme, Stephen King signe avec Doctor Sleep une belle suite de Shining, toujours prompte à accélérer le pouls de ses lecteurs. La reprise d'éléments peuplant l'imaginaire moderne comme les vampires et les revenants combinée avec la montée du suspense typique de l'auteur, offre des possibilités d'évolution de la vie de Dan, intéressantes, servies par une intrigue mêlant à la fois tragique et humour.

- Marine Roux

LE TOP/FLOP LITTÉRAIRE DE 2013

Voici venu le dernier mois de l'année et bien entendu, le coutumier recensement des réussites et des échecs littéraires vu par Maze. Pour commencer ce petit récapitulatif, voici les livres qui se sont hissés, au prix de bien des efforts, nous en convenons, sur la rangée intouchable de la bibliothèque, soit celle du bas absolu.

Sortant des limbes en 2009 et tentant de se faire connaître par tous les moyens, le livre d'Alexandre Schoedler intitulé *Codex Deus* sur les traces des secrets de Dieu et des dieux a retenu notre attention -même quatre ans après sa sortie- car il incarne sans conteste le modèle du livre scabreux au possible. Orthographe douteuse, syntaxe sauvage, logique poignardée sous l'emblème d'une franc maçonnerie méconnue et selon les dires de Mr Schoedler, liée au IIIème Reich, ce roman de 240 pages promet à qui l'entame un réel travail de détective, pour tenter de saisir la pensée de l'auteur. Si vous souhaitez décompresser après avoir lu La Princesse de Clèves ou bien si vous êtes intéressés par la déstructuration totale, ce roman appelant visiblement une suite prochaine, est pour vous. Voici pouvez vous faire une idée du désastre en consultant la page ironique Les perles du Codex Déus qui met en ligne des extraits du dit roman.

Autre roman dont Maze a déjà fait état dans un papier ardent, soit Dans le cochon tout est bon, *Belle et Bête* de Marcela Iacub, paru en février dernier. Tout ayant déjà été dit sur ce sujet nous n'en dirons pas plus…

VOICI VENU LE TEMPS DES RÉUSSITES !

On continue en fanfare avec les livres les plus attendus de l'année :



La Nostalgie heureuse d'Amélie Nothomb

Amélie Nothomb raconte son retour au Japon, pour un voyage dans ses souvenirs d'enfance et des premiers temps de sa vie d'adulte passés sur l'archipel. Entre retrouvailles émouvantes et réflexions personnelles, ce livre nous a personnellement touché par sa simplicité, son humanité et son espoir sur les rapports qu'on entretient avec ses souvenirs. Le style est là, tout comme le traditionnel humour qui caractérise les ouvrages de l'auteur belge. Une suite logique, mais indépendante, d'autres de ses romans comme Métaphysique des Tubes, Stupeurs et Tremblements et Ni d'Eve ni d'Adam. Recommandé par Maze Mag sous le sapin.



Doctor Sleep de Stephen King
Voici une suite d'aventures qui ne déçoit pas ! *Doctor Sleep* s'inscrit dans la continuité de Shining et arrive a développer une histoire où le suspense grandit au fil des pages et surtout, où le piège de ne se consacrer qu'à un seul héros déjà célèbre, a été évité. Intégrant des éléments du merveilleux furieusement en vogue en cette période, King signe avec ces 600 pages un beau retour sur les étals.

L'OMBRE DE CE QUE NOUS AVONS ÉTÉ DE LUIS SEPULVEDA

Histoire touchante revenant sur l'effroyable dictature argentine, L'Ombre de ce que nous avons été marque durablement qui l'entame et illustre en beauté la réactualisation de ce pan de l'histoire trop souvent méconnu du grand public. Nous ne pouvons que vous conseiller d'aller le lire, ainsi que la Racine de L'ombú qui à sa manière, plonge tout aussi bien

le lecteur dans l'Argentine du siècle dernier.

Autre roman qui a plu a Maze, *Jeux d'hiver* de Rachel Johnson. Mêlant histoires et l'Histoire, ce roman présente notre siècle en regard à celui passé ainsi qu'à la Seconde Guerre Mondiale. Témoignage de l'évolution de la condition féminine de maintenant et d'hier, c'est un clin d'œil au progrès, au devoir de mémoire, et à la famille. Un article lui avait d'ailleurs été consacré en janvier dernier, Rachel Johnson : Jeux d'hiver.

Ultime roman qui ne date pas de 2013 mais dont l'adaptation sort aujourd'hui : l'Embrasement, second tome de la saga intitulé *Hunger Games* de Suzanne Collins. Ce roman de science-fiction met en scène une belle dystopie pas si improbable que ça, où les références antiques et actuelles se mêlent pour créer le futur. De plus, la série n'a pas ce certain manichéisme que peuvent posséder d'autres livres, et c'est vraiment quelque chose que l'on a adoré !

Autre pan de la littérature qui reluit particulièrement en ce moment, celui visuel. Qui dit visuel implique les mangas qui s'appliquent à mettre en avant des sujets culturels. On relèvera le grand gagnant de cette année dont Maze a déjà fait cas il y a quelques mois, soit *Cesare* de Fuyumi Soryo. Paru en france au 1er janvier 2013, et étant encore en cours, ce travail dévoile avec talent les coulisses de Pise alors que la Renaissance est à son apogée. Mis intelligemment en lumière, la figure de Cesare Borgia est ainsi accessible au plus grand nombre.

L'ETRANGLEUR N°1 juin 2009 2€50

Hommes de peine : Moynot, Malet et Tardi. Femme de Tête : Nadia Gibert. Homme de Cabinet : Guillaume Prieur

NESTOR BURMA

L'ENVAHISSANT CADAVRE DE LA PLAINE MONCEAU

9 mars 1959

Tout est fait, ce matin-là, pour tromper son monde : l'avenue de Wagram, déserte dans cette partie-ci, à une portée d'injure des embouteillages de la place de l'Etoile...

Une seconde initiative de littérature visuelle à saluer est la parution de la revue *l'Étrangleur* qui se présente sous forme d'un journal d'environ 28 pages, et qui adapte des romans policiers en BD feuilleton. Des noms de personnages que tout le monde connaît, tel que Nestor Burma ou Adèle Blanc Sec resurgissent alors, livrant leurs aventures bien souvent méconnues de la jeune génération. Illustrées avec soin par Jacques Tardi et Nicolas Barral, ces intrigues littéraires commencent à être timidement disponibles chez les libraires et nous laisse espérer le retour des feuilletons illustrés qui donnent indubitablement plus de vie aux histoires.

- La rédaction littérature

Mode

RENCONTRE AVEC LA BLOGUEUSE
TYPHAINE AUGUSTO
COOKIES-EST-UNE-CUILLÈRE-À-ABSINTHE

Prenez des cookies, de l'absinthe, mélangez le tout avec une petite cuillère et faites mijoter pendant quelques 5 années. Récoltez ensuite les fruits de la réussite. La recette a l'air simple mais c'était sans y ajouter une bonne dose de talent et d'originalité. Le bon goût à la sauce vintage, tel est le credo de la blogueuse Typhaine Augusto.


© cookies est une cuillère à absinthe

Maze : Qui es-tu ? À part un petit biscuit imbibé de l'alcool des poètes perdu en l'an 2000 ?

Typhaine Augusto : J'ai 22 ans et j'habite à Paris depuis deux ans maintenant. Je suis un bébé parisien mais j'ai vécu la majeure partie de ma vie perdue dans le néant de la campagne du Gard où j'ai développé une attirance particulière pour le monde de l'image (ination) sous toutes ses formes pour occuper mon ennui. J'ai fait des études de photographie à Montpellier avant de venir vivre dans la capitale.

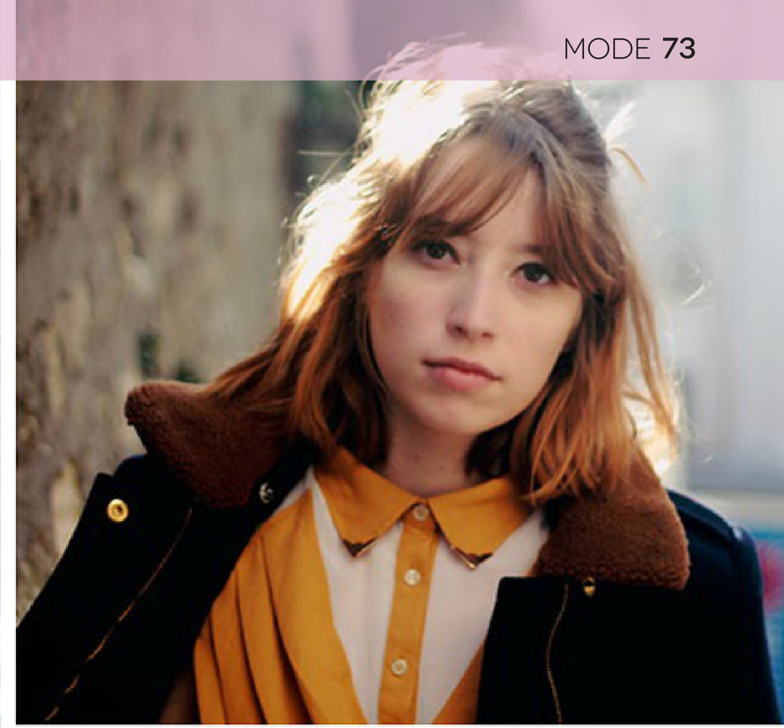
Maze : Vis-tu de ton blog et des activités parallèles sur lesquelles il a débouché ?

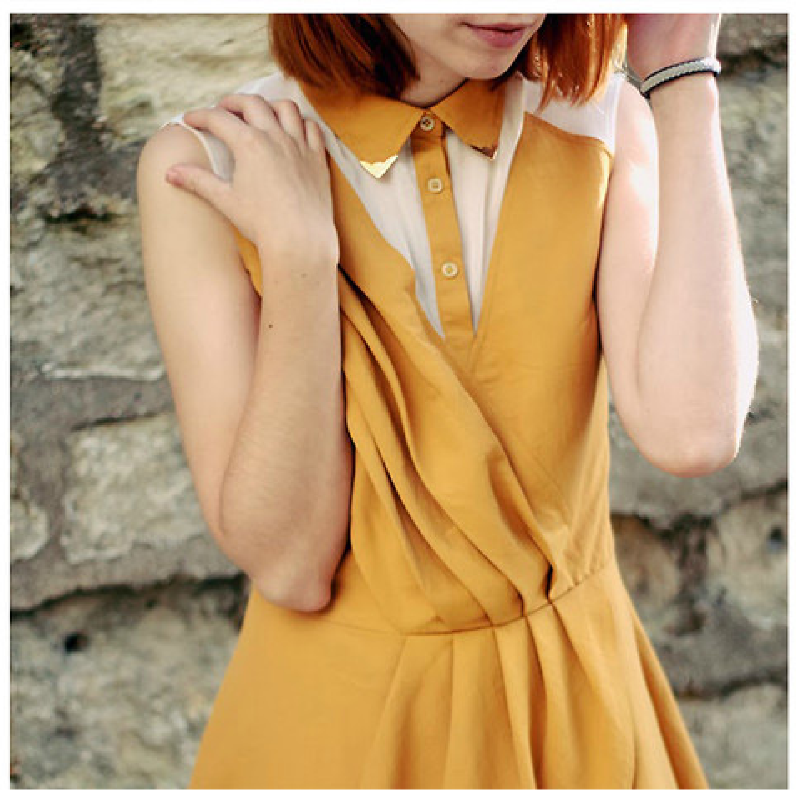
T. A. : À 60%, oui. Ça fait seulement un an que c'est le cas et je préfère que le pourcentage reste comme tel, par sécurité et par envie de ne pas être enfermée là-dedans, d'avoir assez de liberté pour envisager autre chose à l'avenir sans risquer la banqueroute.

Maze : As-tu l'impression d'être née du web, de t'être réalisée grâce à internet ?

T. A. : Absolument. Sans internet, je ne sais pas qui je serais devenue. Le web a vraiment été ma porte sur le monde, une échappatoire à l'inactivité du bled dans lequel je vivais. Il n'y avait RIEN à faire, c'était l'enfer. Internet, mes différents blogs, le contact avec les gens etc, m'ont fait prendre conscience qu'il y


© cookies est une cuillère à absinthe

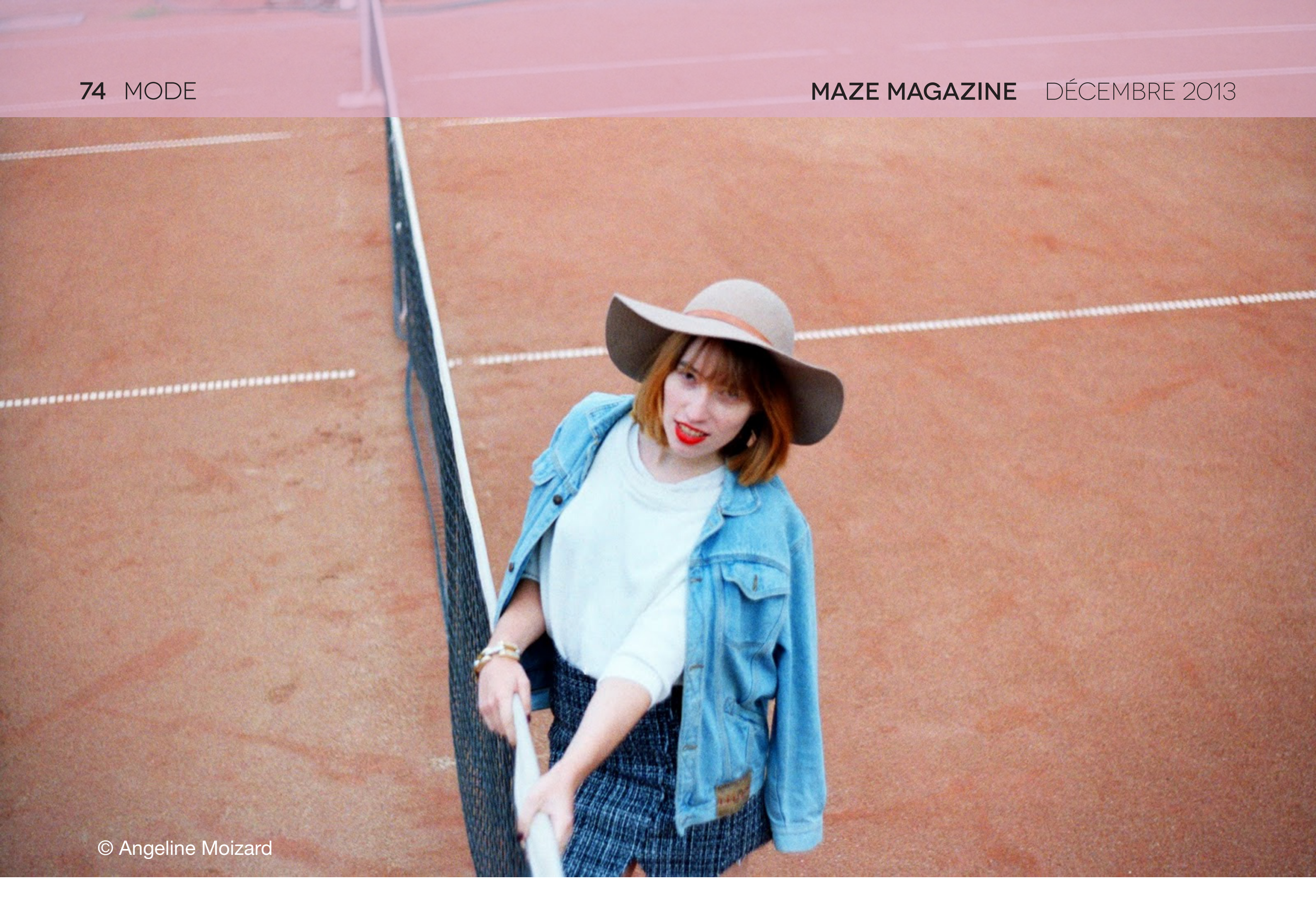




avait plein de choses qui se passaient ailleurs et que j'avais juste à être patiente, qu'un jour moi aussi je pourrais "vivre". Ça fait très dramatique mais j'étouffais vraiment là où je vivais. Je n'avais qu'une envie, c'était partir réaliser tout ce que j'avais en tête, que mes rêves deviennent réalité. Ça tenait parfois à très peu de choses. Pouvoir sortir faire la fête sur de la bonne musique en club, c'est particulièrement banal pour n'importe quelle adolescente urbaine mais c'était inatteignable pour moi à l'époque (maintenant mon copain est dj, ça aurait beaucoup fait rire la Typhaine de 16 ans ça haha). Après, sans internet, j'aurais sûrement procédé différemment pour survivre, faire mon bout de chemin mais je pense que j'aurais plus facilement perdu la foi en cours de route.

Maze : Quelles ont été les réactions des personnes qui t'entourent quand elles se sont rendu compte de la place que prenait ton blog dans ta vie et que tu allais y consacrer une énergie quasi-professionnelle ?

T. A. : Mes parents ne se sont au départ pas du tout intéressés à ce que je traficotais. J'en parlais très peu parce qu'ils ne comprenaient pas grand chose à internet. Ils ont réalisé la chose qu'une fois que je suis passée dans leur media, c'est-à-dire la télévision. Quand le reportage M6 sur mon blog a été diffusé, tout d'un coup ils ont pris conscience que tout ce temps passé devant internet (à l'époque, je n'avais pas le droit de rester plus d'une heure


© Angeline Moizard

en ligne par jour...) n'était pas si néfaste que ça en avait l'air. Mes grands-parents passent encore leur temps aujourd'hui à me dire que je devrais arrêter de mettre des photos de moi sur internet, que c'est dangereux...

Le blog, ça a toujours été mon projet, mon truc à moi, où absolument personne ne pouvait vraiment me dire quoi faire, ce qui serait mieux, ceci, cela... J'avais une totale maîtrise de mon univers et c'était rafraîchissant. Le fait que je décide d'y consacrer une partie de ma vie, c'est autre chose. Aujourd'hui, mes parents adorent cracher sur ce que je fais. Si c'est par peur ou incompréhension, je ne sais pas mais ça marche très bien pour moi, je ne me soucie plus de leur avis. Alors certes, ce n'est pas toujours facile de faire comprendre aux personnes autour de toi, aux métiers «classiques», que c'est possible de vivre de ça, de ces métiers créatifs et freelance qui paraissent peut-être moins sûrs mais qui ont le pouvoir de rester excitants chaque jour. Parce qu'on ne sait justement jamais trop jusqu'où on peut aller, tout est possible !

Maze : Justement, dans ton blog, on en apprend pas mal sur ta vie, tu évoques ton entourage, tes amis, tes voyages, tes sorties. C'est plus un blog ou un journal ? Qu'est-ce que ça fait de se livrer à un public d'inconnues ? Tu t'imposes forcément des limites... Quelles sont justement les limites de « l'extime » pour toi ?

T. A. : Au début, je le faisais bien plus qu'aujourd'hui. J'étais très jeune, innocente, insouciante et au fond, un quotidien de lycéenne n'a rien de très intime. J'avais un besoin de partage immense. Avec le temps, j'ai commencé à ralentir la cadence, à ne plus rentrer dans les détails, dans ce que je pense de telle ou telle chose parce que j'avais l'impression de me faire bouffer par la curiosité de mes lectrices. J'ai fermé mon Formspring, arrêter de trop décrire ce que je vivais, tout ce que je faisais à l'extérieur de mon blog devait rester secret. Ce n'est pas tellement le fait de parler de certaines choses à des inconnues qui est angoissant, c'est le fait que des «inconnus» ou plutôt des connaissances lointaines jettent un œil un peu malsain à ce que tu écris alors qu'ils font partie de ton réseau, entourage etc... Aujourd'hui, j'essaye de trouver un juste équilibre entre les deux. Ce n'est pas toujours facile, parfois j'ai envie d'écrire sur des sujets autres que «ma tenue du jour» mais j'ai toujours peur de ne pas pouvoir m'exprimer correctement, de rester en surface et d'être mal comprise ou que ça n'ait pas sa place ici.

Maze : Est-ce pesant parfois de devoir tenir en haleine des lectrices qui attendent de nouvelles publications, à qui tu dois, quotidiennement,

© cookies est une cuillère à absinthe

rendre des comptes stylistiques ?

T. A. : L'année dernière, j'ai eu une phase. Beaucoup de choses ont changé depuis la rentrée, je suis passée d'un train-train personnel qui ne me convenait pas du tout à quelque chose de bien mieux. À cette période là, mon style, c'était n'importe quoi. C'est la première fois que je recevais beaucoup de plaintes dans les commentaires. Je ne savais plus du tout ce que je voulais en terme de style, qui j'étais, vers quoi je tendais. C'était un gros foutoir et à ce moment là, oui, c'était stressant. Comme je ne voulais pas rentrer dans des détails intimes, je ne pouvais pas expliquer ce que je traversais et mon manque d'inspiration était flagrant, je ne postais pas plus de deux posts par mois et je passais le plus clair de mon temps en sweat/baskets. Maintenant, je sais ce que je veux et je pense avoir enfin trouvé une transition qui me plait entre mon style d'adolescente «bohème du Sud» et le style «adulte parisienne» que j'expérimente en ce moment. Je n'ai jamais autant posté que maintenant ! Un article tous les deux jours, c'est une grande première pour moi !

Et si on parlait de ce qui t'inspire…

Maze : Barcelone, Berlin, Londres… Quels impacts ont tes voyages sur tes looks ?

T. A. : Bizarrement, aucune de ces villes ne m'a vraiment inspirée. Je dirais plutôt que Copenhague et Stockholm ont eu ce rôle dans ma vie. Surtout aujourd'hui. La mode scandinave me rend folle, c'est le futur ! À tel point que parfois j'envisage de partir vivre là-bas. Un jour, un jour...

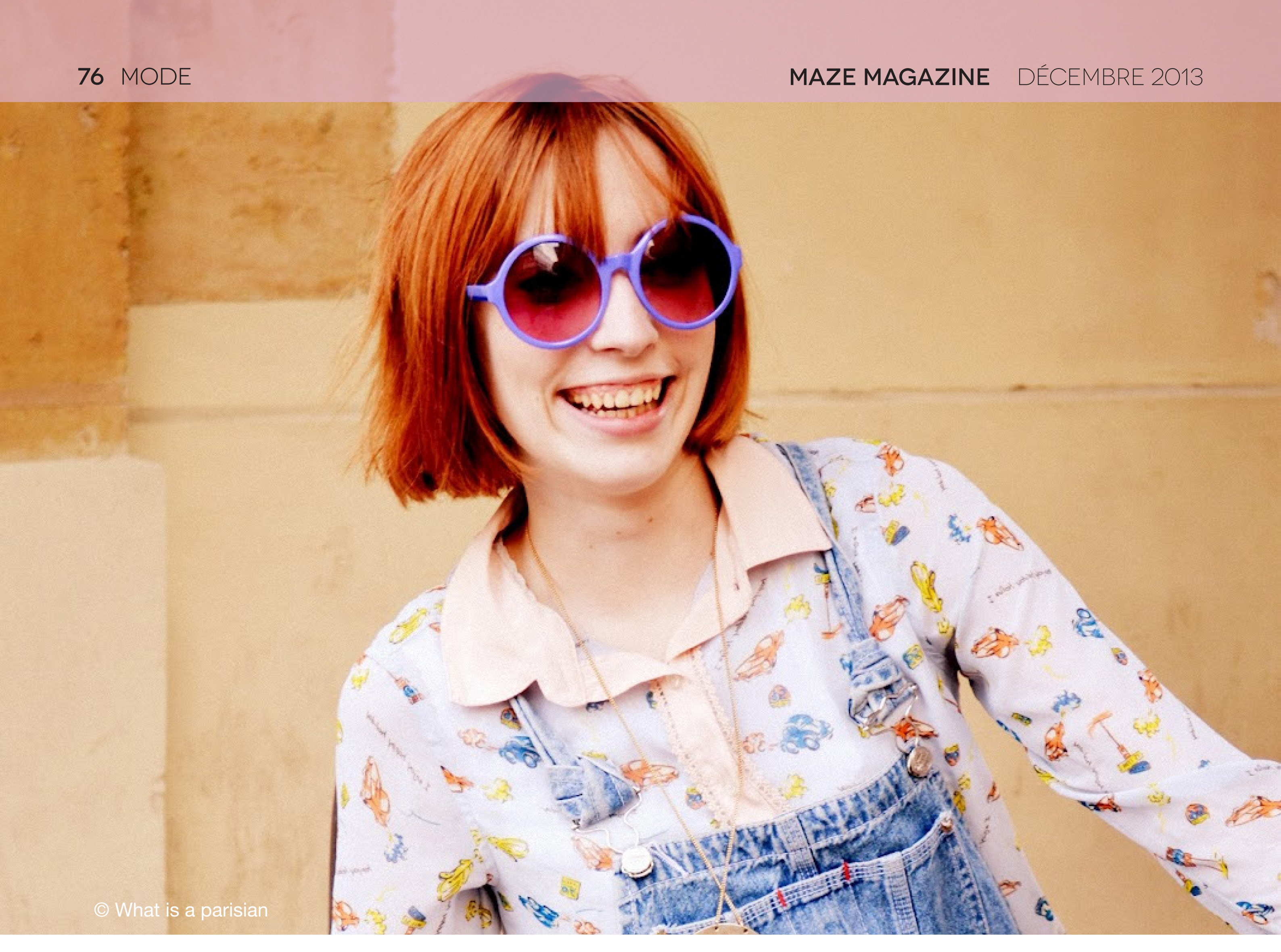
Maze : Et la musique ? Ça t'inspire ?

T. A. : En mode, non, pas que je puisse dire. Dans la vie de tous les jours, ooooh oui, c'est mon carburant, je me nourris à ça, tout ce qui m'entoure est musique. Quand j'ai un coup de mou, un bon quart d'heure à chanter sur mes musiques préférées et ça repart !

Maze : Alors Vanity Fair ? Tu en penses quoi ?

T. A. : C'est au top ! J'aime ce magazine car dans un sens, il a l'art de me faire lire jusqu'au bout des sujets de quatre pages sur des thèmes dont parfois je me fiche royalement. On reconnait la qualité d'une rédaction là-dedans, non ?

Maze : D'après toi, y a-t-il des limites dans la mode ? Des interdits ? Des faux-pas impardonnables ? Ou tant que c'est assumé, tout peut-il avoir un intérêt ?



© What is a parisian

T. A. : Contrairement à beaucoup de blogueuses, personne dans ma famille n'a de culture mode/beauté. Ce n'est ni ma mère, ni ma grand-mère, ni ma tante ou qui sais-je encore qui m'a fait tomber dans ce monde. Du coup, je n'ai aucune culture apprise de mes pairs, aucune règle ne m'a été imposée, j'ai appris sur le tas et par conséquent, je considère que tout est praticable. Il y a des tas de choses que je fais qui doivent paraître impardonnables pour la plupart des filles. Par exemple, je sors souvent avec les cheveux encore mouillés de ma douche parce que j'adore leur rendu quand ils sèchent naturellement. Qu'on me crucifie sur place ! Je ne recule devant rien, tant qu'il y a de la matière, tout est faisable. Après, bien sûr, il y a plein de choses que je trouve atroces mais mon copain, qui à l'inverse est très catégorique sur les règles dites, trouve toujours ma capacité à trouver du bon dans n'importe quelle horreur surprenante.

Maze : Est-ce que certaines marques te donnent des vêtements ou te payent pour en porter ?

T. A. : Oui, c'est le job !

Maze : En parlant d'objectif… Tu préfères être derrière ou devant ?

T. A. : Derrière, évidemment. Même si en ce moment, ce que je préfère le plus c'est être à côté ;)

Maze : Où te vois-tu dans quinze ans ?

T. A. : Certainement pas en France, j'espère que j'aurai fait mon temps à Paris et que je serai partie ailleurs. Je me lasse très rapidement d'une routine, j'ai toujours besoin de changement, que ça tourne, évolue alors j'espère pour moi que j'habiterai un autre pays, que j'aurai fermé mon blog et que je travaillerai dans autre chose reliée à la mode/photo mais que j'aurai le même copain ! :D

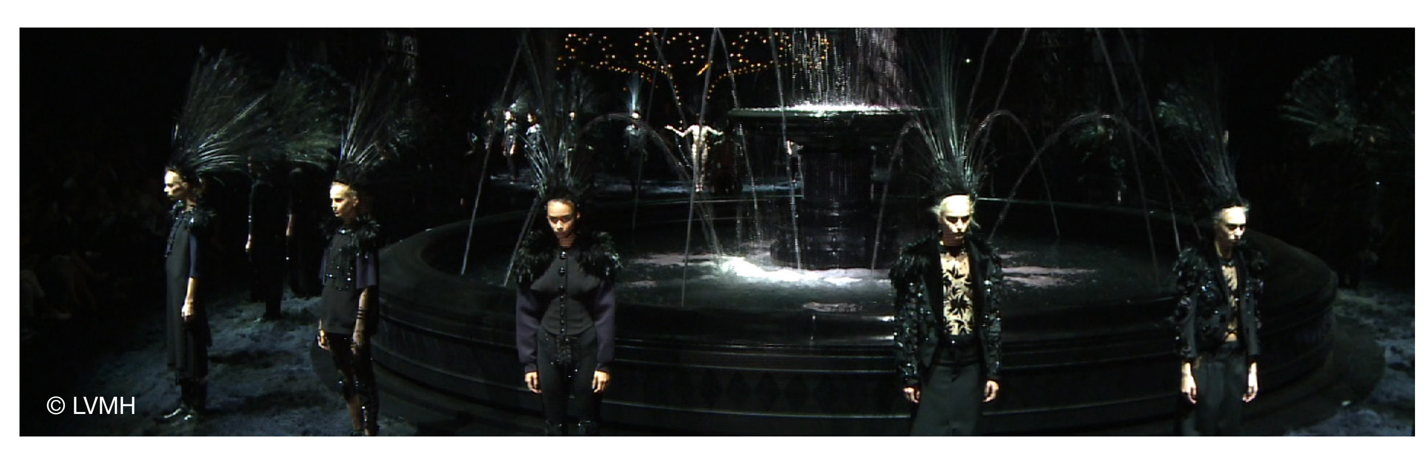
Maze : Dernière petite question… Où est passé le petit éléphant qui chatouillait de ses défenses le titre énigmatique de ton blog ?

T. A. : Je crois que je l'ai perdu pendant mon déménagement, je n'arrive pas à remettre la main dessus !

Un grand merci à Typhaine d'avoir consacré un peu de son temps à Maze.

- Propos recueillis par Orlane Le Bouteiller

BOULEVERSEMENTS CHEZ VUITTON


© LVMH

Le mercredi 2 octobre, Marc Jacobs a présenté sa dernière collection pour Louis Vuitton dans la cour carrée du Louvre.

« C'est un auto-hommage » commente Antoine Arnault, le fils du directeur du groupe LVMH. En effet, les décors autant que la collection ont été conçus pour rappeler les 16 ans que le directeur artistique a passés dans la maison : les ascenseurs de la belle époque, l'horloge de la gare, les couloirs d'hôtel et le manège aux chevaux d'ébènes constituent le décor d'un défilé aussi splendide que macabre. Des jeans boyfriend, des vestes victoriennes, des plumes de paon et robes de tulle noir : autant d'échos à ses anciennes collections. En résumé, beaucoup de pantalons, de la transparence et de la mousseline, des top ajourés : de quoi se constituer un dressing magnifique quoiqu'un peu sombre. Marc Jacobs signe même un nouveau et dernier sac pour la maison, baptisé le New Noé.

Un ultime succès qui finalise 16 ans de création au sein de la marque leader de LVMH : Louis Vuitton pèse actuellement 7,5 milliards d'euros du chiffre d'affaire du groupe. Qui eut cru que Louis Vuitton, modeste malletier, deviendrait le numéro 1 mondial du luxe LVMH ? C'est sans compter la croissance économique mirobolante qu'a connue la marque depuis l'arrivée en 1997 de Marc Jacobs. À 50 ans, le créateur laisse une place vacante au sein de la maison pour se consacrer entièrement à sa propre marque dont l'entrée en bourse est à venir.

Après l'annonce de cette nouvelle, sur toutes les lèvres se formule une question : qui sera son successeur ? Au vu de la mutation de Delphine Arnault au sein de la maison comme numéro deux, une rumeur laisse entendre que Nicolas Ghesquière, sans emploi depuis quelques mois, pourrait bien succéder au maitre. Rumeur confirmée un mois plus tard, le 4 novembre. Il a alors déclaré : « Louis Vuitton a toujours incarné pour moi le symbole ultime du luxe, de l'innovation et de l'exploration. Je suis très honoré de la mission qui m'est confiée et fier de rejoindre l'histoire de cette grande maison dont je partage les valeurs et la vision. J'ai hâte de me joindre aux équipes. Nous allons ensemble construire le futur de la marque tout en préservant son héritage prestigieux ». Sa nomination est effective le jour-même.

Un an plus tôt, celui qui est considéré comme un des créateurs les plus talentueux de sa génération avait quitté la maison Balenciaga, après 15 années passées à la tête de la direction artistique. Arrivé en 1997, Nicolas Ghesquière réinvente le style de la marque en gardant l'esprit de Cristobal Balenciaga avec qui il partage son goût pour les volumes. Malgré son départ de la maison, son histoire avec la marque n'est pas encore tout à fait terminée car celle-ci le poursuit devant le tribunal pour non respect du devoir de réserve.

La mission de Nicolas Ghesquière au sein de Louis Vuitton est périlleuse : il devra insuffler à la marque une nouvelle impulsion et la diriger vers une qualité de produits d'exception. En effet, Vuitton veut désormais mettre en avant les sacs de cuir aux dépens de la toile monogrammée. Le nouveau directeur artistique aura la charge de « tout ce qui concerne les défilés, les collections pour la femme avec le prêt-à-porter, les souliers ou encore les accessoires » comme l'a précisé Louis Vuitton. Il présentera sa première collection en mars 2014, lors de la Fashion Week automne-hiver 2014.

- Marie Puzenat

V FOR VASHTIE

Depuis septembre, elle est directrice artistique de la marque de Pharrell Williams : Billionaire Boys Club/Icecream. En octobre dernier, elle mixait au Wanderlust à Paris. En 2009, elle réalisait le clip de One Time, le premier succès de Justin Bieber. Depuis 2008, elle a lancé sa propre marque de vêtement : Violette. La liste est longue et variée. Portrait d'une artiste à qui il ne manque pas de cordes à son arc. Vashtie Kola, une it-girl qui pèse !


© VNewYork - Wikimedia

A SELF-MADE WOMAN

À la fois styliste, réalisatrice, DJ, organisatrice de soirées, Vashtie Kola est une jeune femme d'à peine 30 ans dont l'influence ne finit pas de s'étendre. Celle qui a été désignée comme une des 50 New-yorkais les plus stylés par le magazine Time Out New York n'était pourtant pas prédestinée à devenir une icône. Née à Albany, une ville de l'État de New York, dans un milieu modeste, Vashtie Kola a pendant son enfance souffert de ses différences. Accusée de se comporter de manière trop « blanche » parce qu'elle aimait le skate et s'habillait vintage, parfois trop « black » pour certains camarades d'une prestigieuse école, Vashtie, souvent mise de côté, ne rentrait pas dans un moule prédéfini. Elle ne pouvait pas se payer les Jordan ni les vêtements que les plus cools de son école affichaient. Alors, vers l'âge de 12 ans, elle commença à créer ses propres habits, en assemblant des tissus pour faire des pièces qu'elle trouvait cools. Dotée d'une fibre artistique depuis très jeune, elle a toujours voulu créer et faire des choses qui inspireraient les autres. « Just Do It », à défaut d'être le slogan de Nike, est aussi sa devise, car à force d'être stigmatisée, elle n'a plus eu peur de devenir celle qu'elle voulait. D'après elle, trop de gens perdent du temps en hésitant, en cherchant la perfection et beaucoup passent à côté de leurs idées. En 1999, l'ambitieuse Vashtie débarque à New York pour étudier la réalisation audiovisuelle à

la SVA (School of Visual Arts) de Manhattan.

VASHTIE, TOMBOY

Depuis toute petite, elle a toujours été attirée par des activités masculines. Aujourd'hui encore, elle reste inspirée par la masculinité. S'étant toujours sentie égale aux hommes, elle n'a jamais pu concevoir qu'en tant que femme, certaines choses ne lui seraient pas possibles. Avec l'âge, même si son look boyish persiste, elle a tendance à féminiser son style, en osant le maquillage et les robes, qu'elle a pourtant longtemps refusé de porter. Vashtie a très vite développé une envie de toucher à tout, en mêlant art et style avec sa fraicheur et son originalité. En 2008, elle lance sa propre marque de vêtement : Violette. À l'image de son initiatrice, la marque puise dans des univers très éclectiques. Entre culture de rue et haute-couture, hip-pop et rock, masculinité et féminité… Les sources d'inspirations qui nourrissent la marque sont très variées. Toujours avec un souci de confort, ses créations, urban chics, sont disponibles dans des boutiques très sélectives, comme chez Colette à Paris.

En 2010, elle devient la toute première femme à collaborer, grâce à Violette, avec la marque de chaussures Jordan pour créer sa propre paire de sneakers, à l'occasion des 25 ans de la marque. Pendant sa jeunesse, Vashtie avait toujours rêvé de pouvoir s'offrir des Jordan. Elle n'a pu commencer sa collection qu'à vingt ans, en travaillant à côté de ses études. Pour sa propre paire de Jordan, il était important pour elle d'allier confort et féminité, sans pour autant dénaturer l'aspect masculin et originel de ces sneakers.

En 2012, elle revisite un casque Beats By Dre « Violette Beats », en s'inspirant des taxis New-yorkais.

ARTISTE MULTI-TALENTS

Aussi à l'aise à la création que devant l'objectif, Vashtie se prend volontiers au jeu du mannequinat. En Janvier 2013, on l'a découverte dans la campagne de lancement de la collection capsule inspirée des 90's de DKNY, aux côtés d'une autre it-girl, qui n'est autre que Cara Delevingne.

Cette année, c'est au tour de Casio de faire appel à Vashtie pour représenter la marque, et notamment les montres Baby-G, dans une vidéo promotionnelle, où l'on découvre la styliste porter la montre.

Vous l'aurez compris, Vashtie touche à tout, et ce, avec brio. On ne compte plus ses collaborations avec des grands noms de la musique. On se souvient entre autres de sa collaboration artistique avec la maison de disque Def Jam, un des labels de référence dans le hip-hop. Dans l'ombre des caméras, elle réalise, en 2010, un clip pour son ami Theophilus London : I Want You ; c'est d'ailleurs, en partie, grâce à Vashtie que la carrière du chanteur a décollé. Elle est aussi derrière le clip de T.O.N.Y de Solange Knowles et de A.D.H.D de Kendrick Lamar.

LA NOSTALGIE DES ANNÉES 1990

Que ce soit dans la mode ou dans la musique, les années 1990 influencent celle qui a construit son empire toute seule.

Après avoir écumé toutes les soirées New-Yorkaises, Vashtie et son meilleur ami Oscar Sanchez ont une idée. Parce qu'ils en avaient marre d'aller dans des soirées où ils se sentaient inférieurs et où la musique se réduisait aux top charts, ils ont eu envie de créer des soirées pour écouter ce qu'ils aimaient le plus : la musique de la fin des années 1980 – début 1990. Les portes toujours ouvertes à tout le monde, les soirées « 1992 » (1992 Party) étaient nées. Malgré tout, Vashtie confie ne pas être une "fêtarde". Ce qu'elle préfère par-dessus tout c'est être tranquillement à la maison avec ses amis.

La it girl est donc devenue DJette. Pour allier mode et musique, rien de mieux que de se produire pour des grands noms de la mode. Au printemps 2013, elle était invitée pour mixer lors d'une Afterparty Kenzo. En octobre dernier, elle était derrière les platines à Los Angeles pour le Chloé Fashion Show.

Si sa notoriété n'est pas encore phénoménale dans le vieux continent, on parie sans trop d'audace sur la fulgurante ascension d'une des icônes de la mode les plus influentes de l'underground américain.

- Orlane Le Bouteiller

LES INDISPENSABLES DE L'HIVER

Ce mois-ci, j'ai décidé de protéger nos extrémités (mains, bout du nez, pointes des cheveux..) du grand froid, caractéristique ~~de la chiante saison~~ de l'hiver. Du thé boostant à la crème visage de compèt', voici pour vous trois quatre conseils pour conserver votre peau de bébé durant tout l'hiver !

LÈVRES



Parce que les lèvres gercées et le coin des lèvres sanglant on connaît, voici pour vous un best-seller chez les blogueuses outre-atlantique, l'Eos Smoothie Sphère.

Et puis, comment résister à son packaging mignon et ses parfums fruités ?! Par contre, j'ai tiqué sur son pouvoir d'hydratation limitée - plutôt moyenne ; mais si vous n'avez pas les lèvres particulièrement sèches, il devrait être parfait. Son côté ludique et sa composition retiennent l'attention. À "shopper" pour 5€ (oui, le design et le bio ont un coût...!) sur Cosmetshop.



MAINS

Les mains rêches et désagréables au toucher, aux cuticules apparentes : c'est pour bibi ! Mais pour parer le coup cet hiver je nous ai dégoté LA crème qui nous suivra partout, tellement elle est parfaite. C'est d'ailleurs l'un des produits les plus vendus de la marque : la Crème Mains Karité l'Occitane.

Elle pénètre facilement votre peau et surtout en profondeur. Un produit qui fait son job, toujours là au fond du sac en cas de besoin. On choisit le format 30 ml aux points de vente l' Occitane, ou sur le site.

VISAGE

Agressé par le froid mordant, le vent, la pollution, on se retrouve vite avec une peau abîmée qui tiraille, avec des rougeurs et un nez qui pèle. Le visage est le plus exposé aux affres de la saison froide et à moins que la cagoule ne redevienne tendance, voici quelques humbles conseils pour le protéger :

On espace les gommages ou autres soins trop agressifs en cette période de froid polaire ; le mot d'ordre est HYDRATATION, double (voire triple) «tartinage» de sa crème habituelle sur le faciès avant de s'aventurer dehors (et bien sûr avant le maquillage) ; d'ailleurs, fuyons les cosmétiques à base de poudre qui dessèchent l'épiderme en cette froide saison.

Concernant le deuxième point («tartinage» de face), je conseille la Cold Cream de Avène, à base de.. Cold Cream ! (sans blague ?), un soin hydratant dont la formule présente une teneur élevée en corps gras et en cire d'abeille, formant un film protecteur qui n'empêche pas la respiration naturelle de la peau. Non grasse, non comédogène, elle sent bon, pénètre assez vite et hydrate parfaitement la peau.



CORPS

Avec le décalage horaire, le froid (et notre forme physique pas top top, avouons-le), la plupart d'entre nous sommes fatigués, déphasés, au point de développer un amour passionnel pour notre lit.. Et moi, ma réponse à tout est le THÉ ! Au maté, thé vert, cannelle, gingembre et cardamome, il s'appelle Boost, de la marque pointue Kusmi Tea. À boire chaud ou

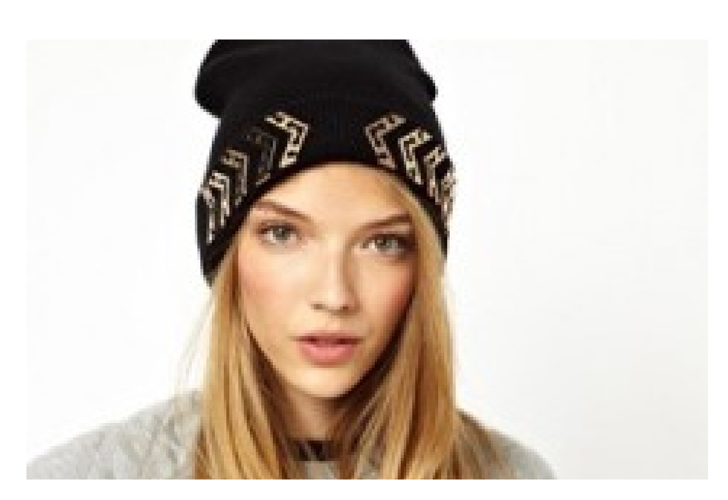
froid, le matin avant d'attaquer ou dans une gourde toute le journée. J'ai le Detox de la même marque et je peux dire que le maté a les mêmes vertus que le café (mauvaise haleine en moins). C'est tout sauf extraordinaire hein mais il vaut mieux arrêter d'en consommer après 16 heures.

CHEVEUX

J'ai trouvé une huile couteau suisse, utilisable pour absolument tout et n'importe quoi (dans le domaine de la beauté, n'est-ce pas !) : la Johnson's Baby Oil. Habituellement usitée pour les fesses de bébés ! Géniale pour la peau, pour démêler les cheveux secs et prévenir les pointes fourchues, nourrir et hydrater ses cuticules ; on peut aussi l'utiliser en mettant un bouchon plein d'huile pour bébé dans un bon bain chaud pour en ressortir la peau tout douce, en la mélangeant au fond de teint (juste une goutte !) pour donner un joli effet au teint, ou encore en utilisant quelques gouttes directement sur le contour des yeux pour démaquiller.. et pour plein d'autres choses encore ! Multifonctions, cette huile permet d'alléger sa trousse de toilette (et son porte monnaie !).

COMBO GANTS/BONNET/ÉCHARPE

Voici pour vous une petite sélection du traditionnel combo gant/bonnet/écharpe pour ne pas mourir de froid :



Les beanies! On ne les présente plus, c'est l'un des accessoires phares depuis de nombreuses saisons. Une écharpe tube ! Le meilleur style d'écharpe qui protège très bien le cou ! Voici un modèle en fourrure (calmez-vous, c'est de la fausse !) plus original que la maille qu'on voit partout ! À shopper chez Asos.



Parce qu'on a ce besoin vital de «textoter», été comme hiver, voici les gants adaptés aux écrans tactiles de smartphones de chez H&M : bien loin (avouons-le) d'être les plus esthétiques, on est bluffé par l'idée. Il n'y a malheureusement pas de liens à proposer, H&M ne vend pas en ligne dans nos contrées..!

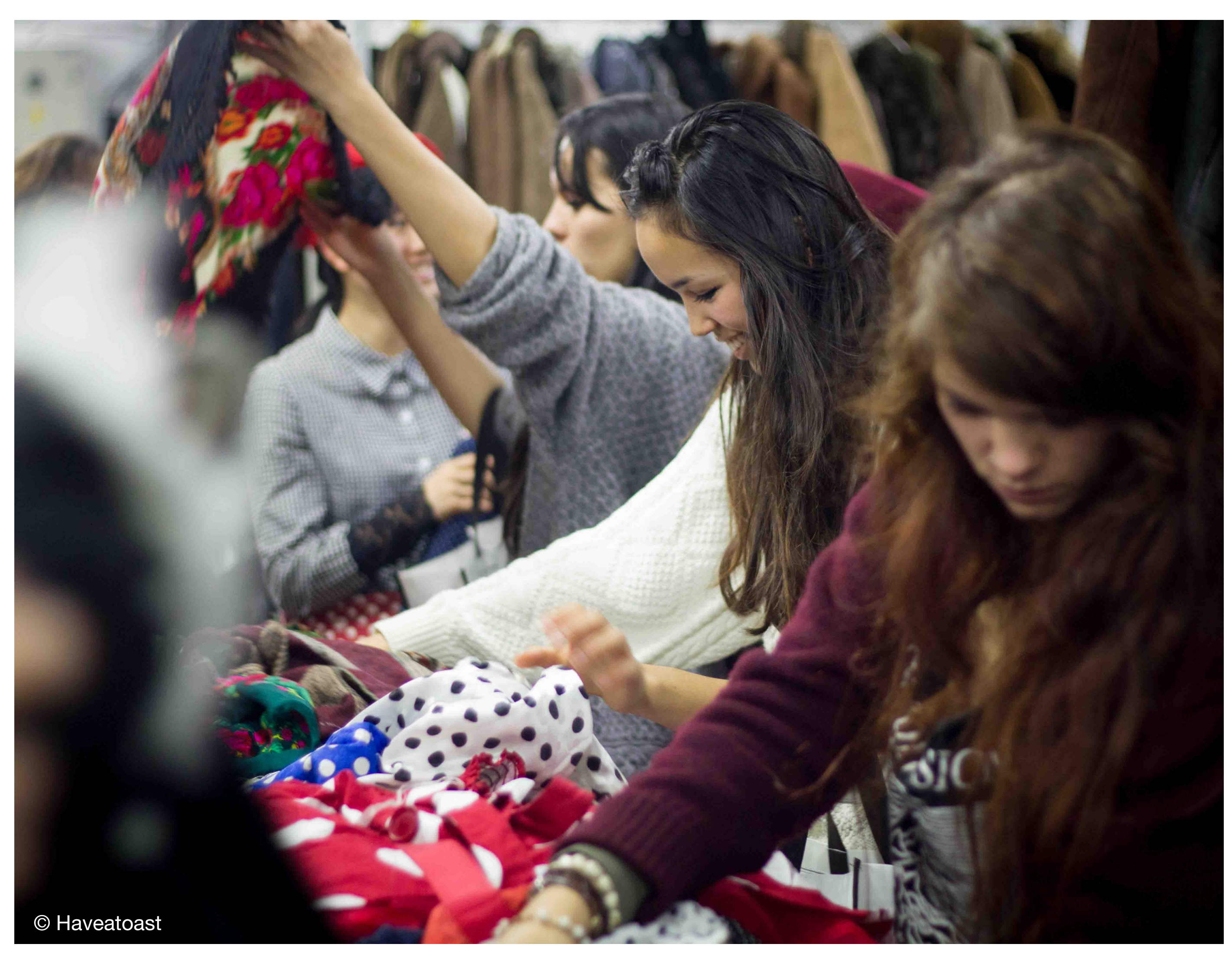


Encore des gants, toujours chez H&M, pour celles qui ne considèrent pas les smartphones comme des extensions de leur cerveau, voici des gants basiques et mignons, à prix tout doux, vendus par lot de 2 (parce qu'on finit toujours par en perdre un).

- Dana Fiaque

LE MARCHÉ DE LA MODE VINTAGE À LYON
1ÈRE ÉDITION D'HIVER

Le Marché de la Mode Vintage est un rendez-vous incontournable pour toutes les lyonnaises assoiffées de mode et de design rétro. Lyon est une des premières villes à avoir lancé le concept - en mars 2001 - d'un marché entièrement dédié aux vêtements et aux objets vintage et l'idée semble avoir bien fait son chemin depuis. En effet, cette année, la ville des lumières a accueilli la 13ème édition du marché de la Mode Vintage en avril et la 1ère édition Hiver du Marché de la Mode Vintage le 16 et 17 novembre. Maze Magazine était sur place pour vous parler de cet événement reconnu comme leader dans le marché du vintage Européen.



© Haveatoast

L'ouverture de la 1ère édition du Marché de la Mode Vintage était fixée à 10h au Double mixte à Villeurbanne, en périphérie de Lyon. Arrivé à 10h15, la longueur inattendue de la queue a de quoi en étonner plus d'un. 10 000 visiteurs étaient attendus sur les deux jours. Heureusement, l'attente ne dépasse pas les 10 minutes, le temps de prendre son pass deux jours à 5€ et de se faire poser son bracelet à l'entrée. On se croirait dans un festival. D'autant plus que le design des affiches est soigné : très géométrique, bariolé de bleu, blanc et noir, très épuré. Ils ont bossé leur communication, ça se sent. D'ailleurs, des cabas estampillés du logo de l'évènement sont offerts aux 10 000 premiers visiteurs, une petite attention qui ne manque pas de faire mouche.

Une fois arrivé dans le marché même, on ne peut s'empêcher de marquer un arrêt de quelques instants devant l'ampleur de la structure : 4700 m2, une centaine d'exposants et une quantité de fourrures au mètre carré à faire hurler PETA s'étendent à perte de vue. La scène est un curieux mélange entre Emmaüs et un dressing gigantesque daté d'une autre époque. Le marché est organisé à l'image d'un pe-



© Madeleineproust

tit village : il y a différentes allées, des écriteaux qui classent par secteur (luxe, mode, vinyles, etc...) les exposants, des snacks en-veux-tu-en-voilà, des endroits pour s'asseoir et des espaces -qui varient d'à peine quelques mètres carrés au quintuple- bien délimités pour chaque stand. Parce que le Marché de la Mode Vintage veut être plus qu'une simple armoire de grand-mère, différentes activités dans l'ère du temps sont proposées aux visiteurs : nail bar, stand de beauté et de coiffure, photocall Polaroïd, performance d'un groupe de chanteuses, chasse aux meilleurs looks et cadeaux à la clé... Le Marché de la Mode Vintage, certes, porte bien son nom, mais n'est pas pour autant à la ramasse !

Les exposants sont à l'image des clients (à moins que ça ne soit l'inverse ?) : un drôle de mélange hétérogène associant toutes catégories sociales, âges, sexes et tenues vestimentaires. Au détour d'une allée, on peut aussi bien tomber nez à nez avec un sosie de Dita Von Teese (danseuse burlesque et reine du vintage par excellence, NDLR) que sur des familles venues acheter du mobilier original et économique ou encore sur des couples de personnes âgées cherchant probablement quelques souvenirs d'une époque révolue. Le Marché s'étant donné comme limites temporelles les années 50 aux années 80, les vêtements exposés reflètent fidèlement cette hétérogénéité constatée. Vêtements vintage de luxe (à l'image d'une veste Chanel trouvée dans le secteur « luxe » vendue à 1500€...) côtoient à quelques mètres à peine, salopettes multicolores -clairement datées des années 70- gros pulls doudou, fourrures d'animaux exotiques et chemises à carreaux authentiques. Car niveau budget, il y en a pour tous les portefeuilles au Marché de la Mode Vintage. Cela va des hauts vendus à quelques euros, aux fourrures à 50€ et aux vêtements vintage de luxe qui affichent des prix indécents. Le vintage est indéniablement un business, mais après avoir discuté avec des exposants passionnés, on peut sans aucun doute dire que c'est aussi et surtout un état d'esprit.

Bilan de la matinée : des vêtements plein les yeux, une robe de créateur irrésistible, un mal de tête naissant, mais surtout l'impression de revenir d'une autre époque.

Pour tous ceux qui auraient raté l'évènement, le Marché de la Mode Vintage revient le 17 et le 18 mai 2014 à la Halle Tony Garnier à Lyon.

- Eloïse Prével

Jeux Vidéo



XBOX ONE ET PS4

LA GUERRE DES CONSOLES

Ça y est ! Dévoilées en début d'année, la Xbox One et la PS4 sont finalement disponibles à la vente, respectivement depuis le 22 et le 29 Novembre. Enfin, pas si disponibles que ça... En effet, l'une comme l'autre sont d'ores et déjà en rupture de stock, preuve de l'engouement suscité par ces sorties. Revue des principales caractéristiques des deux protagonistes d'un combat qui s'annonce endiablé.



© xboxonefrance.fr

D'UN CÔTÉ, UN GÉANT DE L'INFORMATIQUE...

La Xbox One a grillé la priorité à sa consœur, étant sortie une semaine avant elle. Cette console cherche à voir plus loin que le simple jeu vidéo, ayant vocation à devenir le véritable centre multimédia de la maison. Et pour cela, la Xbox One ne lésine pas sur les moyens : lecteur Blu-Ray, navigateur Internet, accès à YouTube et Skype, et services de vidéo à la demande.

Autre atout de la machine : le célèbre capteur audio et vidéo Kinect, livré par défaut avec la console. Outre l'aspect du jeu sans manette, qui a fait ses preuves, le périphérique propose le contrôle vocal de l'ensemble (avec plus d'une cinquantaine de commandes reconnues) dont les premiers retours sont assez positifs.

Cependant, à l'instar des versions précédentes, la console est assez imposante. Si l'on ajoute bloc d'alimentation pas très discret non plus, cela peut desservir la Xbox One.

...DE L'AUTRE, UN LEADER DU MULTIMÉDIA

Le slogan «This is for the players» l'annonce tout de suite : la PS4 vise un public moins familial que sa rivale. Les joueurs en herbe pourront partager leurs exploits en ligne à l'aide du bouton «Share» intégré à la nouvelle manette, qui diffusera alors les 30 dernières secondes du jeu en cours. À ce propos, tout comme le Xbox Live, l'abonnement au PlayStation Plus sera maintenant obligatoire afin de jouer en ligne et accéder à d'autres fonctions connectées. Il en coûtera 7€ par mois ou bien 50€ annuels.

Pour ce qui est du design de la console, il est bien plus épuré que celui de la Xbox One. Cela est dû à des dimensions réduites et à la présence d'un bloc d'alimentation interne plutôt qu'externe. Le nouveau contrôleur, le bien-nommé DualShock 4, intègre un pavé tactile permettant l'accès à davantage d'actions et de possibilités dans les jeux.



© D.R.

En outre, une politique sur l'échange et le prêt de jeux moins restrictive, une meilleure communication de la part de Sony et une politique de confidentialité plus respectueuse de la vie privée que celle de Microsoft sont également à l'avantage de la PS4.

AND THE WINNER IS...

Finalement, les deux plateformes ne sont pas non plus si différentes que ça. Les composants sont quasiment identiques : processeur AMD octo-cœur, 8 Go de RAM, graphiques Radeon HD, disque dur de 500 Go... Concernant les jeux, ils sont là encore à égalité, se négociant aux alentours de 70€ des deux côtés.

Mais la PS4, avec un prix de 100€ inférieur à celui de la Xbox One, des politiques de gestions des jeux et de gestion de la vie privée moins restrictives et une base d'utilisateurs peut-être plus installée, semble partir gagnante.

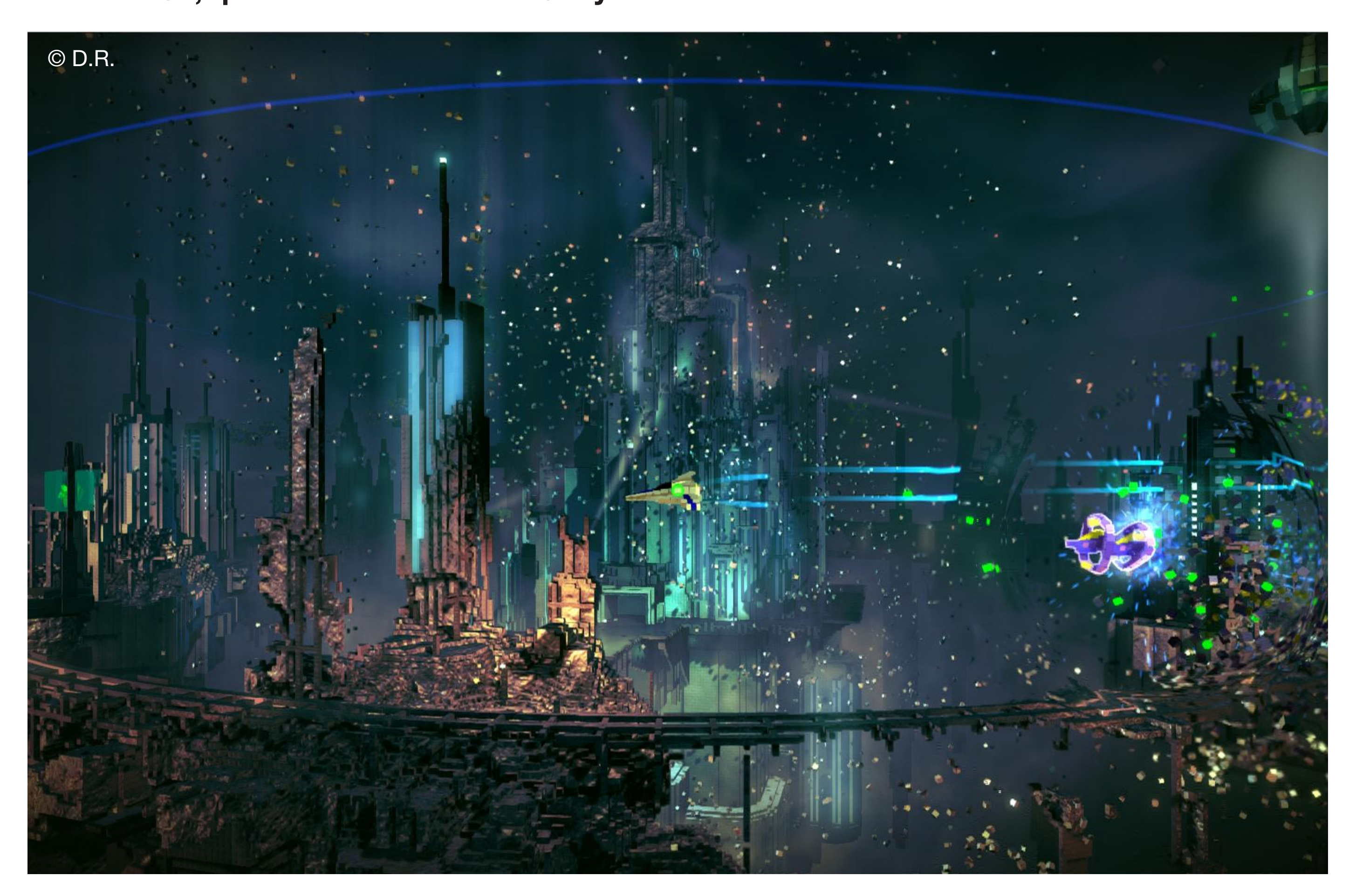
Reste que la console de Microsoft possède un catalogue de jeux (du moins au lancement) plus alléchant avec des exclusivités plus impressionnantes. Forza Motorsport 5, notamment, est déjà loué par les critiques. À noter également que si Sony a annoncé que la PS4 ne serait plus livrée avant Janvier, les livraisons de Xbox One, elles, reprendront dès le 13 Décembre, permettant à la console de se trouver sous de nombreux sapins.
Seule conclusion que l'on peut tirer de tout cela dans l'état actuel des choses : wait and see.

- Thomas Sanchez

TEST DE LA PLAYSTATION 4

LA NEXT GEN EST ARRIVÉE !

Le 29 novembre dernier, Sony lançait en grande pompe la dernière née de sa branche vidéoludique, la Playstation 4. Nous n'essaierons pas de déterminer la véracité des ruptures de stocks de Sony, mais une chose est certaine, c'est que le lancement de cette PS4 est très bon, et se rapproche parfois de celui de la PS2. Scènes de cohues visibles sur le net, files d'attentes interminables à Paris ou Berlin, le public à répondu présent à l'évènement, pas forcément de la meilleure des manières. Maintenant que nous avons en main la PS4, que vaut la console de Sony ?


© D.R.

LA DUALSHOCK 4, UNE MANETTE TRÈS CONFORTABLE

Tout d'abord évoquons le design de la console, sobre et épuré, pouvant rappeler la PS3 Slim ou la première PS2. Il laissera sans doute moins dubitatif que le design de la Xbox One. Pour la manette, les grandes nouveautés résident en le pavé tactile et le bouton Share sur lequel Sony porte beaucoup d'espoir. En soi, la prise en main de la manette est excellente et bien meilleure que celle de la Dualshock 3. Les nouvelles gâchettes ainsi que les sticks incurvés offrent un confort de jeu indéniable.

Après une mise à jour assez pénible nous pourrons découvrir la nouvelle interface de Sony. Celle-ci est en adéquation avec l'aspect social voulu par le géant japonais, à l'image de notre profil très « Facebookien ». L'interface est donc sobre, intuitif et ergonomique, cependant nous pourrons regretter cette volonté à nous inciter constamment de partager nos diverses activités sur Facebook ou Twitter. Pour le PSN en revanche, pas de grand changement et il sera ainsi aisé de retrouver nos jeux offerts par la PS+.

Justement ce Playstation + devenu obligatoire pour jouer online sur PS4 s'apparente donc désormais à l'abonnement gold de la Xbox. Cependant, au vu du passé du service nous pouvons souscrire un abonnement sans crainte tant Sony offre des jeux récents et de qualité en grand nombre.

L'ASPECT SOCIAL EST DÉSORMAIS CHER À SONY

Attardons nous désormais à la fonction Share, donc. Mise en avant par Sony, elle porte beaucoup de promesses et il semble intéressant que chacun puisse partager son plus beau but sur Fifa ou son magnifique « kill » sur Battlefield. Cependant, l'utilisation de cette fonction semble assez floue et peu expliquée, ce qui est dommage pour le grand public. De plus, au vu des dérives qu'engendre cette fonction aux Etats Unis par exemple, nous risquons des restrictions drastiques dans un futur proche. Dommage.

Autre fonctionnalité importante de la PS4, son remote play avec la PSVITA. Ainsi, la console portable peut désormais servir de double écran, à l'instar de ce que fait Nintendo avec la «mablette» de la WIIU. Une fois de plus cette fonctionnalité est intéressante puisque contrairement à la mablette, la Vita lit la partie en cours sur PS4 depuis une distance assez éloignée ce qui est agréable. Mais là encore le tout n'est pas parfait. La perte de qualité graphique est certaine, donnant l'impression de voir une vidéo Youtube en 480p. De plus, les touches changent durant le passage entre PS4 et Vita sans que l'on nous explique les nouvelles commandes.

Resogun, un jeu rétro surprenant

Passons à l'aspect principal d'une console : ses jeux. Qu'on se le dise, le launch de la PS4 ne fait pas franchement rêver. Hormis les titres déjà sortis sur current gen, on retrouve trois exclusivités. Killzone Shadow Fall, Knack en boîte et Resogun, offert par le PS+. Ce dernier est une belle surprise en étant un Beat them all old school au design rétro franchement attirant, une bande son efficace et un gameplay aux petits oignons. Pas sûr néanmoins que le grand public s'y retrouve.

Knack, lui, reste une interrogation. Comment Sony a-t-il pu prendre un pari aussi fou que de faire un jeu de plateforme old school familial en triple A (soit un budget conséquent) à la difficulté aussi élevée ? Ainsi, le soft a beaucoup de défauts. Cependant, par sa bande son, son game design, il rappellera les plus belles heures de la PS1, et si l'on y joue en coop on peut vraiment s'amuser. Mais il ne vaut certainement pas 60 euros.

Passons au seul véritable Killer App de la Ps4, Killzone. Magnifique à en tomber par terre, il est la claque next gen, avec Ryse sur Xbox One. Mais là où ce dernier échoue par un gameplay redondant et un scénario incohérent, Killzone essaie de varier les séquences de gameplay et donne une liberté certaine au joueur qui pourra choisir la manière forte ou l'infiltration. De plus, l'ajout d'un drone rend le gameplay plus personnalisable. La bande son est tout aussi excellente et le scénario réservera quelques bonnes surprises de par un aspect manichéen moins présent et des fichiers audios à récupérer ajoutant un background à l'histoire tout à fait louable. Nul doute que si vous souhaitez faire l'acquisition d'une PS4, Killzone est le jeu à acheter.

KILLZONE, LA PREMIÈRE CLAQUE DE LA PS4

La PS4 est donc une fois de plus une excellente console de la part de Sony, par une interface agréable, une excellente manette et une puissance indéniable. Cependant, elle manque encore de grands jeux pouvant justifier un investissement de 400 euros. En revanche, en 2014, avec l'arrivée de titres tels qu'Infamous, DriveClub, Destiny, The Order voire peut être Uncharted, la PS4 pourrait devenir un must have. Car contrairement à Microsoft et sa Xbox, Sony affiche une philosophie orientée jeux et joueurs qui nous laisse espérer le meilleur pour l'avenir.

- Sullivan Lepetit

Art



"LA VIE PLEINEMENT VÉCUE" AU THÉÂTRE
LE FOCUS SUISSE DE BONLIEU



© D.R.

Bonlieu Scène nationale renouvelle son ancrage dans un territoire transfrontalier, dépassant les frontières culturelles. PACT, pôle artistique et culturel transfrontalier, projet européen, bénéficiaire du FEDER (Fonds européen de développement régional) avec le programme INTERREG IV A France Suisse, rapproche un peu plus Annecy et Genève.

En liant Bonlieu Scène nationale avec La Bâtie Festival de Genève, et Saint-Gervais Genève Le Théâtre associé avec l'Usine et le Théâtre du Loup à Genève, PACT permet de favoriser les productions communes, en créant un véritable pôle transfrontalier de création, et faciliter la diffusion des spectacles et des artistes entre Annecy et Genève.

Trois pièces sont présentés au théâtre des haras de Bonlieu à Annecy : le mardi 14 janvier Quantum de Gilles Jobin, le mercredi 15 janvier ce sera 7 minutes de terreur de Yan Duyvendak et Nicoles Borgeat et, le vendredi 17 janvier, La maison d'Antan d'Oscar Gomez Mata.

Quantum est un spectacle chorégraphié mis en action par Gilles Jobin. Au sujet des origines de la pièce, à la résident Collide-Cern, il annonce : « Quand je suis arrivé au CERN pour la première fois, l'endroit et l'immensité même du sujet, la physique des particules, m'ont instantanément fasciné ». L'art veut allier la danse et la physique dans une union immatérielle avec la technique des déplacements des corps dans l'espace. Les corps de matière deviennent antimatière afin de devenir corps agissant dans l'espace, avant de se confronter à d'autres corps en lévitation sur la scène où, comme par magie, dans un faisceau de lumière, ils redeviennent indescriptiblement chair. C'est l'Inconnu qu'il nous est demandé à nous, public, d'observer, pour essayer d'en capter l'infinité. C'est l'invisible qui se donne en forme dans les mouvements des danseurs et de la lumière, de l'installation luminocinétique. C'est la lumière qui à elle seule donne forme à l'informe, rend sensible l'inconnu, rend visible l'invisible, d'après la fameuse formule de Paul Klee.

Ce qui apparaît dans la valse des corps et du mouvement, c'est la nuit, et son étrangeté ne vient pas seulement de quelque chose d'invisible qui se ferait voir à l'abri des ténèbres ; l'invisible est alors ce que l'on ne peut s'empêcher de voir, incessant, qui se montre continuellement dans les mouvement infini des danseurs et des vibrations lumineuses. C'est le théâtre en lui-même qui se met à chanter en accompagnant les mouvements des corps. Maurice Blanchot au sujet des œuvres d'arts et de la matière écrivait dans L'espace littéraire :« Mais ce surgissement compact, dans cette présence de la « matière » en elle-même, ce n'est pas seulement la matière propre à telle forme d'art dont l'affirmation est pressentie :



© D.R.

ce n'est pas la pierre seule et le marbre seulement que le temple d'Eupalinos évoque, ni la terre sur laquelle il s'édifie, mais, par la puissance de l'ébranlement, le jour aussi est plus jour à nos yeux, et la mer qu'il domine est plus proche d'elle-même, la nuit plus proche de la nuit. Tels sont, dit Valéry, les édifices qui « chantent ». »

7 minutes de terreur, de Yan Duyvendak et Nicoles Borgeat, revient sur le récent événement scientifique de la NASA, à savoir l'atterrissage de la navette Curiosity sur la planète Mars. « Il aura fallu 7 minutes à la navette Curiosity pour se poser sur Mars. 7 minutes que les scientifiques de la NASA ont appelées les « 7 minutes de terreur ». Depuis le 6 août 2012, Curiosity avance dans un univers vierge de toute trace humaine, elle twitte et poste sur Facebook ses découvertes au reste du monde. « Je vais bien », nous dit-elle. Ce sont ces 7 minutes de suspens qui tiennent la pièce. Le théâtre entier se retrouve dans la pleine suspension de l'attente, l'attente d'une voix robotique de métal qui s'adressera bientôt aux homme pour leur dire « je vais bien ». Elle se trouve à des millions de kilomètres de la Terre et pourtant elle demeure acteur, présence invisible dans le suspens infini de l'espace et de l'espace scénique : deux lieux de tous les possibles par définition, deux lieux infinis. C'est le public lui-même qui se retrouve dans cette immobilisation tranquille et pourtant empli de ce suspense de pleine stupeur dans un silence sidéral. Ce sont ces 7 minutes qui sont revécues et « déployées pour interroger les théâtralités du monde, la mise en jeu de l'intime, pour faire surgir ce « je » face à ce « elle » de métal ». Il est maintenant certain que l'enjeu de la pièce est le surgissement d'une intimité, d'une vibrance mouvante, d'un « je » qui s'adresse à un autre « je » dans un échange lyrique qui s'ouvrira bientôt à l'universel du théâtre du monde. Nous sommes dans un monde, dans un théâtre de voix plurielles suspendues dans l'attente spatiale d'une voix métallique qui viendra du ciel, comme voix céleste.

Enfin, La maison d'antan d'Oscar Gomez Mata, est une pièce pleine d'émotion et pleine de vie. « Provocateur, agitateur, génial trublion de la scène suisse, Oscar Gómez Mata a 50 ans et s'interroge sur la transmission. Il jette, comme une pierre à l'eau, l'histoire de Jack, jeune héros de Stevenson qui veut libérer son peuple de ses chaînes ». Le théâtre se transforme en le lieu de l'altérité par excellence, des relations entre les corps scénique et le corps public. C'est la vie qui s'écoule devant nos yeux dans ces dispositifs festifs que sont le théâtre et le monde, ce dernier étant lui-même la scène des opérations humaines et de la vie. Le théâtre devient le lieu où le public passif des spectateurs se transforme en son ultime opposé ; le corps agissant d'un peuple « mettant en acte son principe vital » (Jacques Rancière, Politique de la littérature). C'est la jeunesse qui redirige le monde. Paradoxalement, c'est la vie dans sa toute précocité qui trouve le sens de sa suite en s'engageant dans une révolution pour les peuples. C'est ainsi que La maison d'antan s'attache à la vie, choisit la vie comme lieu de la représentation. Tel Albert Camus qui prêtait cette parole au personnage principal de sa pièce Les Justes dans l'acte I : « KALIAYEV, se dominant. : Tu ne me connais pas frère. J'aime la vie. Je ne m'ennuie pas. Je suis entré dans la révolution parce que j'aime la vie. ».

- Thibault Comte

L'ART ET LA MUSIQUE



Qu'est-ce que l'Art ? Littérature, peinture, sculpture, photographie, cinéma, performance, théâtre (de rue), cirque ... Bien des activités permettent de mettre à profit une certaine créativité, un éveil particulier, s'exprimant sous toutes ses formes. N'en manque-t-il pas un ? La musique, cet art à part entière, accapare lignes et mots, par notes et arpèges. Mais pas seulement, puisqu'une industrie l'entoure. Ici, c'est plutôt le graphisme, de la pochette aux affiches qui nous intéresse. Ou bien les diverses inspirations que tel musicien a pu engendrer sur tel artiste. Parlons-en !

Depuis la Factory (rare sont ceux qui l'ignorent), la sérigraphie a autant servi à produire un art de masse, qu'à promouvoir de la musique. La Banane de Warhol pour le Velvet a fait de cet album le prestige. En effet, mis à part les amoureux de Reed, de Cale et de leur bande, se souvient-on vraiment des autres albums du quintet ? Cette image simple, à la connotation délibérée, en a fait un symbole underground résolument pop, menée de front par un artiste talentueux. Forcément, cela a eu ses répercussions dans le futur. Assumés ou non, des artistes aujourd'hui suivent la ligne, dessinent et signent pour la musique. Chuck Sperry, (image) est l'un d'eux. Ce sérigraphe rock collabore depuis 15 ans avec le son. D'un imaginaire colorée, explosant de détails, il rend hommage au milieu musical, ou si ce n'est un hommage, il en alimente l'image. Plus qu'un artiste, c'est un artisan de la précision, qui donne trait aux évènements, du simple concert aux festivals.
Le Californien suit de loin le chemin arty des 60's. Dans son esthétique, l'esprit vagabond ne pourra s'empêcher de se tourner vers Lichtenstein pour les personnages. Non pas qu'ils soient similaires, mais cet aspect concis s'y réfère, ainsi que la beauté qui en émane. De Sperry au pop art, il n'y a qu'un pas. Une exposition de quelques mois lui est consacrée à Paris. (jusqu'au 1/01/14 à la galerie l'Œil Ouvert, 75004, Paris)

Art et musique peuvent aussi être paradoxaux. Europunk : le punk au musée, le punk ancré dans l'establishment, le punk momifié. Il y a, soit de quoi s'en insurger, soit de quoi s'en amuser. Ce mouvement alternatif, aux images chocs ne se cherchait pas artistique, mais à contre courant d'un univers établi et codifié. Le voir entrer dans le panthéon de nos souvenirs, marque son échec et s'avère être une tentative avortée de faire bouger les choses. Malgré tout, nostalgiques et générations pour qui le punk résonne telle une légende, peuvent être attirés par ce déballage de reliques, bien vendu par La Cité de la Musique, qui a eu le bon goût d'orchestrer le tout à l'aide de concerts de qualité. Peut-on nier l'évidence ? La fibre créative de cette génération en marge des codes, autrefois forme d'une culture alternative, est devenue un mythe, un miroir effronté d'une réalité passée. Il pose une forme de beauté désespérée que l'on a encore la possibilité d'observer. On ne peut pas non plus cracher sur cette exposition, certes déplacée, et pourtant bourrée d'intérêt. Qu'en reste-t-il ? C'est ça qu'il faut se demander, en en entendant parler : des affiches, des habits, des photos, des propos, des pochettes et des disques.

Tout ça lancé comme un pavé dans le passé ? «I don't give a Fuck» comme dirait Peaches, tant que la musique reste.
(Exposition Europunk jusqu'au 19/01/14 à la cité de la musique)

- Louison Larbodie

ESCAPADES SECRÈTES

La deuxième édition d'Escapades d'Hiver, festival organisé par le centre culturel de La Brèche, situé à Cherbourg-Octeville, aura lieu du 17 au 22 Décembre 2013. C'est donc l'occasion de parler du spectacle de Johann Le Guillerm, « Secret », au programme de ces escapades. Maze est partenaire de La Brèche.


© D.R.

Dans un cadre chaleureux, la Brèche accueillera les amateurs de fugues artistiques. Sous un petit chapiteau où circulent des effluves gourmandes, on déguste, on parle, on échange... Une ambiance conviviale pour réchauffer les corps et les cœurs des tensions glaciales de l'hiver, avant de faire le grand saut. Le guide de cette aventure sera Johann Le Guillerm, artiste connu et reconnu dans le monde du cirque. Son spectacle « Secrets » est une invitation dans son univers, peuplé d'inventions dignes d'un Léonard de Vinci aux airs de circassien.

Tout au long du spectacle il construit son monde et l'échafaude sous nos yeux. Soudain, nous qui croyions avoir tout vu, tout compris, on reste perturbé par le mécanisme d'une telle intelligence, comme si quelque chose nous avait échappé. Il y a ce grain de magie qui ensorcelle ses œuvres. Tout le génie est là : Johan Le Guillerm nous tend les clés de ses mystères sans que nous puissions les atteindre. « Secret » n'est qu'une énigme de son projet « Attraction ». En effet, il a aussi créé un laboratoire, « Monstration », un parcours semé d'objets communs revus et corrigés. Avec ses machines-outils (sortes de lunettes), le spectateur explore, avance sur les chemins d'un monde parallèle. Dans quel but ? Le circassien nous invite à voir les choses d'un autre point de vue, à réviser notre jugement, les principes établis. Sa « science de l'idiot » (la science de celui qui ne sait pas), terme qu'il emploie pour qualifier son art, intrigue nombre d'universités, chercheurs et botanistes, prouvant ainsi son professionnalisme et son ingéniosité. Ils semblent remettre en question leur propre savoir en découvrant le travail de l'artiste. Dans ce cas, parler de « science de l 'idiot » est un terme bien réducteur.

Il a le don de nous transporter dans son univers, pourtant invraisemblable, mais il emploie une telle ingéniosité qu'on croit volontiers à ses histoires fantasques. Parmi elles, une dernière vient attirer notre œil et interroger notre esprit : celle de « La Motte », une bien curieuse créature. On la voit tourner telle une planète, exécutant toujours la même révolution. Elle est faite d'une végétation qui pousse en fonction des saisons. Mais qu'est-ce encore que cet extra-terrestre ? Un monde vivant, un monstre captivant. Pourquoi ? Comment ? Johan Le Guillerm est au sommet de son art avec cette création hors-normes. Les questions se bousculent dans notre tête et on pourrait rester des heures à la contempler sous tous les angles, à essayer de comprendre « La Motte » qui ne dévoile pas son secret. Voilà le maître mot qui clôt ce projet : secret. Quelle idée de venir refermer une série de mystères par ce mot, si révélateur et pourtant si énigmatique. C'est là tout le génie de Johan Le Guillerm qui peuple son monde de mystères, de questions sans réponse et de serrures sans clé.

On en reste bouche bée, déconcerté, car tout ce qu'il touche devient magie. Et qu'on se le dise : un magicien digne de ce nom ne dévoile jamais ses secrets.

- Nine Uhel

Maze

EST SUR

RADIO CAMPUS RENNES

RADIO.MAZEMAG.FR RADIOCAMPUSRENNES.FR